

W-FENECE

MAGAZINE



Alice In Chains

THE MARRIED MONK - HALO MAUD - ACOD
TAGADA JONES - ERYN NON DAE - ENOB
FESTIVALS : EUROCKS, DOWNLOAD, HELLFEST...



ÉDITO

1992, Nirvana est partout, le «grunge» a envahi tous les médias, les rockers rebelles sont désormais la norme. Fuck. Mais Seattle n'a pas qu'un trésor et d'autres groupes font aussi cette mouvance, parmi ceux-là Pearl Jam, Soundgarden et Alice In Chains, on peut adorer les quatre mais il faut avoir son petit préféré. Et les convertis au rock ne choisissent pas forcément Nirvana, j'ai 15 ans et mes chouchous sont Alice In Chains, plus métal, plus discret, ils appartiennent à cette époque (c'est eux qui jouent en live dans Singles !) même si le grand public ne freudonne pas forcément leurs hits. Les «Would?», «Them bones» ou «Down in a hole» touchent moins le continent que les «Rusty cage», «Jesus Christ pose», «Alive» ou «Jeremy», même aux États-Unis, Pearl Jam vend trois fois plus d'albums, leur son moins métallique séduit davantage. Alice est un bon groupe mais qui reste confidentiel et ne s'affiche pas en une des magazines. Pourtant, tout le monde s'accorde à dire que leur musique est plus profonde, plus travaillée, que la combinaison des voix de Layne Staley et Jerry Cantrell est superbe, que leur unplugged est certainement le plus beau de la série de MTV. Tant pis pour eux, moi, j'aime.

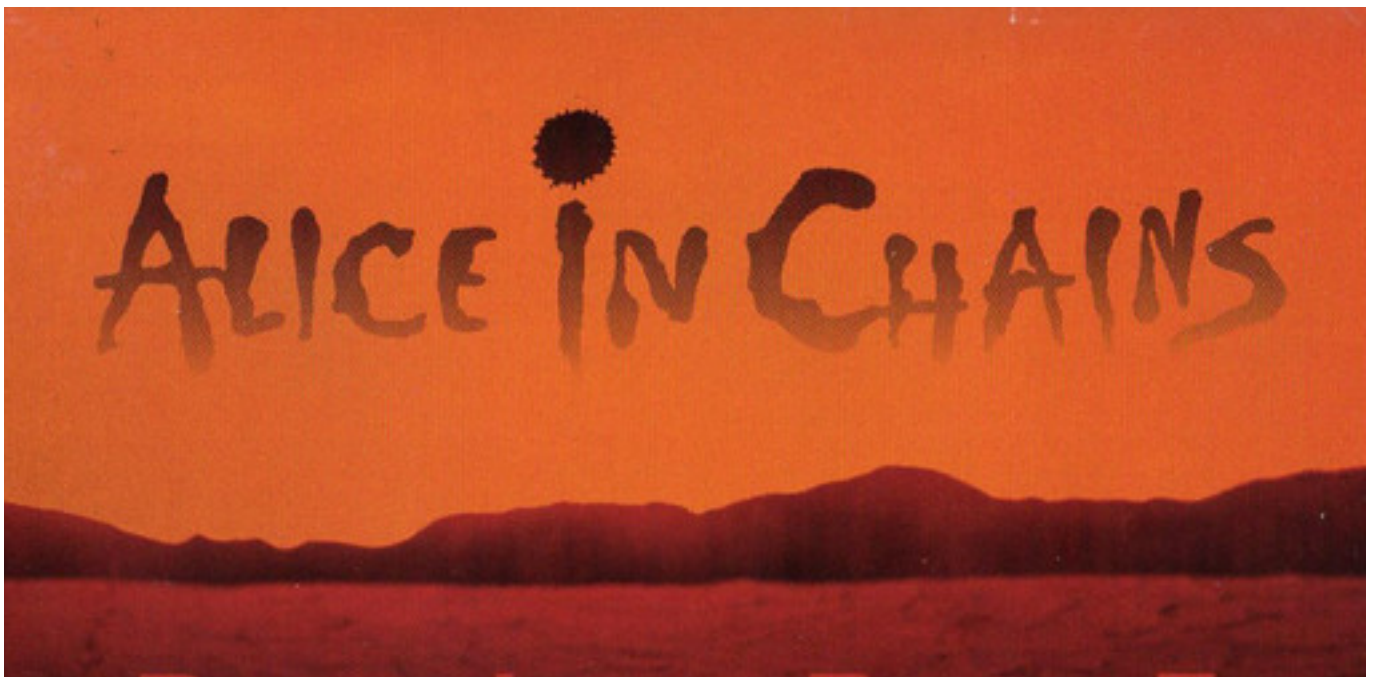
A la fin des années 90, le W-Fenec n'existe pas encore, je deviens bassiste pour jouer avec mes potes, on fait du grunge même si ce n'est plus à la mode, on commence par des reprises et parmi les premières lignes apprises, il y a celle de «Nutshell», si on m'avait posé la ques-

tion de mon bassiste préférée, la réponse était évidente : Mike Inez qui avait réussi à remplacer Mike Starr. Plus tard, une des compositions aura comme nom de travail «Alice» parce que son introduction nous faisait penser à du Alice in Chains, pour une fois, le nom de travail restera et «Alice» cloturera plusieurs sets. On l'adore.

2002, la mort de Layne Staley ne fera que quelques lignes dans les médias spécialisés, celle de Mike Starr encore moins. Le grunge n'est plus assez vendeur.

William DuVall a permis de faire revivre Alice, j'ai pardonné facilement parce que c'était bon. Deux albums, un concert émouvant (pour moi) et ce printemps 2018 où on nous demande si on veut faire des interviews lors des Eurocks. Comme chaque année, on sait que c'est peine perdue mais pour faire plaisir, on donne deux noms dont celui d'Alice in Chains, forcément. Et on oublie quelque peu. Dimanche 8 juillet, deuxième jour à Belfort et un réveil particulier «interview d'Alice in Chains à 16h30». Préparer des questions, les traduire et penser très fort à Gui de Champi & Tiff qui me feront vivre ça par procuration car ce sont eux qui y sont. Et ceux qui sont sur la couv', ce sont eux, Alice In Chains, pour l'éternité numérique.

■ Oli



SOMMAIRE

006 ALICE IN CHAINS

012 LAMIRAL

013 IAMX

014 THE MARRIED MONK

018 PENNYWISE

020 TAGADA JONES

028 SEVENDUST

030 ERYN NON DAE.

036 JONATHAN DAVIS

039 ENOB

046 ACOD

047 HALO MAUD

052 PSYKUP

054 INTERVI OU : ACOD

056 FESTIVALS

152 EN BREF

166 IL Y A 10 ANS

168 DANS L'OMBRE



Ont participé à la rédaction de ce numéro :
Oli, Ted, Julien, Éric, Gui de Champi, Mic, Stéphan.
Maquette couverture, Download et Mainsquare :
Guillaume Vincent / Studio Paradise Now

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER CET ETE

Outre leur passage sur le Hellfest, les **Svinkels** assureront plusieurs concerts jusqu'à la fin de l'année.

Tool enregistre la basse de son nouvel album, vu le boulot restant à faire dessus, il faudra patienter jusque 2019 ce que MJK a confirmé «you're gonna see some new music next year».

Vinnie Paul, le batteur de **Pantera** -dont il était cofondateur-, est décédé le 22 juin. Il avait 54 ans.

Alors que certains fans reprochent au **Hellfest** l'absence d'annonce de sa prog' en amont de l'ouverture de sa billetterie, l'organisation a clôturé son édition 2018 en dévoilant d'ores et déjà cinq groupes pour 2019. Slayer, pour sa tournée d'adieu, Mass Hysteria, Dropkick Murphys, Manowar et Carcass seront de la partie !

Converge nous a fait l'agréable surprise de sortir le 29 juin un nouvel EP sans prévenir, «Beautiful ruin». Après 1 EP, 1 split, 3 albums et des dizaines de concerts depuis 2009, The Decline! ne soufflera pas sa dixième bougie puisque le groupe stoppera ses activités cet automne. L'ultime rendez-vous scénique est fixé au 15 septembre à l'Antipode de Rennes (Ille-et-Vilaine) en compagnie de Not Scientists, Shut Up! Twist Again! et Justin(e).

Actuellement en pleine tournée des festivals, **Kvelertak** s'est séparé de son frontman Erlend Hjelvik. Le groupe poursuit néanmoins l'aventure et confirme travailler sur un nouvel album.

Suite à des problèmes de voix de son frontman Mr. Shadows, **Avenged Sevenfold** est contraint d'annuler intégralement la tournée estivale en compagnie de Prophets of Rage notamment.

Ils ont été tellement productifs que le prochain **The Ocean** sera un double album.

Internet n'a pas de limite. Un internaute a mis à jour la page Wikipedia de **Hellyeah** en annonçant le remplacement du défunt Vinnie Paul Abbott par Daniel Davison (ex-Every Time I Die/Norma Jean) derrière les fûts. Les intéressés ont immédiatement réagi en confirmant qu'il s'agissait d'une rumeur infondée.

En marge de leurs side-projects du moment Powerflo et Prophets of Rage, les deux rappeurs Sen Dog et B-Real ont trouvé le temps de composer un nouvel album de **Cypress Hill**. Le successeur de «Rise up» portera le nom de «Elephants on acid» et sortira le 28 septembre.

Le **Wacken**, (où ont été retrouvées les deux personnes âgées fugueuses), est à peine terminé que 50 000 billets ont déjà été vendus pour l'édition 2019 qui accueillera Sabaton (pour fêter ses 20 ans), Parkway Drive, Powerwolf, Airbourne, Within Temptation, Meshuggah...

Gojira a déjà enregistré 20 démos pour son prochain album...

Nostromo vient d'entamer les sessions d'enregistrement de son nouvel album studio. Ils travaillent notamment avec l'ingé son de Gojira, Johann Meyer.

Mastodon devait tourner avec Dinosaur Jr à compter du 1er septembre aux USA et au Canada. Le groupe a été contraint d'annuler en raison d'une situation critique pour l'un de ses membres.

MAIS QUI A DIT ?...

«Vous n’allez pas venir nous chercher alors c’est à nous de venir vous voir. C’est pour ça qu’on est là, on est venus jouer pour vous.»

- A. Alice in Chains
- B. Enob
- C. Halo Maud
- D. Tagada Jones

«Qui sait un jour on finira peut-être par faire directement de la politique.»

- A. Tagada Jones
- B. The Married Monk
- C. Halo Maud
- D. Eryn Non Dae

«Quand défi il y à eu sur cet album, c’était plutôt celui de tenter de trouver des parties de guitare qui sortent un peu des réflexes guitaristiques habituels.»

- A. Eryn Non Dae
- B. The Married Monk
- C. Alice in Chains
- D. ACOD

«Nous ferons peut-être un album de reprises un de ces jours.»

- A. The Married Monk
- B. Tagada Jones
- C. Alice in Chains
- D. Halo Maud

«Bien trop de gens qui travaillent en maison de disque manquent cruellement de passion.»

- A. Halo Maud
- B. Tagada Jones
- C. The Married Monk
- D. Alice in Chains

«Nagui nous a invité à Taratartare mais on a dû décliner, on avait déjà dit oui à une orga punk à Leipzig !»

- A. Enob
- B. ACOD
- C. Tagada Jones
- D. Eryn Non Dae



ALICE IN CHAINS

CET ÉTÉ, GRÂCE AU W-FENEC, J'AI PU RÉALISER LA PREMIÈRE (ET À CETTE HEURE, LA SEULE) INTERVIEW DE MA VIE. ET JE PEUX DIRE QUE J'AI ÉTÉ GÂTÉE, PUISQUE LES «VICTIMES» N'ÉTAIENT AUTRES QUE DEUX MEMBRES D'UN GROUPE MONUMENTAL, EMBLÉMATIQUE DE LA MUSIQUE QUI REPRÉSENTE «TOUTE MA JEUNESSE», COMME DISENT LES VIEUX ! APRÈS UN MOMENT DE PANIQUE DE COURTE DURÉE (SI TU VEUX SAVOIR POURQUOI, JE TE RECOMMANDE DE LIRE L'EXCELLENT REPORT DE GUI DE CHAMPI), LE BRANLE-BAS DE COMBAT POUR LA PRÉPARATION DES QUESTIONS (MERCI OLI ET PARDON À SA PETITE FAMILLE DE L'AVOIR ACCAPARÉ UNE PAIRE D'HEURES !), GUI ET MOI AVONS DONC EU LA JOIE DE RENCONTRER WILL DUVAL ET MIKE INEZ D'ALICE IN CHAINS, ET L'IMMENSE SURPRISE DE DÉCOUVRIR DEUX TYPES COMPLÈTEMENT À LA COOL, VISIBLEMENT CONTENTS D'ÊTRE LÀ ET DE SE PRÊTER À L'EXERCICE.

PEUT-ÊTRE ÉTAIENT-CE NOS SOURIRES BÉATS QUI LES ONT AMUSÉS. L'ÉCHANGE COMMENCE SUR UNE REMARQUE APPROBATRICE DE MIKE SUR LE T-SHIRT MOTÖRHEAD DE GUI, QUI LUI RÉPOND QU'IL A ADORÉ LEUR CONCERT DU HELLFEST.



Pouvez-vous nous parler du prochain album *Rainier fog* attendu pour la fin août ? Les deux premiers morceaux «The one you know» et «So far under» sont du Alice In Chains pur jus, doit-on s'attendre à des surprises ?

Will : C'est difficile à dire pour nous parce que nous en sommes tellement proches. D'après les premières réactions de ceux qui ont écouté l'album en entier, certains trucs semblent avoir agréablement surpris les gens. Mais ça fait partie du jeu : on crée l'album, on le laisse vivre sa vie et une fois qu'il est sorti, chacun réagit à sa manière. Toutes les réactions sont aussi valables que les nôtres, donc vous allez devoir l'écouter vous-mêmes pour vous faire votre propre opinion.

La pochette de l'album semble un nouvelle fois chargée de symboles, est-ce une demande de vos soins ou une volonté de l'artiste ?

Mike : Nous sommes assez impliqués à toutes les étapes et ça a toujours été le cas. Mais je vais appuyer ce que disait Will : les artistes créent

des choses pour que les autres les traduisent. Donc en quelque sorte, ce que vous pensez de la symbolique de la pochette ne nous regarde pas. C'est à vous de vous l'approprier. Nous, on a donné naissance au disque et maintenant, il ne nous appartient plus. C'est votre disque. On préfère que ça se passe comme ça, on n'aime pas que ce qu'on fait soit trop figé et évident. Mais il y a quelques secrets rien que pour nous sur ce disque.

Vous n'avez pas donné de concert en 2017, la scène vous a manqué ?

Mike : Toujours !

Will : Oui et non. Ça fait du bien de s'arrêter un peu de jouer devant le public, ne serait-ce que parce qu'on a besoin de vivre tout simplement, d'intégrer la vie normale. Mais aussi en 2017, on a passé toute l'année à enregistrer. Quand on passe en mode «enregistrement», quand on entre dans cet état d'esprit qui est nécessaire pour enregistrer, c'est très difficile d'en sortir et de penser à autre chose ou de faire



autre chose. Mais l'idée, c'est que quand on a terminé d'enregistrer, et c'est un processus qui est souvent long, surtout dans ce groupe, on a toute cette joie qu'on emporte avec nous en tournée. Quand il est temps de remonter sur scène, on a toute cette énergie en plus et c'est un bonheur de repartir en tournée. C'est ce qu'on ressent en ce moment, on en est exactement à cette étape-là : on est ravis d'être ici, malgré toutes les difficultés, on est super contents d'avoir de nouveaux morceaux. C'est vraiment un moment cool. Surtout ici, c'est magnifique ! [Ndlr : l'interview s'est déroulée au bord du lac du Malsaucy, en pleine nature]

Mike : Oui, cet endroit est superbe ! Moi, ça m'a manqué. Quand on s'est absenté aussi longtemps et qu'on revient après une année, c'est quand même agréable d'être là. C'est un peu notre habitat naturel, les coulisses des festivals. C'est comme des tribus qui se rassemblent, on retrouve plein de vieux potes qu'on ne voit que dans ce genre d'endroits. C'est cool de voir ces vieux potes et de faire ce qu'on fait. D'un autre côté, plus on vieillit et plus on apprécie de rester un peu plus à la maison. Comme disait Will, on a besoin de vivre notre vie. Si on passait notre temps en tournée, puis à enregistrer, puis en tournée à nouveau, sans vivre un peu entre les deux, vous n'entendriez que des chansons sur le repas qui était dégueu, mon vol agité, la femme de chambre de l'hôtel qui faisait trop de bruit, tu vois ?

Will [qui feint de s'énervier] : La mauvaise marque de flotte en coulisses !!! [rires]

Tu n'aimes pas celle-là ?

Will : Si, celle-là je l'aime bien mais celle-là, je l'aime pas !!! Je déteste celle-là, je la déteste !!! [rires] Et j'ai envoyé un mec m'en chercher exprès. non, je déconne.

Mike : Tu vois, tu n'aurais pas envie d'écouter ça pendant tout un album !

Will : Oui, exactement ! Toutes les chansons ne parleraient que de ça !

Mike : Personne ne veut que toutes ses chansons parlent de ça. Donc c'est bien de vivre un peu et d'écrire des choses sur la vie, et après libre à chacun de les traduire.

Vous avez joué au Hellfest il y a 15 jours, dans un festival métal. Vous qui êtes difficilement qualifiables, êtes-vous plus à l'aise dans un festival clairement orienté ou dans un festival à la programmation éclectique ?

Will : Je trouve que les deux ont leur charme et on a de la chance de pouvoir faire un festival comme le Hellfest, et ensuite d'en faire un comme celui-ci, aujourd'hui à Belfort. C'est un peu la musique qui décide, d'un point de vue sonore, et elle s'adapte bien aux différents cadres. Nous on est plutôt contents de jouer n'importe où. Certains d'entre nous peuvent avoir une préférence personnelle pour un festival comme celui-ci, ou le Werchter en Belgique, qui sont un peu plus diversifiés, mais au fond, on arrive et on est qui on est, on fait ce qu'on fait, on espère que tout se passera bien et d'habitude ça le fait !

Mike : Ce qui est cool dans notre groupe, c'est

qu'on peut avoir plusieurs cordes à notre arc. Moi, je suis le mec «Heavy», j'adore le Hellfest ! Vraiment je kiffe ! [Ndlr : cette année était le deuxième passage d'AIC au Hellfest, et Mike a visiblement trouvé l'édition 2018 beaucoup mieux organisée. En effet, en 2006, il s'est retrouvé en fâcheuse posture à cause d'un problème de ravitaillement. en papier toilette.] Mais on peut aller jouer au Hellfest et ensuite. Le concert d'hier soir est un bon exemple : on a joué au Montreux Jazz Festival et on a fait un set acoustique. On a juste dit : «on ne va pas prendre les amplis, on va jouer avec des guitares acoustiques». Ce sont deux expériences très différentes : l'une devant 50 000 personnes habillées en noir qui ressemblent à des fantômes, l'autre à Montreux, au bord du lac de Genève, où tout le monde est détendu avec son verre de vin en train de manger du fromage dans une ambiance festive... Ce sont deux choses complètement différentes mais c'est bien pour nous de vivre les deux. On n'a peur de rien, on joue n'importe où... après toutes ces années, des milliers de concerts... et ils sont tous différents, ça c'est génial !

Vous avez été une pierre angulaire d'un son et d'un état d'esprit dans les années 90, que vous inspire le rock d'aujourd'hui, où aucune icône ne semble émerger ?

Mike : Je suis sûr qu'ils sont là, quelque part. Simplement, ils ne font pas de marketing, derrière une major ou un gros label. Je suis sûr qu'il y a un gosse dans un garage qui sera le prochain Kurt Cobain ou David Bowie. Je l'espère ! Et j'espère que les étoiles s'aligneront bien pour cette personne et qu'elle pourra reprendre le flambeau quand on prendra notre retraite. Je pense que le monde a besoin de la musique, que c'est très important et que c'est une vocation noble. Et je pense qu'on devrait soutenir ça. C'est dommage que ce ne soit pas tellement le cas aux États-Unis. Les programmes artistiques sont retirés des écoles publiques. Et moi je suis un produit de l'école publique où on jouait de la clarinette et du saxophone dans la fanfare, où on marchait au pas en jouant de la clarinette, tout ça. Je trouve ça très important, ça manque. Alors peut-être que c'est notre faute si aucune icône n'apparaît. Cela dit, il y a toujours quelqu'un !

Will : Oui, ils sont là, quelque part comme dit Mike. C'est une question de business. L'économie de ce secteur et sa structure ont subi des changements tellement fondamentaux que c'est devenu d'autant plus difficile de vraiment soutenir un nouveau groupe à un niveau qui lui permettrait d'être connu partout dans le monde. Bien sûr, tous les gamins peuvent

former un groupe, comme moi et mes potes au début de l'ère du Hardcore où on pouvait sauter dans un break pour faire des concerts improvisés dans différentes villes, devant notre scène, tout ça. C'était très underground et en même temps c'était beau ! Mais pouvoir subventionner et soutenir les prochains Guns and Roses ou les prochains Nirvana. on parle d'un gros paquet de fric, c'est un investissement majeur. C'est de plus en plus difficile et si jamais ça se produisait comme par miracle, ce serait aussi de plus en plus difficile pour les groupes ou les artistes concernés de se faire payer à la hauteur du public qu'ils pourraient générer. On vit vraiment une époque bizarre au sein de l'industrie musicale mais peut-être que quelqu'un réussira à secouer tout ça dans la prochaine décennie !

Mike : Et pendant ce temps-là, nous on continuera de jouer ! On n'est absolument pas qualifiés pour faire autre chose, c'est ça notre boulot ! Vous n'allez pas venir nous chercher alors c'est à nous de venir vous voir. C'est pour ça qu'on est là, on est venus jouer pour vous.

Will, y aura-t-il une suite à tes aventures avec Giraffe Tongue Orchestra ?

Je l'espère ! On est tous très occupés en ce moment avec nos groupes et nos projets respectifs. Mais je pense que c'était un disque très important pour nous tous et nous sommes très heureux de l'avoir créé. On l'a ressenti comme une étape importante dans nos carrières et nous sommes ravis que de nouvelles personnes continuent de le découvrir. Malheureusement, ce disque n'a pas eu la promo qu'il méritait. On n'a pas pu faire autant de concerts qu'on aurait voulu mais ça changera peut-être un jour, au moins pour les concerts. Si on ne fait pas de nouveau disque, j'aimerais au moins refaire quelques concerts pour celui-là. Ce serait génial.

Que retenir de cette expérience ? Qu'on peut être un monument du rock et avoir les pieds sur terre, que Will Duvall est un vrai canon (!!!) et que les caprices de star ne sont plus ce qu'ils étaient.

Merci à Ephelide, Laurent BMG, Oli et Gui de Champi pour les questions.

■ Tiff

Photos couverture et p. 6 : Pamela Littky

Photos p.8 et 11: Nicolas Keshvary Daily Rock

ALICE IN CHAINS

Rainier fog (BMG)



Comment ne pas être touché par Alice In Chains ? Quand tout allait bien (ou presque), le groupe était capable de transmettre des émotions fortes, aujourd'hui qu'il s'est reconstruit, il est difficile de ne pas se faire embarquer dans leurs histoires comme si on était de la famille puisqu'ils partagent tout avec nous : leurs doutes, leurs chagrins comme leurs aspirations.

Si les Américains restent au-dessus de la mêlée, c'est peut-être aussi qu'avec des fondations réellement six pieds sous terre, ils ne trichent pas, ni avec eux-mêmes ni avec nous. Ils sont toujours hantés par les fantômes de leur passé (le terme «Ghost» revient plusieurs fois) et même le jeunot William DuVall puise dans ses tristes expériences pour sublimer les compositions («Never fade» peut faire autant référence à sa grand-mère qu'à Chris Cornell). Les autres ont des souvenirs douloureux mais ne les mettent pas de côté, préférant vivre avec, comme ils vivent avec cette image du Seattle des années 90, la ville qui s'est fait un nom en sortant du brouillard et de l'ombre du mont Rainier, la ville a changé, Layne et Mike sont partis, «Rainier fog», le titre comme l'album sont donc une ode au passé, un passé qui permet de bâtir un futur plus lumineux. Cela passe par un

William DuVall plus à l'aise que jamais, pour la première fois il écrit seul un titre («So far under» très old school musicalement) et son travail avec Jerry Cantrell atteint des sommets, en phase, les deux chanteurs se complètent et fondent leurs voix pour brouiller les pistes et faire en sorte que les idées de séparation et de solitude perdent de leur force (le somptueux «Maybe»). Autre moyen de combattre ces sensations, laisser participer un vieil ami, en l'occurrence Chris DeGarmo (ex-guitariste de Queensrÿche) qui pose quelques notes sur «Drone». Pour autant, la vraie réponse du groupe face à son histoire, c'est l'écriture de titres ultra dynamiques, pêchus en diable (ce «The one you know» pour lancer l'opus !) qui dénote une volonté de se battre et de faire face, un peu comme cet homme de dos sur l'artwork qui semble affronter son passé et essayer de voir à travers l'œil omniscient comme au travers d'un judas sur la porte du ciel. Bien entendu, on reste dans des niveaux de gris, du noir et blanc, le brouillard, la mélancolie habite et habitera toujours Alice In Chains, on leur en voudrait même s'ils venaient à s'en émanciper parce que c'est ce qui donne le goût à leur musique, les titres plus légers (comme «Fly» qui porte bien son nom) trouvent moins grâce à mes oreilles, je préfère quand le ciel est bas et lourd, quand ça bourdonne, quand ça traîne et ça s'embourbe comme ce «Deaf ears blind eyes» dans lequel on pourrait rester enlisé bien plus longtemps avec plaisir.

Alice In Chains ne se réinvente pas avec Rainier fog mais continue de grandir et de composer des titres éblouissants de classe malgré des sujets ô combien douloureux que les années et les drames semblent raviver plus qu'atténuer. Mais c'est tout ce qu'est et a toujours été Alice In Chains qui depuis ses débuts vit avec la mort, qu'elle les touche de très près ou d'un peu plus loin («Killing yourself», «We die young», «Sunshine»...), et y survit par et grâce à la musique.

■ Oli

Photo p. 11 : Nicolas Keshvary / Daily Rock



LAMIRÀL

This EP has no name and it's alright (I for Us / Grizzly Inc)



La Belgique est un petit pays, la région francophone est encore plus petite et dire que tous les zicos se connaissent c'est peut-être exagéré mais on n'est pas loin de la vérité... Quand un nouveau projet voit le jour, l'information circule vite et il ne faut pas longtemps aux deux géniteurs de Lamiràl pour trouver des potes pour enregistrer en studio et les convaincre de former un vrai groupe. Les deux «papas» comme leurs comparses, ont une longue liste d'états de service qu'il me faut rapidement passer en revue. Allons-y : Gil (batter) est membre de Thot (même s'il est régulièrement remplacé pour les concerts) comme de Helium Horse Fly et qui avait déjà monté un supergroupe du temps de Jesusproject, J-P (guitariste) est chanteur du groupe Volver et guitariste chez El Comer Ocho, il est aussi tatoueur (Grizzly Inc à Liège) et a remporté le mondial du tatouage de Paris (rien que ça). Il leur fallait un bassiste pour le studio et c'est Tino (Channel Zero, La Muerte) qui se fait embarquer dans l'aventure, JP devait assurer le chant mais pense que Vincent (Lethvm, Old Wvrms) fera mieux alors, c'est réglé, l'équipe est au complet, direction le Noise Factory Studio où Gérald Jans (qui avait bossé avec Channel Zero mais également avec Set The Tone, Do Or Die ou Klaws) enregistre ce premier EP qui attise l'excitation du label I for

Us (Nine Eleven, Corbillard...) et délivre This EP has no name and it's alright quelques mois à peine après la fondation du groupe.

L'opus commence comme il pourrait se terminer, dans la douleur et le chaos, mais c'est bel et bien une introduction et le premier contact avec Lamiràl est pour le moins brutal. On espère alors juste que le supergroupe ne cherche pas juste à faire mumuse dans la veine de The Dillinger Escape Plan. Le «Wolves» qui suit nous rassure, la base est plus rock'n'roll même si le rythme reste plus que soutenu, le chant de l'invité colle parfaitement aux déflagrations sonores, les mots en français se fondent dans la dynamique et explosent dans nos oreilles, il faut préciser que l'invité en question est l'ex-chanteur d'AqME Thomas qui avait pris ses distances avec le métal pour s'adonner au tatouage, un milieu dans lequel il s'est fait un nom : «L'Amiral» (serait-ce une simple coïncidence ?). «Words I say» calme un peu le jeu, le riffing tourbillonnant et le chant écorché font toujours bon ménage mais les Belges ne laissent pas trainer les choses et concluent rapidement leurs morceaux (5/6 sont expédiés en près de 3 minutes), on passe donc rapidement d'un plan à un autre, d'une piste à la suivante. «A sinister look» joue avec le tempo et la clarté d'une guitare pour se faire remarquer et c'est déjà fini, ou presque, il reste le morceau qui donne son nom à l'EP (ou presque) «This song has no name and it's alright» où Lamiràl condense tout ce qu'il sait faire, ajoute des hurlements, un long break et laisse agoniser sa petite apocalypse tranquillement, comme si c'était seulement le début de l'EP...

■ Oli

IAMX

Alive in new light (Caroline International)



IAMX est à Chris Corner, ce que NIN est à Trent Reznor, une extension de lui même, à tel point que l'on ne sait plus s'il faut encore parler de groupe le concernant ! Membre actif puis rapidement leader de Sneaker Pimps, souvenez-vous l'excellent «Long hard road out of hell» avec Marilyn Manson sur le score de Spawn, ce dernier finira par saborder le groupe de trip hop anglais, malgré une discographie parfaite, afin de fonder sur ses cendres un nouveau projet où lui seul serait aux commandes... Dès son premier album Kiss+swallow en 2004, Corner pose les bases d'une musique hybride, héritière de sa précédente formation, naviguant aux frontières de la dark wave. Portées par une voix magnifique capable d'atteindre des sommets, les compos du Britannique font toujours preuve de finesse et de subtilités, musicalement riche et dense (parfois à la limite de l'indus).

Alive in new light le dixième album (en comptant les 2 remix, de quoi filer le vertige à Franck Black !) ne déroge pas à la règle, l'univers peint y est toujours le même, de ce côté pas ou très peu de prise de risque en dehors du très électro «Body politics» avec ses beats martiaux. L'ambiance est souvent sombre et mélancolique même si la lumière tente parfois de

percer («Mile deep hollow» et «Big man»), un résultat et un concept très proches de ce qui avait été fait précédemment, notamment sur The alternative. Un album coupé en deux avec une première partie assez dynamique : la paire «Alive in new light» / «Break the chain» est imparable, une seconde plus ambiante amorcée avec «Exit» (titre que n'aurait pas renié le duo Atticus Ross/Trent Reznor).

Un dernier opus qui nécessite plusieurs écoutes pour bien rentrer dedans et en mesurer les contours, on appréciera particulièrement la présence quasi systématique du chant féminin venant épauler celle du leader-compositeur, Janine Gezang quasi membre permanent du groupe et Kat Von D (tatoueuse de stars, auteur, compositeur, interprète, mannequin...), chacune apportant un petit plus aux titres auxquels elles collaborent, avec une mention toute particulière à «The power and the glory» qui achèvera magnifiquement cette œuvre tourmentée. On regrettera cependant le manque d'inventivité, l'ex-Sneaker Pimps semble vouloir rester dans sa zone de confort, les choses se suivent et finissent par trop se ressembler au point où l'on se demande si le créateur n'est pas prisonnier de sa créature...

■ Stephan



THE MARRIED MONK

THE MARRIED MONK EST DE RETOUR, AVEC UN CHRISTIAN TOUJOURS À LA BAGUETTE (MAGIQUE) QUI A ACCEPTÉ DE PRENDRE UN PEU DE TEMPS POUR NOUS PARLER DE CETTE FIN DE BREAK, DE SA MANIÈRE D'ÉCRIRE, DE SON PASSÉ AVEC LES TÉTINES NOIRES MAIS AUSSI DE SES ESPOIRS POUR LA SUITE DE SES AVENTURES...

Peut-on dire que sans un certain acharnement de Gonzai, The Married Monk n'existerait plus ?

Non, rien à voir. Gonzai a fait un super boulot cependant. J'ai été très touché par la proposition de Bester de ressortir The belgian kick en vinyle. Gonzai avait également organisé deux concerts du groupe en 2012, à Paris et à Lille.

L'autre paramètre, c'est Thomas Rocton, sans son apport, tu aurais relancé la machine ?

Probablement pas. Notre rencontre en décembre 2015, lors de l'enregistrement de l'album de Manuel Etienne a été un déclic pour moi. Il m'a totalement impressionné.

J'ai laissé passer quelques semaines avant de lui proposer de rejoindre MM. Je pense que lui-même a été surpris par cette proposition. C'est en fait la personne que je cherchais depuis bien des années. Cela n'enlève bien sûr rien au talent de tous ceux qui ont fait partie du groupe dans le passé.

Et exister sous un autre nom, c'était envisageable ?

J'y ai pensé à une époque. Mais au bout d'un moment, sur les conseils de ma copine, je me suis vite rendu à l'évidence que cela serait un peu compliqué de «repartir» à zéro, avec un nouveau nom.

Lors de ce printemps, on a un autre retour «inat-tendu», celui des Tétines Noires, tu as rejoué avec eux sur scène, c'est une cure de jouvence ou c'est beaucoup de boulot de se replonger dans le passé ?

Je repense très souvent à ma période Tétines Noires, 1985-89, à tout ce que cela m'a apporté, aux super moments que nous avons vécus ensemble. Nous ne nous voyons pas souvent mais sommes restés très liés. Quand Emmanuel et William m'ont proposé de les rejoindre sur scène en juin dernier au FGO à Paris, j'ai dit oui sans hésiter. C'était comme un cadeau du ciel.

A part toi, peut-on faire un lien entre les Tétines Noires et The Married Monk ?

Je sais qu'il y en a un et j'en parle dès que j'en ai l'occasion. Aussi étrange que cela puisse paraître aux oreilles de certains, la musique du Married Monk ne serait pas la même si je n'avais pas fait partie des Tétines Noires : j'y ai appris le sens du décalage, de la déstructuration, du brouillage de pistes, etc. Je leur dois énormément. J'ai eu beaucoup de chance de «commencer» avec eux car ils m'ont emmené vers des territoires dont je ne supposais même pas l'existence ou que je ne connaissais que de loin, comme le Happening, le Body Art où encore la poésie sonore. Bref, le genre de rencontre qui vous marque pour toujours.

The belgian kick est un de mes albums préférés des années 2000, il semblerait qu'il ait marqué beaucoup de gens, est-ce que tu le comprends et est-ce que tu peux l'expliquer ?

Tu sais, c'est toujours un peu compliqué pour moi de parler de ce genre de chose. Lorsque nous estimons qu'un album est terminé, nous passons le bébé. Le public, les médias deviennent alors seuls juges. Si cet album a plu, ce qui fait toujours plaisir, c'est peut-être qu'il était différent du reste de la production musicale hexagonale de l'époque. Je ne sais pas...

Dans ce nouvel album, il y a quelques références à

de «vieux» albums, tu t'es forcé à créer ces ponts ou cela semblait évident ?

En fait, c'est un peu un clin d'œil à ce qu'avaient fait The Beatles avec «Glass onion» où encore David Bowie avec «Ashes to ashes» en citant des personnages apparaissant dans des chansons antérieures. Cette notion de «navigation», de ponts entre passé et présent est très importante pour moi. C'est une des caractéristiques de mon travail de composition et d'écriture.

Parmi ces liens, il y a ce titre, extrait des paroles de «Cyro's request» qui étaient déjà énigmatiques à l'époque de R/O/C/K/Y, faut-il y chercher un sens ou juste profiter des sonorités ?

«Cyro's request» était dans sa première mouture, un morceau instrumental composé par mon frère. A mesure que nous avançons dans l'enregistrement et les arrangements, je me suis rendu compte qu'il y avait de la place pour une voix. J'ai commencé à écrire quelques lignes en prenant ce qui me passait par la tête, «laissant le stylo écrire tout seul», sans chercher à raconter une histoire. Il serait cela dit, bien prétentieux de parler ici d'écriture automatique ou de surréalisme !

Pourtant, la narration est importante, j'ai toujours l'impression que tu t'adresses directement à l'auditeur quand tu chantes, est-ce que tu préfères raconter quelque chose ou le chanter ?

En règle générale, les idées de morceaux me viennent dans la rue, en marchant. Cela arrive comme ça, de manière polyphonique : une musique et une voix, simultanément. La voix est donc dès le départ associée à une mélodie, à quelque chose de chanté/scandé. J'essaie de faire en sorte que la voix ne soit ni plus ni moins qu'un autre instrument.

Il y a 2 reprises sur l'album, de The Cure et Dogbow, pourquoi ces titres-là en particulier ?

Reprendre «Siamese twins» était une idée qui me trottait dans la tête depuis plus de vingt ans mais qui en même temps, me paralysait à chaque fois que j'y pensais. En effet, comment faire pour reprendre ce genre de truc, ce morceau «culte» sans aller droit dans le mur. Dans ma tête, cela équivalait à vouloir escalader l'Everest en tongs. Mais au final, la tentation étant trop forte, nous nous y sommes collés avec tout de même la peur au ventre. Pour la partie instrumentale, nous n'avons fait qu'une prise live, piano/basse/batterie. Idem pour la voix. Nous



avons ensuite enrobé le tout de quelques dissonances. Je dois t'avouer que nous ne sommes pas mécontents du résultat.

Ce fut à peu de choses près le même casse tête de reprendre 'Bus' de mon vieux copain Stephen Tunney a.k.a Dogbowl. De l'original, pure merveille minimaliste, je voulais faire quelque chose de très orchestré, sans que cela ne devienne pompeux ou ronflant.

Tom s'est chargé, avec brio, des arrangements de cordes et de trombone. Nous avons envoyé le résultat final à Stephen. Il était très ému. A une époque, nous reprenions souvent «Hot day in Waco» du même Dogbowl. Il est venu la chanter avec nous sur scène plusieurs fois quand il vivait à Paris. C'était fantastique !

Il y a un gros travail pour fondre ces reprises dans l'album, comment vous les travaillez ? En général, on cherche d'abord à «faire pareil» que l'original...

Selon moi, une reprise, c'est un hommage. Il faut se permettre des choses aventureuses sans perdre l'essence, l'esprit de la chanson. Quand une idée

de reprise me vient, j'écoute l'original une bonne cinquantaine de fois en pensant à ce que je pourrais enlever, remplacer ou rajouter afin qu'il sonne comme un morceau du groupe. C'est quasiment un rituel chez nous : deux reprises par album. C'est un exercice assez compliqué mais très excitant. Nous ferons peut-être un album de reprises un de ces jours.

Tu as produit d'autres artistes, est-ce que cela a influencé ton écriture ?

Pas vraiment. Enfin si, c'est arrivé une fois. J'étais à Berlin au tout début des années 2000. En me baladant dans la rue, je m'étais pris à fredonner une chanson de Superflu, malheureusement jamais sortie sur disque : «Vienne». Chanson faisant, d'après moi, référence à l'ascension très préoccupante de l'extrême droite de Jörg Haider en Autriche à cette époque. Une chanson à la mélodie imparable et que j'avais toujours en tête quand j'ai écrit «Pretty lads» sur l'album The belgian kick.



Comme d'habitude, l'artwork est très réussi, qui en a eu l'idée ? Qui l'a réalisé ?

Je devais travailler sur une partie du design de l'album mais je n'ai pas eu le temps. Nous avons donc demandé à Elie Jorand de s'occuper de l'intérieur de la pochette et à Francis Meslet (photographe et graphiste travaillant avec Ici d'Ailleurs) de s'en charger. Un grand merci à eux deux.

Un clip est prévu ? Pour «Gravity» ?

Oui, si nous trouvons le budget pour le faire réaliser...

L'album est dispo chez Ici d'Ailleurs, quelle a été leur réaction quand tu leur as appris que le groupe allait revenir ?

Stéphane Grégoire, le boss, a été d'entrée très emballé. Et une fois de plus, il nous a donné les moyens de travailler dans de supers conditions, 20 ans après nos débuts au sein d'Ici d'Ailleurs.

Des concerts sont prévus ? C'est plus dur de monter une tournée aujourd'hui qu'il y a une

quinzaine d'années ?

Sans aucun doute pour des groupes comme nous. Mais il faudrait demander ça à notre tourneur. Cela dit, les dates commencent à arriver, dont une à Paris le 27 septembre au Café de la Danse à Paris.

Est-il prévu quelque chose à l'international ? Anglais comme Américains

doivent t'apprécier...

Oui, d'autant plus que les groupes français chantant en anglais ont une bien meilleure image à l'étranger qu'il y a 20 ou 30 ans. On adorerait jouer à nouveau en Espagne, en Belgique, en Pologne, en Angleterre etc...

Merci Christian et les Married Monk, merci également à JP @ Martingale.

■ Oli

Photo : Elie Jorand

PENNYWISE

Never gonna die (Epitaph)



1993, Unknown road, je découvre Pennywise, je dessine des petits logos PW dans la marge de mes feuilles de cours... 25 ans plus tard, je retrouve ledit logo en grand sur leur nouvel album *Never gonna die* et presque rien n'a changé... Pourtant la vie du groupe n'a pas été simple [décès de Jason Thirsk, départ de Jim Lindberg en 2009, son retour en 2012] et le skatecore est devenu un style très grand public [les ritournelles de Green Day, les merdouilles de The Offspring...] alors que le skate en lui-même disparaissait peu à peu, remplacé par les écrans et autres hoverboards...

Le logo, des bombes, le capitol dans l'orage, des dollars, la vérité enterrée, un Banksy, une poubelle, un bidon de pétrole ouvert, un porc manipulateur et un peu d'espoir, ces détails de la pochette expliquent pourquoi Pennywise est immortel, leurs combats de toujours contre un capitalisme inhumain, l'ingérence politique, la pollution ou les armes ne sont pas terminés et ne le seront jamais. Il y a donc de quoi écrire encore un paquet de chansons. Elles ne sont pas toutes engagées mais quand Jim Lindberg y va, il ne fait pas semblant [«American lies», «We set fire», «Won't give up the fight», «Something new»], les patrons qui s'enrichissent, les politiques qui mentent, l'histoire qui se

répète, les religions qui s'affrontent, toujours les mêmes rengaines diront certains mais aux Etats-Unis, ce genre de discours n'est pas forcément entendu ou alors discrédité (fake news !). Certains textes sont plus personnels («She said») ou encouragent ceux qui sont mal à reprendre leur vie en main («Keep moving on», «Goodbye bad times») parce qu'il faut garder espoir. C'est là aussi une des caractéristiques de Pennywise, garder le sourire et dégager des ondes positives malgré le merdier environnant. Le groupe fait preuve d'une énergie contagieuse, conserve un tempo suffisamment élevé et ne tolère aucun relâchement (quelques passages permettent de souffler un peu quand même comme sur «Can't be ignored»). Les 14 titres passent en moins de 40 minutes, preuve qu'à cinquante ans passés, on peut envoyer des lignes basse/batt comme à 20 («Listen»), s'éclater avec des mélodies (les guitares de Fletcher Dragge sur «Won't give up the fight») et n'avoir rien perdu de sa verve. Et si on peut penser qu'en terme vocal, c'est un peu toujours la même chose, quand ça change avec par exemple ces effets sur le chant de «Goodbye bad times», on regrette vite ce à quoi on est habitué ! Mieux, on kiffe quand les gaillards salissent un peu leur son pour lui donner une couleur old school («Can't save you now»), un truc que maîtrise parfaitement leur producteur Cameron Webb (Motörhead, NOFX, Zebrahead...) et qui apporte un peu de variété dans un disque assez compact...

Pennywise n'est pas mort et ne mourra jamais, pratiquer le punk à roulettes peut sembler aisé mais le faire aussi bien qu'eux durant autant de temps, ce n'est pas donné à tout le monde. Droits dans leurs Converse, regardant l'Amérique en face, cherchant à répandre une joie éclairée autour d'eux, les Californiens ont (encore) sorti un album de patrons.

■ Oli

**VENDREDI 12
SAMEDI 13
OCTOBRE 2018**

**IVRY-SUR-SEINE
M^o MAIRIE
D'IVRY**

la

JIM

ZENZILE

BIFFTY & DJ WEEEDIM

MARINA P & THE RADIATORS

A2H

WEEEDING DUB

CASSE GUEULE

MOHAMED LAMOURI & GROUPE MOSTLA

VILLEJUIF UNDERGROUND

P.R2B

LE RÉVEIL DES TROPIQUES

AQUASERGE

SWIFT GUAD

10€

+10 ARTISTES EN SHOWCASE

infos: 01 45 15 07 07 jimifestivaldemarne.org

LE HANGAR . ESPACE ROBESPIERRE . LE TREMLIN . THEATRE ANTOINE VITEZ



TAGADA JONES

NIKO, FRONTMAN DES TAGADA JONES NE S'ARRÊTE JAMAIS, C'EST PRESQUE À SA DESCENTE D'AVION (LE GROUPE REVIENT DU CANADA) QU'ON L'INTERCEPTE POUR POSER QUELQUES QUESTIONS SUR LE LIVE AT HELLFEST, LA TOURNÉE, LES CLIPS, LE BAL DES ENRAGÉS, L'ENGAGEMENT...

Sortir un live, c'est devenu une habitude, c'est une demande du public, du label, votre volonté ?

Nous n'avions pas vraiment prévu de sortir ce Live at Hellfest. À la base, nous savions juste qu'il était filmé pour être diffusé en direct sur Arte. Nous avons donc joué sans le stress d'un enregistrement. Le public était vraiment à fond et ce concert a fait partie des quelques dates «magiques» de l'année. Le public et nous-mêmes avons tous pété les plombs en même temps, un peu de chaleur, la foule tassée dans la Warzone, deux trois verres par-dessus ça, et on arrive à des moments d'exception où le public et le groupe ne font plus qu'un. Ce concert était tellement incroyable que lorsque At(h)ome nous a demandé de sortir ce live, nous nous sommes tout de suite dit que ça pourrait faire plaisir à tous ces gens mais aussi à tous ceux qui n'ont pas pu y assister. On a donc contacté le Hellfest pour savoir s'ils étaient ok, ils ont direct dit oui et donc nous aussi !!!

Vous auriez pu choisir un autre concert ?

On ne l'a pas choisi. Je dirais finalement que c'est cette date qui s'est choisie toute seule ! Tous les éléments étaient favorables. Avec l'ambiance incroyable qu'il y avait ce jour-là, il a vraiment été très facile de mixer le live, on a basé le son sur l'ambiance du public de fous furieux qu'on entend vraiment bien dans le disque.

C'est un concert «court» par rapport à ce que vous donnez d'habitude... C'est pas frustrant ?

C'est vrai, c'est souvent un peu frustrant de ne jouer que cinquante minutes ou une heure en festival quand notre setlist habituelle fait 1h30. Par contre, il faut reconnaître que pour les festivaliers, c'est quand même beaucoup mieux que les sets soient plus courts. Ça donne un côté plus intensif et plus explosif au concert.

Le Québec en juillet, c'est plus sympa qu'en octobre ?

Le Québec c'est toujours sympa ! Nous sommes rendus à notre 18ème tournée là-bas, nous avons fait presque 120 dates au Québec ! C'est toujours un réel plaisir d'y retourner, nous y allons en moyenne une fois par an. Au cours de toutes ces tournées, nous y sommes allés à toutes les saisons, et chacune d'entre elles a son petit charme mais il est vrai que entre les -30 degrés de l'hiver ou les +30 de l'été, ce n'est pas vraiment le même contexte. Nous, en short ou en doudoune, le Québec, on prend toujours !!!

L'an dernier, vous avez fait une tournée aux États-Unis, comment est reçu Tagada par les non francophones ?

Franchement, c'était vraiment cool. Le fait de chanter en français là-bas, c'est incroyablement exotique pour eux. Le plus dur finalement est de rentrer dans les réseaux pour tourner là-bas. Effectivement ça reste compliqué de jouer dans les pays anglo-saxons pour des groupes francophones mais une fois sur place, ça le fait grave. De plus, on a eu la chance de faire les dates avec Municipal Waste, Voodoo Glow Skulls et Pinata Protest, donc les salles étaient complètes ou bien remplies... le rêve quoi. On parle d'y retourner assez vite.

Est-ce qu'il y a des concerts où «ça ne le fait pas» ?

J'imagine que ça doit arriver bien sûr, mais on a eu la chance de passer entre les gouttes. D'une manière générale, il y a toujours du bon dans les concerts, même quand les conditions sont plus roots, on passe de bons moments avec le public.

vous avez appris qu'Ultra Vomit vous rendait hommage avec «Un chien géant» ?

Le plus simplement du monde, il y a plusieurs années maintenant, nous les faisons jouer à

Rennes avec Rage Tour et ils ont joué pour la première fois le titre en live. On était franchement morts de rire. Depuis le morceau a été un peu modifié pour l'enregistrement sur Panzer surprise !. À chaque fois que l'on joue ensemble, je passe faire un featuring sur le titre... Ultra putain de Vomit c'est la famille.

Ça fait quoi d'être «parodié» ?

Plutôt plaisir. Ultra fait partie des groupes qui font de bonnes parodies pour le fun et pas pour se moquer des groupes, ça fait une énorme différence. Peut-être que d'autres parodies pourraient moins nous plaire... mais la leur est top.

Est-ce qu'il y a des groupes qui n'aiment pas Tagada Jones ?

Ben j'imagine que oui, c'est normal non ? On a tous des goûts différents. Nous, d'ailleurs, on est loin de tout aimer aussi. Il y a sans doute des gens qui n'aiment pas notre musique mais avec qui on peut s'entendre très bien. Ça ne me dérange aucunement. La diversité, il n'y a que ça de vrai. Heureusement qu'on n'aime pas tous les mêmes choses, ce serait franchement monotone comme vie.

Les activités annexes à celles du groupe avec Enragés ou Le Bal font-elles que certains vous courtisent pas forcément avec sincérité ?

(rires) Sans doute, mais nous on ne le sait probablement pas (rires). C'est plutôt à tous les autres groupes qu'il faudrait demander... mais aurais-tu des réponses franches ?

Tu as fait un featuring sur l'album de No One Is Innocent, vous avez partagé et vous allez encore partager des dates avec eux, vous discutez politique avant et après les concerts ?

On ne va rien te cacher, ça nous arrive oui. Mais nous ne parlons pas non plus que de ça, je dirais même que la plupart du temps, on se marre en racontant de grosses conneries ! No One, c'est un groupe qu'on apprécie beaucoup, humainement et musicalement. Nous n'avions presque jamais joué ensemble les 20 dernières années, alors on rattrape le temps !!!

L'engagement ne serait-ce que citoyen ne semble pas être une préoccupation chez les jeunes groupes, une idée du pourquoi du comment ?

Eh bien je suis un peu plus optimiste que toi, c'est vrai que depuis des années niveau engagement, on semble être dans le néant total... Sauf que je sens chez les jeunes que le ras le bol monte et on voit de plus en plus d'assos ou de collectifs se monter pour défendre telle ou telle

cause. Je sens vraiment un renouveau. On fait aussi pas mal de petites interviews pour des microstructures et, à mon avis, d'ici quelques années, on va voir de nouvelles choses sortir de terre. L'engouement actuel des plus jeunes pour Tagada est aussi un certain signe d'intérêt pour l'engagement ou les groupes engagés.

Le rock en général est d'ailleurs plus «engagé» que d'autres mouvances comme le rap ou la pop et même la culture en général, vous auriez pu faire autre chose pour faire passer vos messages ?

Franchement dans le rap, il y a pas mal d'artistes engagés, mais il y a aussi de la soupe c'est clair. Nous, on ne s'est jamais posé la question. On a monté Tagada Jones pour faire du Rock, du Punk Rock, du Metal. C'est vraiment la musique qui nous a toujours fait kiffer ! On a souvent été approchés par des représentants de partis politiques, de gauche évidemment, pour se rapprocher d'eux, mais nous avons toujours refusé, on ne se retrouve franchement dans aucun des programmes, ni d'ailleurs dans la politique en général. Qui sait un jour on finira peut-être par faire directement de la politique, histoire de faire changer les choses, on fondera un parti à mi-chemin entre la gauche, l'anarchie et l'écologie. ...vaste programme !

Plein de groupes de votre génération ont passé la vingtaine et remplissent toujours les salles, on peut parler d'une génération exceptionnelle ?

Non je ne crois pas, je pense juste que pour la génération suivante ça a été très dur de faire ses armes. Avec la crise du disque, la majeure partie des labels indés a disparu. Or il faut bien le reconnaître, énormément d'artistes ont été découverts par des labels indés. On a donc connu quelques années de flottement, puis le rock est un peu passé de mode... avant de revenir... peut-être. On sent bien que ça frémit en ce moment ! À mon avis il y a plein de super groupes qui jouent encore dans leurs caves ou qui ont arrêté par dépit alors qu'ils avaient plein de talent, c'est dommage.

Tenir 25 ans, c'était imaginable au début ?

On a plaqué boulots et études pour tenter l'aventure à 20 ans et se marrer quelques années, on ne pensait jamais que ça durerait 25 ans... et sans doute même beaucoup plus car on n'est pas partis pour s'arrêter de suite. Comme quoi, il ne faut pas hésiter à se lancer dans des aventures farfelues parfois.

Les deux derniers clips dépassent le million de vues (et même le double pour «Mort aux

cons»), Youtube vous rémunère ?

Alors je crois qu'avec les anciens clips, nous sommes à 4 clips qui ont dépassé le million. Le premier qui était «Cargo» a même été effacé, à l'époque on n'avait pas de chaîne Youtube. Nous l'avons remis en ligne mais en repartant à zéro. Comme tous les artistes, on touche une toute petite rémunération sur les vues Youtube, mais on parle de quelques euros pour des millions de vues... de quoi se payer une bière par mois peut être, tu vois le genre ?

De manière générale, quel est votre rapport à la musique dématérialisée ?

Aucun souci avec ça, nous sommes effectivement de la génération physique, et on adore notamment les vinyles mais il faut accepter de vivre avec son temps et la musique dématérialisée c'est hyper pratique. Les grosses maisons de disques qui ont lutté tant d'années contre la dématérialisation auraient sans doute dû passer plus de temps, d'efforts et d'argent à préparer le passage du physique au numérique. Aujourd'hui, on baigne dedans mais libre à chacun de sortir un bon vieux vinyle de temps en temps pour se faire plaisir.

Vous avez fait represser La peste et le choléra en vinyle transparent, c'est pour plaire aux fans ou parce que vous êtes aussi du genre collectionneur de beaux objets ?

On organise deux foires aux disques par an depuis plus de 20 ans à Rennes avec une autre structure de prod indé : «Banana Juice». Pour nous c'est vraiment un trip de s'amuser à faire de beaux objets de collection, on sait qu'il va y avoir des passionnés comme nous qui vont adorer.

2019 sera une année Bal des Enragés, des**dates sont bookées mais à part ça, vous êtes déjà en train de bosser sur le set ou ça viendra après ?**

Oui, on a déjà annoncé 10 ans, 10 dates, mais il y aura aussi des festivals en plus que l'on va annoncer plus tard. Pour ce qui est de la setlist, non, on n'a pas encore commencé à travailler dessus, on ne commencera que début 2019, puis quand les titres seront choisis, on fera une bonne semaine de répétition fin mars pour être au top ! Les préventes partent déjà très très bien, je pense que l'édition 2019 sera un bon cru même si malheureusement on devra déplorer quelques absences. Mais évidemment il y aura aussi du nouveau...

A La Cigale, il faudra enchaîner Tagada/Le Bal, il y aura une préparation particulière ?

Non pas vraiment, nous avons l'habitude maintenant de jouer, on peut enchaîner les deux, En plus, pendant le bal on ne joue pas 100% du temps, on peut breaker et se désaltérer tranquille peinard !

Pourquoi ne pas avoir choisi Le Bataclan pour cette date ?

Alors simplement car on a déjà fait le Bataclan, par contre la Cigale, jamais. C'est pour cela qu'on a choisi cette salle, une des dernières que nous n'ayons pas encore faite à Paris.

Et Niko de nous remercier pour l'interview alors que c'est à nous (et à toi) de dire un grand «Merci» à lui comme aux autres Tagada et à tous les enragés, et merci aussi à Olivier chez At(h)ome et Mathieu Ezan pour les photos.

■ Oli

Photos : Mathieu Ezan



TAGADA JONES

Live at Hellfest 2017 (At(h)ome)



L'album live est en passe de devenir une habitude chez Tagada Jones qui semble ne vivre que pour les concerts (quel groupe en France joue autant qu'eux ?). On avait eu le droit à un gros DVD pour leurs 20 ans (20 ans d'ombre et de lumière) puis un Live dissident tour un an après Dissident.

Un an après La peste et le choléra on a le droit à ce Live at Hellfest 2017 (oui, il faut mettre l'année pour ne pas confondre avec une autre édition comme le Hellfest 2014 ou un des autres à venir). Et les plus anciens (sic) se souviennent des enregistrements live du début des années 2000 (Manipulé tour et L'envers du tour), une autre époque puisque sur ce concert du 16 juin 2017, aucun «vieux» morceau n'est joué... En effet, pas de «Manipulé», «EcoWar» ou «Le feu aux poudres»... tout ce qui est sorti avant 2011 est archivé et ne sera ressorti que pour les gros concerts ou en tout cas ceux où le groupe aura davantage de temps car ici, c'est un très gros festival et on ne transige pas avec l'horloge, les enragés ont 1h et ne débordent pas d'une seconde. C'est donc parmi ses 3 derniers albums que Tagada Jones a pioché 14 titres.

La peste et le choléra est bien entendu à l'hon-

neur et l'intro passée, c'est «Envers et contre tous» qui ouvre le bal, il est un poil plus de 18h35, Ministry détruit la MainStage mais c'est à la WarZone que ça se passe pour un public qui est déjà bien chaud (depuis 11h, un festivalier lambda arrivé à l'heure a pu assister aux concerts de Verdun, The Decline!, Betraying the Martyrs, Textures, Animals As Leaders, Helmet et Powerwolf !). Tellement chaud qu'il n'attend pas qu'on lui demande de faire un wall of death et qu'il ne se fait pas prier pour boire un coup («Yec'hed mad»). C'est évident mais ça joue carré, ce qui l'est moins évident, c'est la qualité du son, le mixage et le mastering ont été réalisés par Niko lui-même et il a su trouver le bon équilibre entre les instrus, son chant et le public, très présent, on est dans l'ambiance de ce début de soirée et on doit s'accrocher car les Bretons ne perdent pas une seconde, enchaînant les morceaux sans trop discuter, balançant une rasade de Dissident («Instinct sauvage», «Karim & Juliette» et «Tout va bien»), refaisant un petit tour du côté de Descente aux enfers (l'éponyme et «Les nerfs à vif»), d'envoyer un «Vendetta» avant de conclure, en force, avec trois titres qui devraient s'inscrire dans l'histoire de Tagada Jones comme des indispensables pour les concerts des 10 années à venir (au moins). Le tristement beau «Vendredi 13» qui touche tout le monde et pas seulement les Parisiens et les non moins engagés «Je suis démocratie» et «Mort aux cons» qui ne sont pas sans rappeler les grandes heures de Parabellum et de Berurier Noir (d'ailleurs les Ramoneurs de Menhirs les suivront sur cette scène). Comme le public peut chanter (toi aussi, t'as les paroles dans le livret !), le titre s'éternise comme si Tagada voulait continuer de profiter de ces instants magiques partagés avec le public mais timing oblige, il faut faire place nette...

Voilà, encore un live en attendant un nouvel album qui ne devrait pas arriver trop vite vu que 2019 sera une année Bal des Enragés... On peut juste se demander (et leur demander, on le fera) pourquoi avoir choisi ce concert «court» du Hellfest (comme Trust d'ailleurs) alors qu'ils en donnent d'autres parfois plus

chauds encore (l'étage à Rennes, Chez Narcisse au Val-d'Ajol, l'Élysée Montmartre à Paris, l'Espace d'Herbauges aux Herbiers...).

■ Oli

Photo : Mathieu Ezan



PILI COÏT

Pink noise (Dur et Doux)



On le sait, on n'est pas avare de compliments envers le collectif et label lyonnais Dur et Doux (PoiL, Ni, Chromb!, Piniol, ICSIS, Saint Sadrill, Ukandanz). Une entité qui bichonne ses artistes et musiciens et qui fait le choix répété de lancer des groupes avec des membres de formations déjà présentes dans son équipe. L'un des cas les plus récents est Piniol avec la réunion complète des gars de Ni et PoiL. Pili Coït, puisque c'est le sujet ici, regroupe un duo composé de Guilhem Meier, le batteur de PoiL et Ukandanz notamment, et la musicienne multitasks Jessica Martin Maresco, aperçue dans des formations aussi diverses que Meï Teï Shô, ICSIS (groupe dans lequel se trouve aussi Guilhem), Saddam Webcam ou Mercurial. Cette dernière est équipée d'un tom basse, d'un bidon, d'un synthé-drum et de sa voix profonde, intense et frémissante, quant à Guilhem, il se charge, non pas des percussions (son domaine de prédilection) mais d'une guitare et apporte également sa contribution par un chant se mutant par moments en talk-over en langue anglaise.

Ces deux-là ont sorti Pink noise, un premier album passionnant à écouter, sans véritable barrière, qui montre l'étendue du talent de ce duo pour nous confiner dans un univers sonore imprimé de sentiment de vacillation constant. Ni vraiment pop, encore moins expérimental, ce fantasme musical tortueux peut autant mettre mal à l'aise qu'il enivre.

L'intimité et la complicité de ce couple ressortent énormément dans cet album très personnel. L'enchevêtrement et l'harmonie des voix en sont le meilleur exemple, même si instrumentalement cela est un peu moins perceptible, comme si les voix avaient été davantage travaillées que l'instrumentation. Et pourtant, de très bons titres sont issus de ce Pink noise, à commencer par l'excellent titre éponyme mais également l'explosif «I can scream» ou le turbulent «Bumble bee» et ses techniques de percussions soignées. En résumé, les Pili Coït se fichent un peu des conventions, prennent un peu de leurs backgrounds respectifs pour balancer un univers peu familier à tendance lo-fi dont le patronyme n'a rien à voir avec une partie de jambe en l'air (notez que le duo est en couple dans la vie extra-musicale). En fait, il s'agirait tout simplement de la prononciation avec l'accent alsacien de «Billy goat», leur première composition. Ça ne m'étonne pas d'eux !

■ Ted

TONS

Filthy flowers of doom (Heavy Psych Sounds Records)



Formé en 2009 à Turin, TONS nous livre ici son deuxième album après *Musinée doom session*, volume 1 sorti en 2012, une galette qui jouit d'une prod' loin d'être dégueulasse comme peut en témoigner le très bon mastering de Brad Boatright (Pelican, Sunn O))), Corrosion Of Conformity...). Il en va de même pour l'artwork d'inspiration «mystico-UFologique», que l'on aime ou pas c'est plutôt chiadé. Les Piémontais ont de la suite dans les idées puisque chaque titre du disque fait référence à autre titre de groupe plus ou moins prestigieux (Pink Floyd, Primus, Nena, Marduk et Sarabeth), des idées les Turinois n'en manquent pas non plus musicalement, puisqu'ils n'hésitent pas à mâtiner leur sludge de post-hardcore actuel et de stoner.

D'emblée «Abbath's psychedelic breakfast» casse la baraque et impose immédiatement le respect, le titre est lourd, puissant, le propos sombre et épique, ici les voix sont utilisées comme instrument et servent de texture à l'ensemble et les 8 minutes passent comme une lettre à la poste, si les Italiens nous servent quatre autres missives comme celle-ci on risque bel et bien de finir sur le cul! Malheureusement on redescendra d'un ton voire deux avec «99 weed balloons» qui, malgré une basse abyssale du plus bel effet en intro,

ne décollera pas et sera même plombé par la voix de truie qu'on égorge assez rapidement insupportable ! La déception pointe alors le bout de son blaire et l'on en vient à se demander si l'on écoute bien le même groupe jusqu'à ce que «Those of the unlighter» remette les pendules à l'heure avec sa rythmique pachydermique. «Girl scout cookie monster» et son stoner/sludge plutôt bien foutu prouve que ces derniers, en plus d'en avoir sous le pied ne sont pas manchots, c'est certainement le titre le plus intéressant du disque à défaut d'être le meilleur, faut dire qu'il n'est pas aidé par le solo final un peu too much à mon goût... «Sailin' the seas of buddha cheese» clôturera cette séance de nettoyage des conduits auditifs avec la piste la plus speed (enfin la moins lente...), un bon coup de rouleau compresseur qui viendra achever un travail plus qu'honorable de la part des romains, vraiment pas mal !

■ Stephan

SEVENDUST

All I see is war (Rise Records)



Chroniquer le nouvel album de Sevendust cette année me fait un «petit quelque chose» parce que c'est un des groupes qui cartonnait quand on a lancé le W-Fenec il y a 20 ans, juste avant que naisse le zine, les ricains avaient sorti un album éponyme qui les plaçait au cœur de la vague «néo-métal» avec KoRn et les Deftones tout en proposant quelque chose de différent. Leur Home (1999) confirmait tout ça et Pooly rédigeait alors la seule chronique dédiée au groupe... Les changements de label, de distribution, les aléas de la promotion nous ont tenus à l'écart des natifs d'Atlanta qui ont pourtant vécu peu de chamboulements au sein de leur line-up (les cinq d'aujourd'hui étaient déjà là en 1994 !) et enregistré une galette tous les deux ans environ jusqu'à ce All I see is war.

Ce douzième opus a été mis en boîte par Michael «Elvis» Baskette (Chevelle, Alter Bridge, Slash...) et il a fait un gros travail sur la propreté du son et la mise en valeur des mélodies. On a donc un album plutôt «cool» orienté sur des harmonies claires et un métal relativement aseptisé malgré un titre évocateur («Je ne vois que la guerre» pour ceux qui ne parlent pas anglais), une sérigraphie «viseur» sur le CD et un artwork très réussi (la première édition propose un carton «cage/prison» qui laisse

transparaître une jolie photo où un enfant agite un drapeau en ombre chinoise sur un fond de flammes). Ou alors le combo a-t-il décidé de déposer les armes comme pourrait laisser le supposer le drapeau blanc au centre du livret ? Pas tout à fait à entendre certaines parties qui restent bien mastoc. Lajon Witherspoon a beau avoir mis une grande partie de sa hargne et de son phrasé hip hop au placard, les zicos ont beau jouer moins bas et lourd, ça reste du métal. Certes bien plus «alternatif» que néo, plus mélodieux que dévastateur mais les temps sont davantage au combo à la Of Mice and Men ou Gone is Gone (pour ne citer que de nouveaux comparses de chez Rise Records) qu'aux rythmes hachés et aux lyrics punchys.

En somme, les Sevendust sont un peu comme nous, ils ont vieilli, ils se sont assagis, ils ont arrondi les angles, cherchent à améliorer les choses par petites touches, ne se prennent pas trop la tête avec les modes mais suivent tout de même les mouvements de fonds. Quoi qu'il arrive, ils sont toujours là et conservent un noyau de fans qui respectent leur travail parce que derrière ces albums, ces tournées, ces instants qu'on consomme très rapidement, il y a une énorme expérience au service d'un boulot monstrueux.

■ Oli

MOS GENERATOR

Shadowlands (Listenable Records)



Pour les Américains de Mos Generator, 2018 c'est 18 années d'existence. Pour fêter ça, rien de mieux que de sortir le successeur d'Abysinia [2016]. Paru en mai, ce nouvel album studio s'appelle Shadowlands. Autant dire qu'il ne faut pas s'attendre à naviguer en pleine lumière. L'artwork avec son fond couleur grotte et son dragon chauve-souris est encore là pour renforcer cette idée.

«Shadowlands» est directement percutante et rapide. Le doute n'est pas permis. Mos Generator souffle un vent fort. La voix rugueuse et nasillarde du chanteur survole le vacarme. «The destroyer» accélère encore et montre que la formation est particulièrement à l'aise sur du rock à gros riffs. «Stolen age» frise avec l'instrumental en offrant ses trois bonnes de minutes d'introduction au groove parfait. Le trio termine le morceau par un rock sans la moindre bavure. «Blasing concept» tarde au démarrage pour la bonne cause. C'est une montée crescendo en rapidité jusqu'à l'intervention du chanteur qui allume la mèche d'un morceau en permanente tension. Toujours en recherche d'accélération, la fin du morceau s'emballe encore. Pour terminer, «The wild & gentle dog» culmine avec ses 7 minutes 24 secondes. Après un début en ballade acoustique, Mos Generator plonge

dans un instrumental sombre et hypnotisant. Le son perd de sa structure au fur et à mesure et le guitariste lance quelques belles performances qui permettent le contraste avec un fond musical plus lourd.

Shadowlands finit comme il a commencé : dans la tempête. Rien de très nouveau sous le soleil dans ce nouvel album. Cela dit, Mos Generator possède une telle énergie qu'on pourrait s'enfiler la discographie sans s'ennuyer cinq minutes.

■ Julien



ERYN NON DAE.

EN MARS, ERYN NON DAE A SORTI UN DES MEILLEURS ALBUMS DE L'ANNÉE, IL FALLAIT FORCÉMENT QU'ON EN SACHE PLUS SUR SA CRÉATION ET LA VIE DU GROUPE, POUR CELA MICKAËL (BASSISTE MAIS AUSSI PHOTOGRAPHE PUISQU'IL A RÉALISÉ L'ARTWORK) A PRIS DE SON TEMPS POUR RÉPONDRE À NOS QUESTIONS...

6 ans pour un album, c'est un peu long, non ?

Oui, tout à fait, c'est très long, et encore plus quand on réfléchit à la manière dont le monde fonctionne en 2018. Mais c'est notre rythme, il n'y a personne d'autre que nous qui puisse en décider autrement.

Est-ce que vous vous donnez une «deadline» ou alors vous composez jusqu'à ce que vous soyez tous contents des titres ?

Pour les trois précédents disques, il n'y avait pas de deadline, nous pouvions passer 6 mois ou plus sur un morceau sans nous soucier du temps qui passe, nous ne bookons pas de studio avant d'avoir 98 % de la musique écrite, maîtrisée et satisfaisante pour chacun d'entre nous. Pour *Abandon of the self*, ça a été très différent, certains événements personnels nous ont poussés à changer de méthode de composition, à briser un peu cette démocratie totale qu'il y avait jusque-là, mais d'un commun accord quand même ! Donc il y avait quelques inconnues jusqu'à la dernière minute pour cet album, mais ce sont des éléments qui participaient autant à l'excitation qu'au stress du studio. Et puis nous avons toujours préprodé chaque morceau avant le studio, il en est de même pour celui-ci.

Comment réaliser un travail aussi minutieux ? Vous enregistrez vos répétitions, travaillez indépendamment les différentes parties, ajoutez les couches les unes après les autres,...

Pour les trois précédents enregistrements, tout se faisait en répét', de très nombreuses répét', parfois jusqu'à 4 par semaine pour *Meliora* si ma mémoire est bonne. Dans ces périodes, tout le monde est très focalisé sur son rôle dans le groupe, chacun travaille ses parties jusqu'à les maîtriser, puis nous enregistrons des préprods pour finaliser le chant, qui n'est jamais aussi travaillé que lorsque l'on peut l'écouter au propre, en dehors des répét'. Jusqu'ici, nous ressentions aussi le besoin de laisser mûrir certaines choses en dehors de répétitions intensives, certaines parties doivent reposer pour se dévoiler plus tard, c'est parfois la seule manière de savoir si on est satisfait ou pas. Mais pour cet album nous avons travaillé très différemment, en petit groupe, souvent à deux. C'était une première pour nous mais certains morceaux n'existaient que sous forme de préprod jusqu'à quelques jours avant d'entrer en studio, sans que nous ne les ayons jamais joués en groupe. Cela nous a permis de construire les chansons différemment, en comptant moins sur la guitare.

Pour ce qui est de ta question sur les couches et les différentes parties, les chansons d'Aban-

don of the self fonctionnent souvent par vague, c'est à dire qu'un fil se déroule jusqu'à une certaine apogée, pas forcément en intensité, mais plus sous forme de résolution, de libération d'une tension, et cette écriture entraîne une construction plutôt horizontale, c'est à dire que nous avons plutôt tendance à faire évoluer une idée de départ plutôt qu'à rajouter des couches, même si cela reste un outil qu'on utilise souvent, il était plus question ici de tordre les sonorités jusqu'à un certain point nécessaire d'apaisement, de résolution. Je ne sais pas si c'est très clair mais nous avons vraiment décidé pour cet album de libérer certaines zones de notre spectre pour laisser passer plus d'interprétation, ceux qui connaissent déjà l'album comprendront sûrement cette idée, et pour les autres, et bien c'est le moment de s'y pencher ! [rires]

Le niveau d'exigence est-il source de «conflits» ?

C'est une question intéressante ! Le mot conflit est peut être un peu fort mais pas si éloigné de certaines situations effectivement. Ces conflits viennent souvent, je crois, du fait qu'on tente de déconstruire un peu à chaque fois le peu de choses que nous pensions savoir faire. Je veux dire qu'on sait très bien comment mettre en place une bonne partie à la machin, ou un bon riff à la truc, mais notre souci le plus récurrent est qu'on va tenter d'éviter les choses qui nous semblent évidentes, les choses qu'on arrive à mettre en place très rapidement... Et c'est étrange parce que je suis complètement d'accord avec ces mecs qui disent : «Si tu passes 3 heures sur quelque chose, c'est que cette idée n'est pas si bonne...» Et pourtant, nous n'avons fait quasiment que ça pour cet album, contourner nos zones de confort... Alors parfois l'un de nous se demande un peu où est ce que l'autre veut en venir, et le conflit dont tu parles vient souvent de là, pas que chacun bataille pour ses idées mais plutôt qu'il ne peut pas forcément accéder au cheminement de l'autre de manière immédiate, c'est un peu comme lorsque tu découvres un disque, ou un film un peu particulier, certaines œuvres ne te donnent pas forcément les raisons pour te dire que tu les aimes ou que tu ne les aimes pas, certaines choses ne sont pas là pour ça, mais pour incarner une volonté, celle de son auteur, et non pas pour te conforter dans ce que tu sais déjà. Nos conflits viennent souvent de là, je crois, de cette distance entre l'intention propre à une idée et ce qu'elle donne à percevoir à la personne qui la reçoit. Nous avons tous beaucoup de respect les uns pour les autres dans le groupe, et jusqu'ici, nous avons toujours réussi

à nous entendre sur ce qu'on voulait entendre ou pas, même au prix de bien des débats.

Il y a des modifs en studio ?

Il y a une toute petite marge de manœuvre qui vient souvent du son lui même, il peut arriver qu'on transpose une partie à un autre endroit du manche pour en changer la texture, ou qu'on change un placement de voix laissé un peu free en préprod mais globalement, il n'y pas beaucoup de marge pour les changements une fois que nous pensons une chanson finie. Une crash ne remplacera jamais une ride par exemple ! Je dis un peu ça sous forme de clin d'œil car j'ai une attention malade pour les parties de batterie, ce qui donne souvent lieu à des conversations longues et enflammées avec Julien notre batteur.

Vous devez adapter les morceaux pour le live ?

Pas vraiment, voire pas du tout, même. Pour le EP, Hydra lernaïa ou Meliora, chaque chanson n'avait qu'une manière d'être jouée, même si nous pouvions parfois rallonger des intro ou des outro pour les besoins d'une setlist, mais pour Abandon of the self, nous avons un peu dû nous repencher sur certaines choses, notamment sur la manière de déclencher ou de jouer certains samples, mais cela reste des petits détails qui n'intéressent que nous je pense...

Aussi bien dans le chant que pour les instruments, on peut trouver plein d'influences différentes, de variations tant dans le son que dans le rythme ou le phrasé, d'où vient cette nécessité d'être toujours «changeant» ?

Alors là... J'imagine que c'est un peu la peur de lasser l'auditeur, sans forcément nous rendre compte que tout passe très vite finalement... je ne sais pas, l'attention dans les phases d'écritures se place de manière très différente des phases d'écoutes. Lorsque l'on écrit ou compose, je pense qu'il est très difficile de s'abandonner aux effets qu'on tente pourtant de produire chez l'auditeur, alors peut-être qu'on cherche des moyens de recréer des accroches en s'imaginant qu'on va perdre l'auditeur si on traîne trop ? Je ne sais pas vraiment en fait, c'est juste comme ça que ça se passe... pourtant cet album nous semble beaucoup moins changeant et épileptique que d'autres, il nous semble qu'on a pris le temps d'installer de longues parties comme sur «Omni», «Abyss» ou «Stellar», on voulait laisser plus de place au chant et donc lui permettre de se développer sur la longueur, donc il nous semble que tout est plus installé, mais peut être que nous ne pouvons percevoir les choses aussi clairement que toi, par exemple...

Est-ce qu'il n'y a pas un peu de défi ? Genre «on va arriver à faire coller ces deux parties assez différentes dans le même morceau»...

Il y a toujours du défi oui, mais pas de ce genre-là, ou alors peut-être pour d'autres morceaux des anciens albums. Car pour Abandon of the self, chaque morceau est né d'une idée unique qui s'est développée sur la longueur, donc il n'y avait pas ce truc du plan qu'on a dans un tiroir et qu'on ne sait pas où caler. Quand défi il y a eu sur cet album, c'était plutôt celui de tenter de trouver des parties de guitare qui sortent un peu des réflexes guitaristiques habituels, je ne sais pas dans quelle mesure on y est arrivé ou pas, mais ça, c'était excitant et stimulant...

Peu de groupes vous ressemblent, quelles sont les comparaisons les plus flatteuses et celles que vous ne comprenez pas ?

Eh bien merci pour cette remarque ! Pour les comparaisons, je ne suis pas sûr que cela nous flatte vraiment, quand tu dis que peu de groupes nous ressemblent, ça, ça me flatte déjà beaucoup, mais je crois que c'est parce que nous ne fonctionnons plus par comparaison au sein de groupe depuis longtemps. Je veux dire qu'il n'est jamais question de faire comme untel ou comme un autre, alors du coup, cette espèce d'échelle pour se situer quand le doute pointe le bout de son nez ne nous sert plus trop depuis un bon moment. Pas qu'on ne doute de rien, c'est l'exact inverse, mais on cherche essentiellement à l'intérieur de nous-mêmes quand c'est le cas... Je ne sais pas si je suis très clair, autant il y a beaucoup de groupes et d'artistes que j'admire sincèrement, autant je pense que nous avons conscience des qualités d'Eryn Non Dae autant que de ses défauts, et donc aucun besoin de se comparer réellement à qui que ce soit.

Mais pour répondre à ta question concernant les comparaisons faites par les autres, je me rappelle de quelqu'un qui nous parlait d'Ulcerate une fois où nous jouions en Italie pour Meliora, et aucun d'entre nous n'avait entendu parler de ce groupe, nous avons donc écouté, et après avoir longtemps creusé, certains d'entre nous sont devenus très fans de leur musique, surtout Vermis pour ma part, et là, je comprends très bien la comparaison, même si notre musique est assez éloignée, l'humeur est très proche, je crois. D'autres comparaisons me semblent agréables comme Cult Of Luna ou Neurosis par exemple... Mais plus par la carrière et une certaine intégrité artistique que par la discographie entière. Une comparaison avec Fugazi nous a fait drôle aussi ! Ou «les Pink Floyd de l'extrême» aussi, c'était beau ça ! Sinon il y a le débat Meshuggah,



autant je comprends bien les comparaisons avec notre premier EP, autant depuis *Meliora* je ne comprends plus trop, mais j' imagine que c'est un peu par fainéantise intellectuelle, on classe un groupe dans une catégorie, et on n'en reconsidère jamais la pertinence. C'est sans doute pour ça que The Gathering est encore un groupe de métal, ou bien encore Ulver, alors qu'il ne reste pas une once de métal dans leur musique depuis une éternité ! Bref, pour en revenir à Meshuggah, à part les mesures impaires... et encore Meshuggah joue le plus souvent en 4/4 avec des polyrythmies, je ne vois que très peu de point commun avec eux, il n'y a jamais eu de chant clair ou de blast dans Meshuggah, on dirait même qu'ils ont arrêté d'utiliser des accords depuis *Nothing* en 2001 ! Pour ne citer que ces éléments-là, et même si j'aime beaucoup ce groupe, cette comparaison me semble vraiment inadaptée, vraiment. Au moins autant que celle avec Gojira, je veux dire, si on écoute réellement cette musique et qu'on y réfléchit un peu plus loin qu'en terme de « y'a de la guitare et un mec qui gueule » je ne vois pas non plus pourquoi la comparaison avec Gojira, si ce n'est le fait qu'on soit Français ? Et même si là aussi, gros respect pour ces mecs et leur musique, il faut être un peu plus pointu

la dessus, en tout cas à mon avis.

Il y a pas mal de bons retours venus de l'étranger, vous travaillez particulièrement sur les autres pays où ils ont juste meilleur goût que les Français ?

[Rires] Je ne sais pas s'ils ont meilleur goût, et nous ne ciblons aucun territoire en particulier, nos capacités de promotion étant plutôt limitées. Je crois plutôt que tout est plus accessible maintenant grâce au net, et donc il n'y a plus de frontières à la diffusion. Les retours viennent de toutes parts, et c'est vraiment cool !

Aller jouer à l'étranger, c'est envisageable ou c'est trop compliqué et onéreux ?

Oh c'est déjà pas mal arrivé, jamais très très loin mais les pays frontaliers comme la Belgique, l'Italie, L'Allemagne, l'Espagne, le Portugal, l'Italie, la Suisse par exemple. Donc ça se fait, oui. Mais il est clair que c'est toujours hasardeux d'un point de vue financier, ce n'est pas plus compliqué que trouver des dates en France, peut-être même plus simple, car on bénéficie du côté « exotique » du groupe étranger, mais cela reste un pari délicat niveau thune... Je me rappelle d'une tournée en Angleterre pour



Meliora qui nous a pas mal mis en difficulté, même si c'était fun ! On aimerait jouer au maximum mais on a un peu l'impression que notre absence d'appartenance à une scène précise joue très fort contre nous justement...

Dans le livret, il n'y a que quelques extraits, alors une bonne phrase vaut-elle un texte ?

En terme d'intrigue, sûrement oui ! Cette décision vient du fait qu'on voulait donner plus d'importance au visuel cette fois. Nous avions la possibilité d'un livret plus important et nous voulions donc construire une imagerie très présente pour cet album. Certaines personnes nous ont dit leur frustration de ne pas avoir les textes dans le livret, ce que je peux comprendre, mais ils sont disponibles sur le site du groupe, pour ceux que ça intéresse vraiment.

Le visuel est aussi important, comment avez-vous travaillé pour les photos ? Tu as eu carte blanche ou c'est une réflexion collective ?

Nous avons décidé que je m'en occuperai pour changer un peu. Je fais pas mal de photo et quand les autres membres du groupe tombent sur mes travaux, il y avait toujours un petit «Ah ben tu feras le visuel de l'album» qui partait, donc on sentait que le moment était venu. Nous voulions sortir des choses peintes ou dessinées utilisées pour Meliora, et nous diriger vers de la photographie. J'ai eu carte blanche pour l'esthétique mais les images sont des illustrations du concept développé par Mathieu dans les textes. Nous en avons pas mal parlé pendant l'écriture du disque et nous savions ce que nous voulions, en tout cas dans le fond. Pour la forme, la technique utilisée dictait ses propres règles, ce genre de photographie est vraiment un univers avec lequel je suis à l'aise. Nous avons réalisé ces images entre deux sessions d'enregistrement, avec quelques amis pour la logistique. Et finalement la photo utilisée pour la pochette est sortie un peu en dehors de ce que nous avions prévu, au milieu des négatifs, elle était là, évidente et claire pour nous. Le reste du visuel développe les textes plus profondément.

Vous bossez sur un clip, on peut en savoir plus ?

Nous sommes un peu frustrés des clips depuis longtemps, le premier réalisé par un cousin du batteur pour «The decline and the fall» nous avait tellement emballé qu'on a toujours eu du mal à trouver les moyens et les personnes nous permettant de proposer à nouveau quelque chose qui nous plaise et qui apporte un peu quelque chose à la musique. Mais cette vidéo réalisée en stop motion avait pris plus de

six mois pour sa réalisation et je crois que cette expérience a été plutôt douloureuse pour son réalisateur... Il y a même un clip réalisé pour un morceau de Meliora que nous n'avons pas utilisé car nous ne le trouvions pas vraiment à la hauteur. Donc cette fois-ci, nous bossons à nouveau avec Manuel Rufié sur quelque chose que nous espérons à la hauteur de nos envies, nous verrons bien. Cela peut sembler un peu con d'attendre autant de choses d'une simple vidéo promo qui ne sera que très peu diffusée finalement, mais pour nous, cela reste un prolongement important de l'univers du groupe, et donc plutôt que de faire une vidéo pour faire une vidéo, autant qu'elle nous apporte quelque chose aussi en terme d'émotion visuelle. Tant qu'à faire !

Merci Mickaël, merci Eryn Non Dae !

■ Oli

Photo : DR



JONATHAN DAVIS

Black labyrinth (Sumerian Records)



Dire qu'on n'attendait pas spécialement cet album solo du leader de KoRn n'est pas tout à fait vrai... Parce que si aujourd'hui KoRn ne surprend plus grand monde en studio se contentant d'être une belle tête d'affiche et un rouleau compresseur live, on sait que Jonathan Davis aime toucher à tout, il avait d'ailleurs plutôt réussi les titres pour le film *La Reine des damnés* prolongeant le plaisir quelques années plus tard par une première tournée «solo» où il jouait ces morceaux écrits pour le cinéma et reprenait un peu de KoRn (l'album live *Alone I play* en témoigne), il y avait eu à la même période (soit le début des années 2000), le singulier *See you on the other side* où l'empreinte de HIV et ses aspirations avaient quelque peu vampirisé KoRn ce qui n'avait pas trop plu aux fans de la première heure. D'où le sentiment ambivalent au moment de découvrir ce *Black labyrinth* (qui sort chez Sumerian Records qui a déjà fait confiance à un autre leader en l'occurrence Chino des Deftones pour son *Crosses*), ça ne sera pas du KoRn mais ça pourrait être pas mal et surtout, les idées électro-chelou seront exploitées ici et non pas dans un futur album du groupe de Bakersfield.

Pour autant avec un chanteur pareil, aussi aisément identifiable, difficile d'occulter son

background et de ne pas aller chercher des comparaisons avec son groupe. Au passage, la batterie est tenue par Ray Luzier, les claviers par Zac Baird et la basse par Miles Mosley, trois comparses de Jon depuis une dizaine d'années, tous trois plus ou moins mis en avant au sein de KoRn ou du travail solo de son leader. Jonathan Davis n'est donc pas tout fait tout seul, pour ajouter quelques guitares il a même appelé un vieil ami en renfort en la personne de Wes Borland (Limp Bizkit, Black Light Burns...). La trame des titres, les lignes de chant, les mélodies, les ambiances et même la production sont l'œuvre de Jonathan Davis (qui a su s'entourer pour un peu plus de prod et le mixage par des pointures). Et ce qu'il nous propose est plutôt pas mal... Morceaux avec une ligne de chant qui rampe avant de vous capturer l'esprit («Underneath my skin», «Medicate»), grosse recherche dans les rythmes et les sonorités («Walk on by», «What you believe» et même de beaux passages avec des influences orientales sur «Final days» et «Basic needs»), usage raisonné du sampling («Please tell me»), quelques envies métalliques («Everyone»), l'album est assez varié sans que cela ne nuise à l'ensemble car la voix de Jonathan assure un liant évident. Finalement, on ne peut pas reprocher à Davis de trop vouloir bidouiller et de rajouter des couches et des couches d'instruments sauf sur un «Happiness» assez torturé et un «What it is» trop simpliste. L'ensemble est plutôt cohérent et tient la route mais à moins d'être fan du bonhomme, pas sûr que ça intéresse grand monde.

■ Oli

THE INTERRUPTERS

Fight the good fight (Hellcat / Epitaph)



Histoire du Père Castor : il y a quelques années, sur une radio très alternative et [très] locale de Montpellier, un animateur d'une émission orientée rock tendance plus ou moins lourde avait proposé aux auditeurs de lui envoyer une thématique pour une prochaine émission : «Proposez-moi ce que vous voulez, du néo-garage norvégien, du post hardcore mexicain, du black métal hongrois [...]» - une palette très large qui ne pouvait qu'être sympathique, sauf qu'il termina sa tirade par - «...tout ce que voulez, mais surtout pas de ska». Sic ! Il était prêt à passer des groupes de Budapest fans de décapitation de poulets, mais pas un seul groupe de ska ? On lui demandait pas de passer du R'n'B ou de l'Eurodance !? On pourrait ouvrir un débat sur cette aversion de certains rockers pour le ska, mais on va faire plus simple : si tu es de l'avis de ce gazier, tu peux arrêter la lecture de cet article. À l'inverse, parlons un peu de The Interrupters.

Le quatuor californien formé des 3 frères Bivona pour les guitare, basse, batterie et d'Aimee Allen pour le chant revient avec ce troisième LP. Produite par Tim Armstrong, distribuée sur son propre label Hellcat records, et participant en guest sur le titre «Got each other», on ressent bien la patte du leader de Rancid sur cet album.

12 titres de ska punk rock, qui musicalement, vont parfaitement dans le catalogue de ce label. Sur ce point-là, rien de bien neuf sous le soleil de L.A. Une guitare pas trop agressive, qui alterne entre son punk rock et riff syncopé, une bonne ligne de basse bondissante, un son de batterie bien propre et une chanteuse au timbre assez grave, avec ce léger raclement de gorge qui va bien. Pour la section cuivre, en revanche, il faudra les voir en live, car sur l'album, il n'y en a presque pas. Mais on retrouve tout de même du pur ska old school avec «Not personal», du pop punk sur «Gave you everything», un rocksteady aux petits oignons avec «Leap of faith». On trouve également dans la boîte, le single «She's kerosene» assez imparable dans sa catégorie (avec un clip à la gloire des codes du genre : noir et blanc, skanking, costards à damier,...).

Bref, pour l'objectif ska punk, The Interrupters coche toutes les cases, et remplit largement sa mission. Certains pourront, à juste titre, regretter une absence de prise de risques (on verra ça à la prochaine fournée). D'autres penseront que ce style de musique ne casse pas trois pattes à un palmipède, mais pour ces derniers, on les a normalement plantés à la fin du premier paragraphe. Et pour le reste, on va se sortir les doigts et on va lâcher prise en frétilant sur The Interrupters.

■ Eric

NEEDLEPOINT

The diary of Robert Reverie (BJK Music)



Comme je savais qu'il y serait sensible, j'ai fait écouter *The diary of Robert Reverie* à mon père, amateur du rock des années 60 et 70 et en particulier de la mouvance psyché/pop/prog. Ça n'a pas manqué il a beaucoup apprécié ce nouvel album de Needlepoint m'interrogeant d'abord sur la date de sortie dudit disque, comme si un tel opus sorti il y a 50 ans avait pu lui échapper. Non, c'est bien une galette toute fraîche (mai 2018) que nous servent les Norvégiens. La filiation avec Caravan lui a semblé être une évidence, c'est une de celles que revendique le groupe, moi j'en avais trouvé une autre, surtout via le chant, celle avec Syd Barrett (Pink Floyd), là encore, les Nordiques sont fans. Ils ajoutent même Robert Wyatt (Soft Machine) et Camel dans leur liste de mentors. Je ne les connaissais pas mais d'après leur aveu, c'est dans ce quatrième album qu'ils ont poussé le plus loin leur amour pour les sixties...

Ce projet de Bjorn Klakegg (compositeur, guitariste, chanteur, créateur du label BJK Music...) respecte les codes du passé avec de jolies couleurs (et pas seulement celle des dessins réalisés par son frère) apportées par les instruments emblématiques que sont l'orgue Hammond (le son des Doors si ça ne te parle pas) ou le piano Rhodes (aussi utilisé par Grateful Dead si ça ne te parle pas non plus) et le jeu délicat sur les percussions (je retrouve un peu l'ambiance de celles du *More* des Pink Floyd), guitare et

basse sont quant à elles saturées juste ce qu'il faut pour donner un peu de grain à l'ensemble et donner davantage d'éclat au chant très clair et mélodieux. Pour encore plus coller à l'époque, le quatuor basé à Oslo donne également dans le concept album, ils nous racontent l'histoire de Robert Reverie dont le nom est lui aussi assez évocateur, on est promené dans son petit monde entre onirisme et jazz-rock, entre songe et pop-prog, entre douceur et mélancolie.

Si tu cherches à faire un saut dans le passé pour te replonger dans une autre époque, *The diary of Robert Reverie* est une belle opportunité pour (re)découvrir un autre monde (avec le son d'aujourd'hui), l'opus permet autant l'exploration de l'histoire du rock que la poursuite d'autres pistes presque parallèles (folk, jazz, prog, low-fi...).

■ Oli

ENOB

La fosse aux débiles (Atypeek Music)



Ça pourrait être l'acronyme de n'importe quoi, celui d'une émission de télé qu'on affuble souvent de son #hashtag pour que les téléspectateurs réagissent en direct sur les réseaux sociaux, ça pourrait être aussi tout simplement l'anagramme de «Bone», l'«os» en anglais, un mot apprécié et pas mal considéré dans la majeure partie des musiques du diable. On ne saura rien de tout ça, l'important c'est que peu importe sa signification, le nom d'un groupe soit facile à prononcer. Et ENOB est parfait dans ce cas de figure, ça rime même avec «zob» en plus. Ce groupe de noise-punk shoegaze parisien - définissons-le ainsi - a sorti en avril dernier un nouveau disque au nom mémorable, *La fosse aux débiles*, par le biais de plusieurs maisons de disques indépendantes dont Atypeek Music. Un vinyle doté d'un magnifique artwork représentant une baleine ailée dessinée par l'artiste Mika Pusse (chanteur dans Schlaasss).

La fosse aux débiles a tout de l'œuvre dérangée qui pratique au fil des morceaux le changement de rythmes et d'atmosphères. L'ambiance générale qui s'en dégage a ce petit quelque chose d'insalubre et de glacial dont on raffole bien dans le terrier, et en même temps, il donne l'impression d'être ni très mesuré, ni calculé. Comme si ses titres avaient été commencés en répétition et terminés en studio sans l'intention de leur donner une issue définitive.

À défaut d'être d'émérites musiciens (ses membres le sont certainement dans d'autres formations), les ENOB sont en revanche de véritables savants artificiers quand il s'agit de manier l'électricité de leurs instruments et amplis. En somme, ça peut virer au gros bordel (comme sur «De la viande» ou leur titre éponyme) et le quatuor est très bon pour occuper l'espace sonore surtout quand le riffing est absorbé par ce que certains appellent le shoegazing et le bruit.

C'est justement pour cette raison là qu'on aime ENOB, pour ce côté organique, surtout quand Yakoo et ses comparses poussent la chansonnette. Capable de passer d'une vocalise nonchalante («Damien & la baleine») entre français et anglais, jusqu'à l'égosillement le plus extrême (par moments, on est même pas loin d'ailleurs du timbre de Guy Piccioto de Fugazi), la formation met au même niveau d'expression et de volume tout son arsenal sonore. Que cela soit par de nébuleuses boucles type rock-indus («Amour», «Le supplice de Damien»), au morceau le plus post-rock qui soit («Azul») tout en prenant soin de bien napper le tout d'ondes saturées dégoulinantes de guitares, ENOB charme assez vite tout en évitant l'écueil des compositions filandreuses. L'anti-hype par excellence !

■ Ted



ENOB

QUE CE SOIT PAR LE BIAIS DE SON TUMULTUEUX DERNIER ALBUM, LA FOSSE AUX DÉBILES, OU SUR CETTE INTERVIEW QUE VOUS ALLEZ LIRE CI-APRÈS, ENOB PROUVE SON ENTIÈRE PUGNACITÉ À FAIRE LES CHOSSES DE FAÇON INCONGRUES. ENTRE LES DÉCONNADES QUI S'INSTILLENT MALICIEUSEMENT DANS CES PROCHAINES LIGNES, LE SÉRIEUX A BIEN DU MAL À REFAIRE SURFACE. ET C'EST AUSSI POUR ÇA QU'ON LES ADORE.

Pouvez-vous nous établir un rapide CV d'ENOB ?

Yakoo (basse et voix) : Bac pro peinture sur arc «mention bien» en 2002, suivi d'un BEP electro-fournitures en tout genre en 2018.

Coco (batterie et voix) : On a aussi le contrôle sur toutes nos capacités parallèles à faire des trucs en même temps qu'on te parle, des actions de type intellectuelles comme faire des crêpes !

Arthur (guitare et voix) : J'ai pas mon permis.

Malgré son âge, ENOB est encore un groupe assez discret sur la scène underground française.

Quelles en sont les raisons ?

Yakoo : Au tout début, on peut dire qu'on ne savait pas trop où aller et on ne faisait pas des masses de concerts, ça ne nous venait même pas à l'esprit de partir en tournée. Puis quand on a voulu se donner une chance de tourner, on a peut être pas eu l'impact, la chance ou une opportunité quelconque de se faire un peu plus connaître dans le «milieu», mais bon, comme un milliard d'autres groupes. Mais j'ai un plan pour passer dans le JT de Jean-Pierre Pernault.

Certains vous ont connu à travers La Ferme de La Justice, un label qui organise des soirées concerts. Vous pouvez nous dire quelques mots sur cette structure et ce qu'elle vous a apporté concrètement ?

Yakoo : Je vais citer Hazam Modoff : «Un endroit tenant à la fois de la coopérative kolkhozienne sise dans un cadre historique idyllique et du studio d'enregistrement D.I.Y.»

Coco : Tu vois, là par exemple, si Yakoo en avait envie, il pourrait faire une crêpe !

Arthur : La Ferme, c'est copinage et subjectivité. Ça nous a bien aidé parce que ce sont des potes et qu'ils aiment bien ce qu'on fait. Concrètement, il y avait un studio et on avait des titres à mettre en boîte, c'était pas cher et hyper hibou chaleureux.

C'est difficile de choisir entre le français et l'anglais pour écrire vos paroles ?

Yakoo : Pour être clair et concis, je préfère le parapente. Un endroit tenant à la fois de la coopérative kolkhozienne sise dans un cadre historique idyllique et du studio d'enregistrement D.I.Y.

Arthur : C'est pas très difficile, ça vient tout seul, soit l'un soit l'autre, assez naturellement en fait.

Quelle expérience avez-vous retenue du split avec Miss Dalloway ? Retenteriez-vous la même avec un autre groupe ?

Yakoo : Bah, on a gagné un Nico, haha !

Coco : Au cas où, il dit ça parce que Nico était le chanteur guitariste de Miss Dalloway.

Yakoo : Tout ça pour dire que Nico est dans le groupe et que c'est super chouette.

Arthur : Pour le scoop, on prépare deux splits avec deux groupes différents mais je ne peux rien dire de plus.

Votre nouvel album s'intitule La fosse aux débiles, en quoi est-il différent des autres disques que vous avez sortis ?

Coco : Je vais citer Erwann Guennec du groupe The Absolute Never : «Le nouvel album d'ENOB est l'origine de ces deux dénominations : vulgaire & arty»

Arthur : Il est sûrement mieux produit et les compos plus abouties. C'est aussi le seul disque qu'on a enregistré à quatre.

Est-ce qu'on peut dire qu'il s'agit de votre disque le plus élaboré et celui le plus fidèle à ENOB ?

Yakoo : Oui

Coco : UI

Arthur : Ya

Vous parlez de qui dans ce disque ? De vous ?

Yakoo : Ça parle de (non-)validisme, entre autres, de la violence sous différents points de vue, aussi.

Arthur : Quand j'écris, je parle de moi mais j'essaye toujours de creuser l'universalité de mes petits méandres, pour me sentir moins seul...

Pouvez-vous me parler de l'enregistrement de La fosse aux débiles et ses conditions ?

Coco : Moi j'étais pas encore là, une fois la session d'enregistrement terminée, j'ai dû m'exprimer à travers les traces de frappes de «Poulet» ex-girlfriend d'ENOB qui reste dans nos coeurs et mes coups malgré tout !

Arthur : Une semaine en pleine Dordogne, sous la pluie, ployant sous les coups du contremaître Camille Jamain. C'était super. J'ai surtout aimé dormir dans la caravane et boire de la gnôle comme un cowboy.

C'est quoi le son rêvé pour ENOB en terme de production ?

Coco : Ibiza, du champ et du speed sur la côte, habillé d'un pantalon troué avec un polo Lacoste.

Arthur : J'suis pas rassuré.

Y a-t-il des groupes français que vous considérez comme des inspirations ou des modèles ?

Yakoo : Basile Boli ?

Coco : Zambla ?

Arthur : Bastaards ?

Certains d'entre vous jouent dans d'autres formations, je pense à Arthur qui est membre d'Attila Krang, Coco qui joue avec pas mal de groupes comme Mia Vita Violenta ou Panico Panico ou même Nico dans son duo Do The Dirt. Comment vous arrivez à gérer vos plannings ? Est-ce qu'il y a des groupes qui sont plus importants qu'ENOB ?

Yakoo : Basile Boli ?

Coco : Je vais citer Zouk Machine : «La musique, c'est dans la peau !» Et on fait pas de jaloux ! Il y aura toujours de la place pour distribuer du love...

Arthur : ...et du bad-mood !

Est-ce que vous avez eu beaucoup d'opportunités pour défendre le nouvel album en live ? Sinon, pour jouer des concerts chez ENOB, ça fonctionne au



refilage de bons plans entre groupes ?

Yakoo : Ça fonctionne au bombardage de courriels en mode suture interne de ta main coincée dans ton abdomen, un truc du genre.

En parlant de plans, quels sont-ils pour la fin de l'année et 2019 ?

Yakoo : J'ai entendu parler d'une émission spéciale autour de nous dans les bureaux très sélects du W-Fenec avec un live et des tonnes d'invités. Sinon il paraît qu'on fait une mini-tournée en octobre vers la Normandie et la Bretagne et une plus longue en novembre dans quelques pays de l'Est (Allemagne, République Tchèque) mais on est encore dans le bombardage massif.

Arthur : Naguy nous a invité à Taratartare mais on a dû décliner, on avait déjà dit oui à une orga punk à Leipzig !

Merci aux ENOB et Christophe d'Atypeek Music.

■ Ted

Photo p. 40 : Flo Berthier

Photo p. 42 : JB Dchr - Dominant Photography

SEEDS OF MARY

THE SUN SESSIONS TOUR

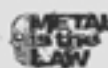


15.09	CULTURA (SHOWCASE)	MERIGNAC	NICE	ALTHERAX MUSIC	26.10
22.09	CULTURA (SHOWCASE)	BEGLES	BORDEAUX	BT50 (W/ AQME, DAGOBA)	27.10
29.09	STUDIO DECANIS	MARSEILLE	NANTES	LE FERRAILLEUR (W/ EL ROYCE)	30.10
30.09	LA CAVE A ROCK	TOULOUSE	ANGERS	BLUE MONKEYS (HALLOWEEN PARTY)	31.10
12.10	LE CELTIC PUB	TARBES	CAEN	EL CAMINO	01.11
13.10	ROCK A PUYOO	PUYOO	RENNES	TBA	02.11
19.10	LE BATHYSCAPHE	LA ROCHELLE	NIORT	L'ALTERNATEUR	03.11
20.10	LE PADDOCK	AMNEVILLE	BORDEAUX	BOAT (W/ BUKOWSKI)	10.11
21.10	LE BISTROT CULTURE	AINAY-LE-CHATEAU	EP RELEASE PARTY		
24.10	L'AMPERAGE	GRENOBLE	PERIGUEUX	LES TOQUES	30.11
25.10	LE ROCK N'EAT	LYON	LE HAILLAN	SALEM (W/ KLONE)	08.12



FREDRICK METAL
www.french-metal.com

France Metal



FACEBOOK.COM/SEEDSOFMARY

BALTIMORE

Summer rain (Autoproduction)



Les apparences sont souvent trompeuses et pour cause, le skeud entre les mains et après une première écoute, on serait prêt à jurer que la galette est anglo-saxonne : le nom, les titres, la production, la photo et surtout le contenu car tout ici respire bon le bon vieux rock indie des nineties. Seul le petit logo «Puy-de-Dôme» vient trahir la véritable identité de Baltimore, car ce dernier ne mouille pas de l'autre côté de l'Atlantique mais est sorti des terres françaises, celles façonnées par les volcans. Le combo auvergnat n'en n'est pas à son coup d'essai puisque leur premier EP *Tigers of the year* sorti en 2015 avait déjà suscité l'intérêt général. Et comme on ne change pas une équipe qui gagne, la production et le mixage ont été une nouvelle fois confiés à Ian Davenport (Supergrass, Stereophonics, Elastica) dans son studio outre-Manche, résultat : un son incisif, précis et classe qui sied parfaitement aux compos des Clermontois.

Bien que revendiquant l'influence de The Smashing Pumpkins et Nada Surf, il faudra dépasser cette filiation un peu étriquée à l'écoute de ce *Summer rain*, parce que nos frenchies n'ont pas passé leur temps à pleurer Kurt Cobain en optant pour une formule post-grunge mille fois copiée et galvaudée. Non, les frères «Rigaud» et leur acolyte «Sawicki» valent beaucoup mieux que cela et vont autant puiser dans l'indie-rock que dans le post-punk revival :

la formule est ainsi revue avec une certaine touche britannique, non sans rappeler celle du dernier Bloc Party.

Chaque morceau possède une saveur singulière et c'est la grande force de ce disque: passer en revue presque une dizaine d'années de rock indépendant en restant cohérent, de American Hi-Fi («Testify») et Our Lady Peace («Lost tripper») à The Vines ou The Strokes sur «New way» et «Attraction» en passant par les Pixies avec «Lonely days» et «Sofa rosa», clin d'œil au Surfer rosa des lutins de Boston, on ira même jusqu'à taquiner les QOTSA sur le très stoner «Feel good».

Notre trio n'a rien à envier à certaines formations plus prestigieuses et peut être rangé sans avoir à rougir à côté de Placebo ou Silverchair, les quatorze pistes ne souffrent d'aucun temps mort, elles allient subtilité et efficacité et ne cèdent jamais à la facilité, quarante minutes entraînantes et dynamiques qui prouvent une nouvelle fois que l'hexagone n'a pas de complexe d'infériorité à avoir.

■ Stephan

MADAME ROBERT

Comme de Niro (At(h)ome)



Madame Robert c'est peut-être ta prof de français en Seconde 12, c'est peut-être le surnom de la vieille péripatéticienne qui squatte le rond-point à la sortie de l'autoroute, c'est peut-être la femme de Paul qui a réinventé le dictionnaire, c'est peut-être un hommage au relief thoracique de certaines ou encore le titre d'un morceau de Nino Ferrer, l'artwork laisse penser qu'il faut mettre une pièce au moins sur les deux dernières propositions. Madame Robert c'est à coup sûr un groupe de musiciens que tu connais déjà un peu pour certains... Au chant, Reuno, celui de Lofofora mais aussi de Mudweiser et une des pièces maîtresses du Bal des Enragés où il a côtoyé Xa (batteur de Parabellum ou de Punish Yourself) et Stef (bassiste des Parabellum ou du Harvest Blues Band). Partageant leur amour du blues autour d'une bière, il leur est venu à l'idée de monter leur groupe pour honorer les racines du rock. Julien guitariste avec Stef chez HBB rejoint le combo à qui il ne manquait qu'un clavier pour restituer ce son chaleureux indispensable, et c'est Léa qui joue des fois seules et parfois en invité avec les blueseux qui décrochent la timbale. Comme une évidence, c'est le label de Lofofora et du Bal des Enragés, à savoir At(h)ome qui s'occupe de la naissance du beau bébé (on ne dit pas gros quand c'est un bébé) en ce mois de septembre...

«Comme de Niro» (Robert de son prénom au cas où

t'aurais pas fait le rapprochement) ouvre le bal, on savait avec la pochette qu'on ferait un saut dans le passé, ça se confirme de suite avec ce goût seventies des instrus et la gouaille de Reuno pour sublimer ce projet blues/rock/boogie/rockabilly selon les tempos et les sonorités et on y reste pour quatorze titres qui sortent bien tous du même tonneau même si quelques-uns se distinguent davantage. Côté références, je suis un peu paumé alors je ne citerais que Paul Personne et Dick Rivers car oui, Madame Robert chante en français et brouille ainsi toutes les pistes américaines. Plutôt légers, les textes abordent la vie quotidienne («Mieux avant», «Blabla»), dessinent des personnages («Nabab», «Captain»), laissent un peu de place à l'humour («Comme de Niro» et sa rime chat-oyante) comme à l'amour («Derrière la porte» et sa rime baudelairienne) et évitent même de devenir trop sérieux quand il faut saluer leur vieux camarade («Schultzzy blues»). Côté instrumentations, c'est peut-être un peu trop académique, comme si le groupe ne voulait pas outrepasser les règles du genre et s'en tenir aux immuables codes qui exigent quelques chœurs, quelques appuis de clavier et pas trop de guitare. Dommage car j'apprécie davantage les titres (comme «Papa Legba») où la bande se lâche un peu plus.

Attachante, sympathique, divertissante, atypique, Madame Robert surprend l'auditeur que je suis, moins habitué à ce genre musical, un album qui ne sera peut-être qu'une parenthèse, une autre forme de récréation mais qui a été réalisé avec sérieux, envie et passion.

■ Oli

ACOD

The divine triumph (Jive Epic)



Marche après marche, Acod poursuit son ascension et si c'est celle des ténébreuses abysses qui nous est proposée pour entamer l'expédition dans *The divine triumph*, c'est bien vers les sommets que chaque composition les mènent. L'obstacle que représente la séparation avec leurs deux guitaristes (JB & Chris) n'a pas tant ralenti les Marseillais qui se sont faits de nouveaux amis (au moins en studio) en la personne de Matt (guitariste de Nightmare) et Richard (spécialiste des arrangements et des samples, déjà à l'œuvre chez Tamtrum par le passé). Idem pour la signature surprise chez Jive Epic (Kyo, Empyr, Indochine, Maître Gims, Pascal Obispo ou Black M !) qui pouvait laisser craindre un arrondissement des angles, à l'écoute de l'opus, on est rassuré et le trio va pouvoir partir sereinement à la conquête du monde via Sony.

Parce que ce n'est pas moins le monde que vise désormais Acod, ils ont triomphé de celui des Dieux, reste celui des hommes et tous ceux qui vont les entendre risquent d'être rapidement aussi convertis que je le suis. Et même si j'adorais leurs côtés mélodiques (ils ont quasiment tous disparus, cette voie était tracée depuis le trois titres numérique *Inner light*), ils ne me manquent pas, tant les orchestrations donnent du volume à ce nouveau Acod (qui a d'ailleurs changé de logo, celui-ci étant plus réussi que le précédent, et oui, c'est presque un

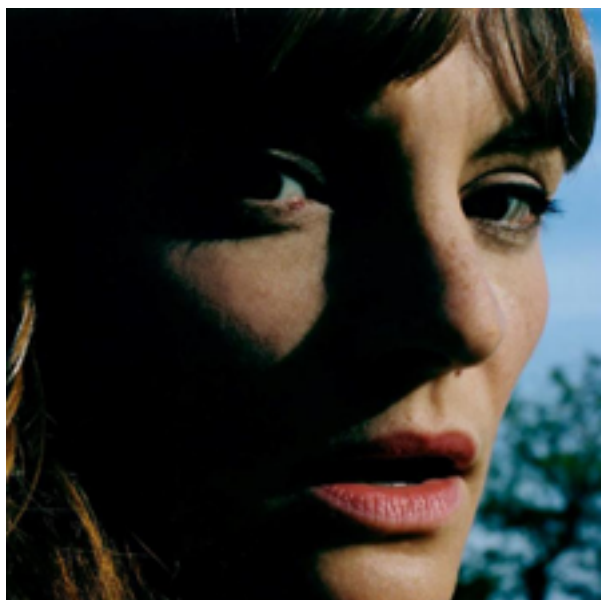
ambigramme !), leur death bien trempé se colore de quelques ambiances black grâce aux samples et à l'ultra-présence des growls, étant donné la richesse rythmique des morceaux («Omnes tenebrae», «Beyond depths»...), le groupe garde une dynamique diabolique et les quelques temps de répit ne présagent que le chaos qui finit fatalement par nous tomber sur la gueule.

Bien qu'amoindri numériquement, Acod réussit à se développer, à trouver de la hauteur comme de la profondeur pour véritablement mériter sa comparaison avec Gojira («Between worlds», le début de «Sleeping shores»...) en proposant sa version personnelle d'un death moderne et percutant. Ayant reçu le disque en juin, c'est pour moi, l'album de l'été, pour toi qui le découvre depuis fin août, c'est l'album de la rentrée, c'est pas mal non plus ... en attendant de le revoir au sommet des habituels classements annuels cet hiver.

■ Oli

HALO MAUD

Je suis une île (Heavenly Recordings / PIAS)



Découvert par un pur hasard sur une station de radio du service public lors d'une émission consacrée à divers artistes francophones bien installés (dont Lofofora, et oui !), Halo Maud m'a ébloui dès les premiers instants avec «Wherever», le titre inaugural de son premier album, *Je suis une île*, sorti le 25 mai chez l'écurie anglaise Heavenly Recordings (Mark Lanegan, Baxter Dury, The Parrots). Curieux pour une artiste française peu connue (excepté le fait qu'elle ait collaboré par le passé avec Moodoïd, Melody's Echo Chamber ou Christophe) qui privilégie majoritairement sa langue natale à l'anglais pour accompagner sa belle pop mélodique et aérienne. Aidée par Julien Gasc d'Aquaserge et mise en lumière par les gars du label La Souterraine qui publient en 2015 son titre «À la fin» sur l'une de leurs compilations, Maud sort un EP puis son premier album qui confirme le talent de l'Auvergnate récompensée par des premières parties de Baxter Dury et Phoenix.

Car c'est bien entourée qu'elle a pu faire valoir la magie gracie de *Je suis une île* grâce à des esthètes de la scène pop-rock underground française... notons Olivier Marguerit, membre de Syd Matters et connu sous le nom de scène O, Benjamin Glibert et Julien Gasc d'Aquaserge, Stéphane Bellity (Ricky Hollywood), ou encore Pablo Padovani (Moodoïd) et Vincent Mougel de Kidsaredead. Être une île pour

démontrer qu'elle se démarque des autres ? Oui et non. En passant aisément du français à l'anglais avec sa douce voix réverbérée Halo Maud développe une pop onirique encore assez peu représentée en France pour qu'on soit en mesure de la taxer maladroitement de plagieuse. C'est réellement quand elle s'exprime dans la langue de Shakespeare que certaines de ses références remontent le plus à la surface, à tort ou à raison (Blonde Redhead, Björk, Beach House, Flunk, Denali). Être une île pour démontrer son isolement et ses secrets ? Plus assurément car cet album comporte des textes autobiographiques, on ne peut éviter son utilisation excessive du «je» et «l» pour aborder des sujets comme son baptême réalisé par son père pasteur («Baptism»).

Le premier LP de Maud Nadal (de son état-civil) est touchant et regorge à souhait de pépites sonores exquises, citons «Chanceuse», «Tu sais comme je suis», «Je suis une île» ou le conclusif et prenant «Des bras» qui se termine par un poli «Au revoir, à bientôt» en chorale. Incroyable par le soin apporté à la production qui a réussi de bout en bout à rendre sa musique si légère et magnétisante, ce disque fait office de jolie carte de visite à cette nana d'une trentaine d'année élevée au son de PJ Harvey et Cat Power (son premier projet solo se nommait Myra Lee). On risque fort de vous reparler prochainement de cette Halo Maud.

■ Ted



HALO MAUD

L'EX-MOODOÏD ET MELODY ECHO'S CHAMBER A PRIS SON ENVOL, OU PLUTÔT L'A REPRIS APRÈS UN PREMIER EP SORTI EN 2011 SOUS LE NOM DE MYRA LEE. C'EST DÉSORMAIS SOUS LE PATRONYME HALO MAUD, QUE MAUD NADAL A SORTI SON PREMIER ALBUM, JE SUIS SUR ÎLE. ELLE NOUS EXPLIQUE NOTAMMENT LES DESSOUS DE CE DISQUE POP DE GRANDE CLASSE.

Bonjour Maud, on apprend en lisant ta biographie qu'avant Halo Maud, tu avais déjà un premier projet solo nommé Myra Lee, grâce auquel tu as pu collaborer avec Melody Echo's Chamber et Moodoïd, qu'est-ce qui a déclenché ces fins de collaboration et la naissance d'Halo Maud ?

J'ai publié un EP sous le nom de Myra Lee oui, mais mes collaborations n'ont pas vraiment de lien direct avec tout ça, mis à part le fait qu'on a tous joué les uns pour les autres à un moment, et que j'ai beaucoup appris en accompagnant sur scène mes amis. Halo Maud n'était pas un nouveau projet, mais l'évolution naturelle de ce que je faisais seule. Ceci dit j'ai effectivement eu besoin de ce nouveau nom pour marquer un repère dans le temps, et le fait que je me sente enfin proche de ce que je cherchais.

Te sentais-tu moins libre artistiquement avant de débiter cette aventure solo ?

J'ai toujours écrit mes morceaux seule, mais ce qui a probablement le plus évolué en quelques années, c'est la confiance que je place en mon instinct et en mon travail, et en un sens, ma patience. Quand je compose des chansons, je sens très vite quand je suis dans la bonne direction ou pas, mais une fois l'embranchement choisi, je peux prendre énormément de temps pour arriver exactement au bon endroit. Aussi bien pour la musique que pour les textes.

Le titre de l'album interpelle. Quel est le lien entre une île et toi-même ?

C'est juste une image pour parler de ce qui se résumerait à la condition humaine j'imagine. Nous sommes tous des entités isolées, moi

pas plus que quelqu'un d'autre, mais c'est l'angle que j'ai choisi pour écrire les textes de mes chansons, depuis mon territoire de repli.

Est-ce que quelque part, tu as un sentiment d'isolement avec Halo Maud ?

Pas du tout, je me sens même incroyablement bien entourée, musicalement et professionnellement. Par contre j'ai besoin de solitude pour créer, et comme je suis assez lente dans l'écriture, j'ai besoin de passer pas mal de temps toute seule, mais sur de courtes périodes. Ça ne fonctionnerait pas sans les moments où je suis entourée.

Peux-tu nous présenter les gens qui t'entourent et leurs rôles ?

Il y en a beaucoup ! J'ai coproduit le disque avec Robin Leduc, qui m'a aidée, entre bien d'autres choses, à faire le tri dans mes idées, à faire des choix d'une manière générale. J'ai tendance à trop en mettre. Il a joué quasiment sur tous les morceaux, parfois de la batterie, parfois de la basse, parfois du clavier. C'était mon ange gardien pendant toute la production du disque et il a été d'une grande patience ! C'est ensuite Angy Laperdrix qui a mixé l'album, et son oreille fraîche et sa rigueur ont été précieuses. Et puis il y a les musiciens qui m'accompagnent sur scène et qui sont aussi intervenu sur l'album : Olivier Marguerit (O), Stéphane Bellity (Ricky Hollywood), Vincent Mougel (Kids Are Dead), mes frères de musique.

Est-ce que c'est plus simple ou au contraire plus difficile pour toi d'écrire et de composer seule ?



J'adorerais arriver à créer à plusieurs un jour ; je parle d'être plusieurs dans une même pièce pour écrire un morceau. Mais pour l'instant il y a encore trop de choses sur lesquelles il m'est impossible de faire le moindre compromis. J'imagine que j'ai encore des choses à me prouver avant de pouvoir m'ouvrir plus.

Quand on écoute «Je suis une île», on ne peut pas s'empêcher de penser à une multitude d'artistes plus ou moins reconnus que nous aimons comme Blonde Redhead en premier lieu. Est-ce que c'est quelque chose d'assumé ou ces influences évidentes qui ressortent sur disque sont un pur hasard ?

Ce n'est évidemment pas un hasard, Blonde Redhead fait partie des groupes que j'ai le plus écouté, mais il y a beaucoup d'autres artistes qui m'inspirent, et qui ne sont pas que des musiciens d'ailleurs. J'essaie de faire des morceaux au plus proche de ce que je suis, et tous les artistes qui m'ont nourrie en font partie.

Ta voix fragile et forte à la fois me rappelle autant Bjork que Kazu Makino (Blonde Redhead) en passant par Maura Davis de Denali. Qui t'as inspiré le plus pour te retrouver à chanter de cette manière-là ?

C'est un peu la même idée que précédemment, c'est-à-dire que les voix qui m'ont influencée font partie intégrante de ma façon de chan-

ter. Mais pour le coup j'ai peu de modèles de voix féminines francophones, ce qui m'a un temps déstabilisée, mais finalement poussée à essayer des choses à l'aveuglette. Je ne suis en tous cas pas en total contrôle sur ma voix, j'aime qu'elle me surprenne, et j'aime la pousser dans ses limites aussi.

Il y a beaucoup de raffinement dans la production de ce disque, un peu comme le fait dans un autre style Forever Pavot par exemple. Est-ce que le son de cet album est à l'image de ce que tu espérais avant de le faire ?

Je n'avais pas vraiment d'idée de comment sonnerait le disque dans son ensemble, mais par contre des idées très précises sur le son de voix, de guitare ou de clavier. Je ne peux pas expliquer à l'avance ce que je veux, mais en faisant les choses, je sais tout de suite si c'est le son dont j'ai envie ou non.

Pourquoi as-tu choisi Robin Leduc pour la production ?

On s'est rencontré après un concert et il m'a ouvert les portes de son studio. C'est un immense cadeau parce que j'ai tout de suite senti qu'il me faisait confiance.

Est-ce que tu as des modèles en terme de producteurs reconnus avec qui tu aimerais un jour travailler ?

Pas vraiment ; j'ai besoin de rencontrer les gens avant d'imaginer travailler avec eux.

C'est vraiment ta participation sur une compil' de La Souterraine en 2015 qui t'a fait connaître auprès du public ? Ou tu considères juste que c'est un fait pas plus important qu'un autre dans ton histoire de musicienne ?

C'est exactement le point de départ oui. La Souterraine m'a donné le dernier petit élan dont j'avais besoin pour publier mes nouveaux morceaux, et puisque c'était justement le moment où les médias ont commencé à s'intéresser de plus près à leur démarche, j'ai pu bénéficier de cet intérêt-là.

D'ailleurs, qu'aurais-tu fais si tu n'avais pas été musicienne ? Et que ferais-tu si tu arrêtais demain Halo Maud et la musique en général ?

C'est drôle on m'a posé cette question il y a quelques jours, mais je n'ai pas su y répondre. J'ai l'impression que je ne ferai pas de musique, ou que j'aurais déjà arrêté, si je pouvais imaginer faire autre chose.

Qu'est-ce qui te débecte le plus dans le milieu musical ?

Le fait que bien trop de gens qui travaillent en maison de disque manquent cruellement de passion. J'ai l'immense chance d'avoir pu éviter ça.

Pour terminer, quelles sont les prochaines échéances avec Halo Maud ? Un nouvel album ?

Rock en Seine dimanche (26 août), puis les derniers festivals d'été et une tournée cet automne en Europe. Et effectivement je travaille sur des nouveaux morceaux, mais il est encore un peu tôt pour que je sache exactement quelle tournure cela prendra.

Merci à Elizabeth Lavarenne (Zaza Media Corp)

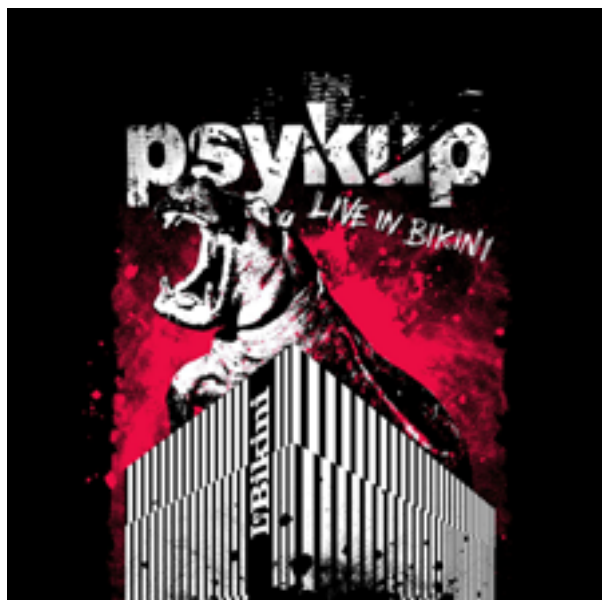
■ Ted

Photos : Lola Pertsowsky



PSYKUP

Live in Bikini (Overpoweredrecords)



10 ans après Live is dead et le break qui a suivi, Psykup est bel et bien de retour, en studio avec Ctrl+Alt+Fuck bien sûr mais aussi en live avec une belle série de concerts dont une date dans leur antre du Bikini au 7 décembre 2017, celle qui était cochée non seulement parce que c'est «à la maison» mais aussi parce que le concert allait être gravé pour l'éternité en DVD.

C'est avec les Beach Boys, de belles chemises, des lunettes de soleil, une petite pose et «Violent brazilian massage» que le live débute. Si tu n'as jamais assisté à un concert de Psykup, tu pourrais être surpris, sinon, c'est juste le début de près d'une heure trente de bordel ultra méga bien organisé ! Comme d'habitude et forcément différent... Dès le premier morceau, le public participe comme les potes percussionnistes, l'enchaînement avec «We will win this war» se fait aussi naturellement que sur l'album et si on a déjà compris que les gars avaient soigné les lumières (superbes), les prises de vue (11 caméras !), le grain (très chaud), «Do it yourself» rappelle combien l'ensemble ne peut être sublimé que par un montage de grande qualité et c'est bien entendu le cas ici, on peut faire des trucs «soi-même», si on est entouré par des pros, ça claque. Démonstration à tous les niveaux de la cohésion du groupe et de son équipe, le morceau issu de L'ombre et la proie impressionne même si on connaît les

autruche-coristes. Tout le monde récupère un peu avec «Libido» (seul venu de Le temps de la réflexion) avant de se faire un petit shampoing et de faire honneur à Ctrl+Alt+Fuck («Shampoo the planet», «Cooler than god» et ses cuivres ultra puissants, «Ssanta Clauss (write me a letter)» et «The intelligence»). Ensuite, mes poils se hérissent pour «Love is dead» (oui, je l'adore autant avec son moment LOL qu'avec son circle pit), ce serait un dernier morceau parfait s'il n'y en avait pas quelques autres qui méritaient d'être joués... L'instrument médiéval de Florian Baudrain (un des Compagnons du Gras Jambon) assure une transition vers «Crisis of today» (et s'y incorpore diablement bien) avant que la boucle ne soit bouclée avec deux des plus vieux morceaux de Psykup à savoir «L'autruche» et «Teacher» (déjà présents sur Sors la tête et peut-être même avant sous d'autres formes), le big bazar kamouloxyen continue et le Bikini est à l'unisson sauf quand il faut se séparer pour un wall of death pornographique. Bisous. Rideau.

Comme les Toulousains ne font jamais les choses à moitié, outre le joli digipak, le livret avec les photos, le concert en CD (sans «L'autruche» qui ne peut être présent faute de temps) on a aussi des bonus sur le DVD ! Quelques petits mots des guests, du réalisateur et des premières parties (Smash Hit Combo, Benighted...) sur leur histoire avec Psykup, le clip de «Cooler than God» (mais pas celui de «Violent brazilian massage») et le gros morceau qu'est la story. C'est 45 minutes en mode «interview sur canapé» pour remonter le fil de l'histoire avec quelques photos old school, on y apprend pas mal de choses depuis la création d'un combo de lycéens avec des premiers concerts «pourris», les influences, la volonté de faire exploser les barrières, la nécessité de travailler beaucoup, les premiers enregistrements, les premiers bons contacts (Mosaic Music, Sriracha), les concerts mémorables (Soulfly), l'origine du nom et sa prononciation, les multiples galères liées à L'ombre et la proie (changement de line-up, procès pour l'artwork), l'usure après We love you all, les side-projects, le retour, les nouveaux venus (Julian et Victor), l'écriture de Ctrl+Alt+Fuck, la réalisation des clips, la préparation du concert du Bikini pour le DVD, le show (et les merdes qui arrivent forcément ce soir-là) et l'avenir. En attendant, merci !

■ Oli

TAF ET BOOMERANG PRESENTENT :

WEEK-END SAUVAGE #11

MONTPELLIER - SECRET PLACE A 19.00

VENDREDI 7 DECEMBRE

+ LES SALES MAJESTES

PUNK ROCK - PARIS

+ CHARGE 69 + BANANE METALIK

PUNK ROCK - METZ

GORE AND ROLL - RENNES

+ BRASSEN 'S NOT DEAD

PUNK - TOULOUSE

+ KURT

PUNK - TOULOUSE

**+ DJ
MOMO DISAGREE**

**SAMEDI 8
DECEMBRE**

+ LES RATS

PUNK ROCK - PARIS

**+ WASHINGTON
DEAD CATS**

PUNKABILLY OTWDCAPP - WASHINGTON SUR MARNE

+ PALAVAS SURFERS

GARAGE - MONTPELLIER

+ DJ + EASYMEN

MOMO DISAGREE

+ BRAIN EATERS

RAUNCH AND ROLL - PARIS

www.toutafond.com

*Pour accéder aux concerts de la Secret Place adhésion de 3€
secret place - 25 Rue Saint-Exupéry - 34430 Saint-Jean-de-Védas - 09 54 00 87 11





INTERVI OU : ACOD

DANS LA CHALEUR DE L'ÉTÉ, C'EST JÉRÔME, BASSISTE D'ACOD, QUI S'EST PRÊTÉ AU JEU DE L'INTERVI OU MAIS SANS TROP SE MOUILLER.

About Children Of Divorce ou ACOD secret ?

Secret. Les intéressés découvriront le sens tout au long du projet...

Trio ou quintet ?

Trio tel : «... le trident qui entrouvre la terre jusqu'au centre et montre la rive désolée du Styx»

Nightmare ou Tamtrum ?

Nightrum pas de jaloux.

Logo 2011-2016 ou nouveau logo ?

Nouveau logo ! Il est réalisé par Christophe Szpajdel qui a bossé sur celui d'Emperor par exemple.

Religion ou Mythologie ?

Savant mélange entre la mort et la mythologie.

Léviathan ou Cthulhu ?

La forme sera celle de votre chimère.

Jive epic ou Autoproduction ?

Jive epic, Laurent et son équipe de choc !!!

Sortie numérique ou analogique ?

Les deux.

«Between worlds» ou «Omnes tenebrae» ?

«Fleshcell» !

**Growl ou clair ?**

Growl.

Death ou Black ?

Assez loin d'un Darkthrone, Mayhem... Assez loin d'un Cannibal Corpse, Deicide... Donc un peu loin de tout...

Artwork multicolore ou dans les tons jaunes ?

Tons jaunes au crépuscule du divin...

Eale Black Studio ou DARTH Mader Studio ?

Eagle black et Fascination street !

Studio ou live ?

Les deux : constructions et présentation.

Le Local ou le Poste A Galène ?

Le local n'existe plus donc ça règle la question.

Japon ou Etats-Unis ?

Japon.

Loudblast ou Gojira ?

Les deux sont incontournables.

Facebook ou band.fm ?

Facebook pour le moment nous n'avons pas assez de recul encore sur band.fm

Pastis ou Jack Daniels ?

Jack Daniels pour faire genre...

France 98 ou France 2018 ?

Pour ? Le franc ou l'euro ?

OM ou PSG ?

On n'est pas très foot, on a déjà trop de groupes, de zines, de fest'... à supporter...

Stop ou Encore ?

STOP.

Merci Jérôme et ACOD, merci Roger chez Replica !

■ Olii

Photo : DR

FESTIVALS

058 DOWNLOAD FESTIVAL

104 EUROCKEENNES

112 HELLFEST

124 MAIN SQUARE FESTIVAL

146 SEE YOU IN THE PIT

148 WHAT THE FEST ?







DOWNLOAD FESTIVAL

ON NE CHANGE PAS UNE ÉQUIPE QUI GAGNE. UNE FOIS DE PLUS, GUILLAUME NOTRE PHOTOGRAPHE ET L'»OUNUNISTE« EN CHEF ONT COUVERT POUR LA TROISIÈME FOIS D'AFFILÉE LE GRAND RENDEZ-VOUS ROCK ET MÉTAL FRANCILIEN DE L'ANNÉE À SAVOIR LE DOWNLOAD FESTIVAL. LIVE NATION, LE GRAND MANITOU DE L'ORGANISATION DE CONCERTS, A PRIS GRAND SOIN DE SATISFAIRE SES 120 000 FESTIVALIERS AVEC UNE PROGRAMMATION PLUS POUSSÉE EN TERME QUALITATIF ET QUANTITATIF À TRAVERS UNE NOUVELLE ÉDITION (LA DEUXIÈME SUR LA BASE AÉRIENNE 217, SITUÉE DANS L'ESSONNE ENTRE LE PLESSIS-PÂTÉ ET BRÉTIGNY-SUR-ORGE) RÉPARTIE SUR 4 JOURS (DU 15 AU 18 JUIN), UNE PREMIÈRE POSSIBLEMENT EXPLIQUÉE PAR LA PRÉSENCE «SPÉCIALE» DES MYTHIQUES GUNS N' ROSES QUI ONT CLÔTURÉ CETTE ÉDITION RÉUSSIE.

Arrivés au camping le jeudi en fin d'après-midi afin d'être prêts pour attaquer sereinement les festivités et faire connaissance avec le voisinage, c'est avec grand plaisir que nous débutons dès la nuit tombée par la projection du film documentaire «Spit'N'Split» sur la vie du groupe belge le plus taré, The Experimental Tropic Blues Band. Nous suivons, dans la majeure partie du film, les aventures du trio en tournée accompagné de leur malheureux ingé-son. Au menu, des engueulades, de l'amour, des rencontres loufoques, des déboires inévitables, le «Baby Bamboo», de la philosophie. Tout y passe ! «Spit'N'Split», c'est un peu le «C'est arrivé près de chez vous» version rockumentaire, c'est drôle et excessif avec un peu de fiction et de psychédélisme au fur et à mesure que le film avance. La BO de la première œuvre de Jérôme Vandewattyne, présent pour l'occasion, a été jouée par le groupe lui-même qui a pris place dans la foulée sur la Firefly Stage (la scène du camping) pour délivrer un set ultra efficace et emballant. Les rejets de Jon Spencer Blues Explosion nous ont donnés une leçon de rock n' roll que nous n'oublions pas.

VENDREDI

Au lendemain, Merge envoie officiellement les premières notes du festival à 11h30 avec sa pop métal très passable, suivi par le hard rock n' roll bluesy de Laura Cox Band, groupe bien plus appréciable, qui auparavant, nous avait teasé son tube «Hard blues shot» en balance pendant le déjeuner. Le temps de récupérer

nos bracelets, de rejoindre le stand presse pour nos pass photo et de (re)découvrir le site qui n'a pas ou peu changé par rapport à l'année dernière (sauf l'ajout de zones d'ombres, détail important vu le soleil imposant tout au long du festival), nous passons devant Wakan Tanka, formation locale ayant eu la chance de gagner un tremplin organisé par la salle de concert Le Rack'Am à Brétigny pour se produire sur la Main Stage 2 (à l'instar de Wild Mighty Freaks pour la journée du samedi et Teacup Monster le dimanche). Le trio, présenté par une octogénaire emblématique du Plessis-Pâté, propage un rock mystique inspiré par la culture amérindienne. Nos régions ont du talent. Côté Main Stage, ce sont les charmants et énergiques Billy Talent qui l'inaugurent. Les punk canadiens font honneur à leur répertoire tout entier (dont des vieux tubes de la trempe de «Red flag» et «This is how it goes») et livrent une bonne prestation bien que nous ne soyons pas véritablement séduits par le style.

Pogo Car Crash Control, l'une des formations que nous souhaitons revoir au plus vite, prend ses marques sur la Spitfire Stage (la plus petite du site). Venus défendre Déprime hostile, leur premier album sorti en mars, le quatuor punk métal envoie des décibels à go-go (big up à l'excellente «Hypothèse mort»), provoque naturellement des mouvements de foule et démontre aux festivaliers que la France a des ressources en la matière. Les P3C ont été à la hauteur de l'événement, et vu leur âge, on risque de recevoir encore des cargaisons de riffs coriaces à l'avenir. Bien requinqués et dégoulinants de sueur, c'est du côté de la Warbird Stage que



POGO CAR CRASH CONTROL





OPETH



nous opérons un virage extrême, entre métalcore et death, avec les Australiens de Thy Art Is Murder. Growls, blasts, breaks, grooves, riffs acérés et solos font partie des armes du quintet, ça ne rigole pas, et si on se prend d'une sympathie instantanée pour leur musique, c'est sûrement parce qu'elle nous rappelle Lamb Of God ou I Declare War. Un super concert violent comme on les aime avec une reprise de «Du hast» de Rammstein en bonus, quoi de mieux pour se mettre le public en poche ? Opeth n'avait pas forcément tous les atouts pour convaincre l'ensemble des festivaliers avec sa musique hybride et sombre, entre black-death métal d'un côté et prog-rock de l'autre. Et pourtant, aussi inattendu que cela puisse paraître, ce fut l'un des meilleurs shows de la journée. Un véritable voyage dans la discographie du groupe puisqu'il a interprété huit titres issus de huit albums différents (de Blackwater park [2001] jusqu'au dernier Sorceress [2016]). C'est la

virtuosité des Suédois pour la composition qui a séduit plus que sa communication avec le public. Au moins, on ne pourra pas leur reprocher de dissimuler une certaine médiocrité de style par des déguisements, des masques et des décors mystico-religieux avec des effets pyrotechniques comme l'ont fait les membres de Ghost sur la Main Stage. On salue la prestation bien rôdée (voire parfaite) de la bande du nouveau Cardinal Copia (qui devrait enlever son masque afin que l'on entende correctement sa voix), même s'il subsiste une certaine incompréhension quant à l'intérêt démesuré de cette formation aux compositions hard-pop FM. Comme quoi, tu fous un pape sataniste et des démons autour dans un décorum d'enfer et le tour est joué !



GHOST





Juste avant d'aller faire un coucou au vieux Ozzy Osbourne, un petit détour du côté de la Warbird Stage pour aller voir les Converge qui ont vite fait comprendre à l'audience ce que les mots «hardcore» et «punk» signifiaient quand on les associait ensemble (voir plus si affinités). En un mot, c'est la guerre ! Les Bostoniens ont mis principalement l'accent sur leur dernier opus *The dusk in us* même s'ils n'oublient pas de contenter les vieux fans de titres plus anciens comme «Dark horse» ou le final «Concubine» dont nous n'avons malheureusement pas pu profiter (satané programme !). Toujours est-il que Converge reste ce cocktail de riffs, de cassures et de rythmes qui vont à 100 à l'heure formant une bouillie sonore à t'en faire perdre l'équilibre. En gros, ceux qui ont l'habitude de contempler le massacre sonore de la bande de Jacon Bannon n'ont rien raté, on ne change pas une formule gagnante. La tête d'affiche de ce premier jour est un vétéran du heavy-métal, désormais plus connu par la masse pour ses émissions de télé que pour sa carrière de musicien, même si Black Sabbath était encore vivant il y a un peu plus d'an. La crainte légitime sur l'état de forme d'Ozzy a été partiellement effacée notamment par la prestation XXL de ses acolytes Zakk Wylde (guitariste) et Tommy Clufetos (batterie), pas avares en solos endia-

blés. Mais également par une set-list étonnamment bonne, mêlant de vieux morceaux à des reprises de Black Sabbath («War pigs» et «Paranoid» pour les plus connus). Même si, avouons-le, certains titres kitschs ont fait leurs apparitions durant le show («Shot in the dark» ou «Mama, I'm coming home»), on n'en veut pas à notre papy métal qui a assuré son show et à peu près correctement ses vocalises malgré un état de forme à l'image de sa vie de débauche.

La fin de journée se rapproche, direction le camping dans lequel les Hangman's Chair propagent leurs ondes sludge. Banlieue triste, leur dernier disque en date, passe beaucoup mieux en live où la lourdeur et le caractère brumeux de son univers prend réellement tout son sens. Dans un tout autre délire, leurs successeurs nommés Peter Alexander Band rendent hommage à Lynyrd Skynyrd à travers un set de reprises country-blues des cultissimes Floridiens. C'est assez inouï de faire suivre deux formations au style radicalement opposés, mais c'est toute la magie du Download Festival qui prend bien soin de brouiller les cartes de sa prog' en prônant l'ouverture. Le W-Fenec ne peut que saluer l'initiative.



CONVERGE



HANGMAN'S CHAIR





TURBONEGRO



SAMEDI

Samedi matin, le camping se réveille doucement avec le math-rock instrumental de Jean Jean, groupe qui défend actuellement partout et avec force son sémilant Froidepierre. Ni trop intello dans la démarche, sans tomber dans la facilité, le trio de Seine-et-Marne sort d'un show de 40 minutes avec les honneurs et laisse place au punk-rock mélodique californien de Bad Cop Bad Cop. Signé chez Fat Wreck Chords, le label de NOFX qui jouera plus tard en fin d'après-midi, le quatuor féminin lâche avec vélocité son énergie communicative. Nous sommes fin prêts pour démarrer cette journée avec quelques camarades venus nous rejoindre pour profiter également de cette célébration rock francilienne unique.

Pendant que les Japonais de Crossfaith déversent sur la Main Stage leur bouillabaisse métal pas révolutionnaire pour un sou, l'heure est déjà à l'apéro à la Lagunitas (une IPA trouvée à la Beer Factory qu'on vous recommande). On profite des attractions du site comme tourner la roue du stand Zippo ou bien encourager le copain au concours de batterie Monster. Entre-temps, nous avons pu profiter de plusieurs morceaux du duo Alcest dont l'œuvre onirique apparentée post-rock black est composée essentiellement de guitares shoegaze atmosphériques. C'est esthétiquement très beau à écouter mais le style employé par le groupe le fait presque passer pour un intrus au regard de la programmation de ce samedi qui met davantage le ton sur des ambiances plus festives ou musclées. Turbonegro a bien rempli ce rôle en combinant merveilleusement bien les deux avec son punk-rock à l'image volontaire



TURBONEGRO



LIVE



TAGADA JONES

(ou non) de gay-friendly. Les Norvégiens dotés d'un nouveau claviériste étaient habillés façon Village People, ce qui leur confère ce petit plus distrayant et sympathique. Un grand moment «concurrenté» par nos frenchy de Tagada Jones qui oeuvraient au même moment sous la Warbird. Cette valeur sûre du punk-hardcore habituée des festivals depuis plus de vingt ans a fait le job sous un chapiteau rempli de ravagés venus pour se défouler. Le rock français est loin d'être mort ! C'est l'heure de se remettre de nos émotions en prenant une pause méritée, nous passons à travers les mailles du filet du metalcore testostéroné de Betraying The Martyrs et du métal hip-hop d'Hollywood Undead qui selon certains festivaliers étaient immanquables. Tant pis pour nous (ou pas !).





NOFX



Quel plaisir de retrouver NOFX sur scène ! Vêtu d'une robe verte à rayures noires et d'une jolie crête à dominante rose-violette, le frontman bassiste Fat Mike est survolté. Ses camarades de jeu ne le sont pas moins et ce sont 50 minutes de joie, de gros délires, et une ambiance de festival comme on les aime. Les Américains ont bien évidemment pensé à offrir au public parisien (moins nombreux que prévu selon les estimations) sa version poilante et approximative du «Champs Élysées» de Joe Dassin. Ultra Vomit défend également bien son bout de gras dans le rayon exaltation et déconnades car la curiosité Nantaise baigne dans la parodie métal-cartoon depuis plusieurs années déjà. Le chapiteau est complet pour recevoir la messe qui débute par le thème des Looney Toons et celui de Fort Boyard. Le groupe a enchaîné ses tubes («Darry



Cowl chamber», «Calogira», «Boulangerie pâtisserie», «Kammthaar» et le final «Évier metal») devant un public forcément acquis à sa cause et avec lequel il s'est admirablement bien amusé (blague, circle pit, queue-leu-leu.). Bref, le genre de personnes avec qui tu passes toujours un bon moment de décontraction (pas forcément musculaire !). Avant de rejoindre la Spitfire Stage pour revoir Treponem Pal, les vétérans punk-rock de The Offspring (tous la cinquantaine passée), l'un des «college band» les plus emblématiques, prennent d'assaut la deuxième grande scène pour taper dans le best-of (en gros la moitié des chansons sont issues de Smash (1994) et d'Americana (1998)). Sans surprise, les fans ont eu leur «Come out and play», «Self esteem», «Pretty fly (for a white guy)», «Why don't you get a job», «The kids aren't alright» (avec Fat Mike



ULTRA VOMIT

en invité) mais également une reprise d'AC/DC («Whole lotta rosie»). Le cahier des charges a été respecté de belle manière !

C'est encore un groupe totalement 90's que nous avons le plaisir de retrouver par la suite, les cultissimes Treponem Pal. Les patrons français du rock industriel, qui fêtent leur 30 ans cette année, ont impulsé leur groove mystique dans un décor qui l'était tout autant avec des têtes de mort vaudou répandues autour des membres. La magie opère, on en profite pour découvrir certains nouveaux titres issus de Rockers' vibes, et redécouvrir des classiques comme la fameuse reprise de «Funky town» sur Higher. Un excellent moment passé devant cette Spitfire un petit peu abandonnée, certains étant partis en cure de nostalgie avec The Offspring, d'autres se plaçant stratégiquement devant la Main Stage afin d'être prêt à contempler l'«Antichrist Superstar». Justement, c'était le dilemme de la journée Meshuggah VS Marilyn Manson, choisir entre un groupe qui n'a jamais déçu en live, et dont l'intensité infaillible est sa marque de fabrique, et un artiste ayant eu ses années de gloire dans les 90's et 2000 et qui n'a peut-être pas su se renouveler efficacement et dont les shows n'ont plus la même saveur d'antan ? Nous ferons une partie des deux pour ne pas avoir de regrets quitte à louper certains bons moments voire cruciaux de l'un des deux spectacles.



TREPONEM PAL

Du côté de Meshuggah, aucune déception n'est à noter. Les Suédois baignent dans des lumières stroboscopiques et impressionnantes pour être en raccord avec sa musique épileptique aux riffs cliniques. Sous le chapiteau rempli de la Warbird Stage, le quintet est tout bonnement impressionnant de maîtrise et de puissance, il met un point d'honneur à livrer un set varié avec une place un peu plus grande au dernier album *The violent sleep of reason* tout en omettant de jouer au moins un morceau du désormais classique *Catch 33*.

La tête d'affiche de ce samedi se nomme Marilyn Manson. En pleine tournée de son dernier album *Heaven upside down*, l'Américain ne l'a pour ainsi dire que peu défendu (seules «Kill4Me» et «Say10» ont été joués) et n'a pas vraiment été à la hauteur de sa réputation malgré un choix de titres pas si médiocre que

ça (dont «Irresponsible hate anthem», «The beautiful people», «Rock is dead», «The dope show», «Disposable teens» ou l'inévitable «Sweet dreams»). Est-ce étonnant au regard de ses dernières tournées ? Pas vraiment, le «révérend» n'est plus que l'ombre de lui-même, un personnage du passé sans passion qui semble tourner uniquement pour payer ses impôts et son train de vie. Malgré un backing band appliqué (dont ne sait plus vraiment qui est membre), le chanteur ne lui fait pas pour autant honneur, MM n'a plus de voix, de fougue, est adepte des gros blanc et du lancer-casser de micros entre les morceaux et quand il tente de communiquer avec le public, cela se transforme en ridicule (comme cette jeune fan déguisée en pom-pom girl qui monte sur scène pour «danser» avec son idole). Notre journée se termine mieux avec la prestation bluffante de Galactic Empire, quintet reprenant la BO de *Star Wars* en version rock-métal. À voir absolument !







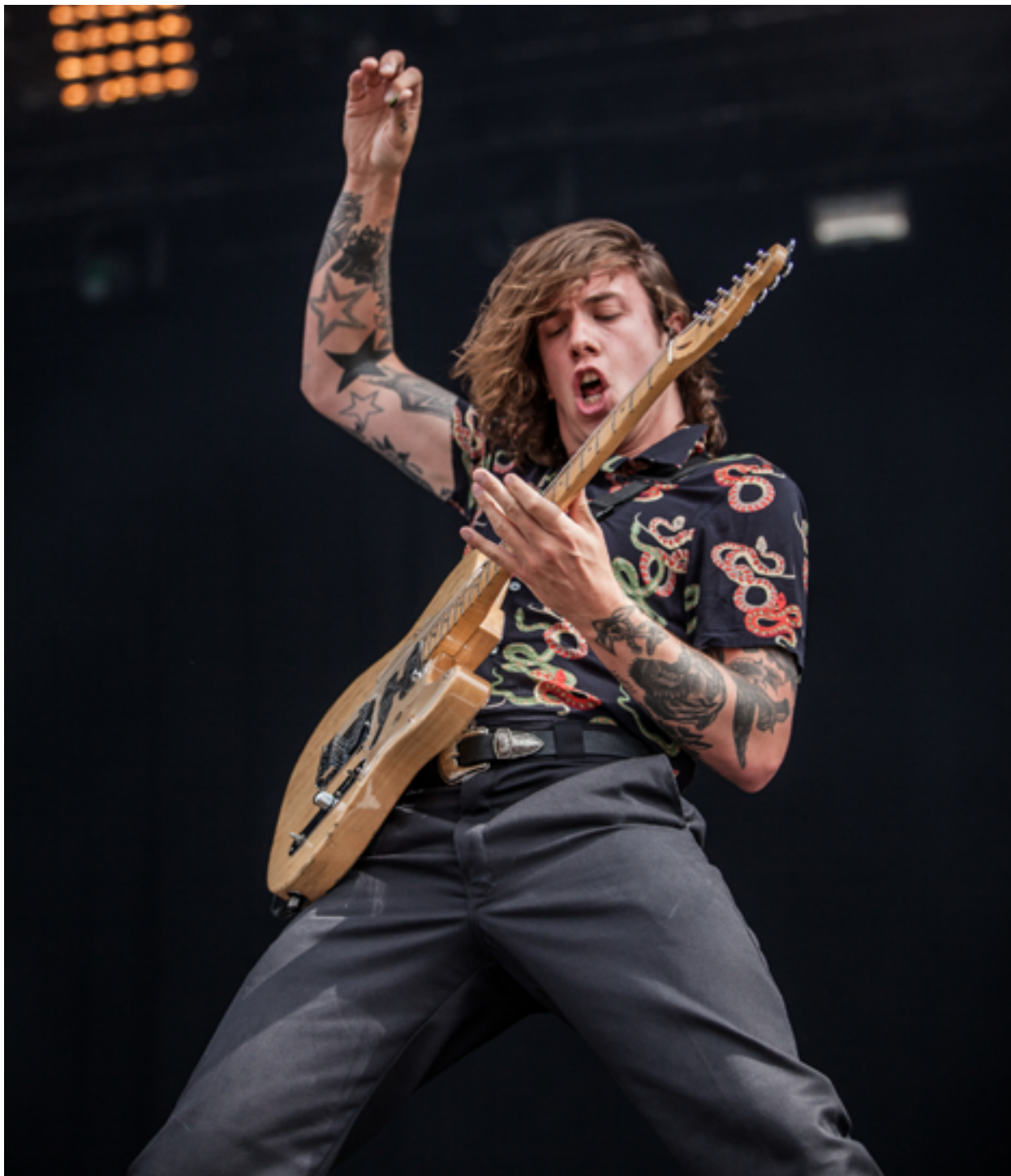
DIMANCHE

Ce sont les Autrichiens de Kaiser Franz Josef qui balancent les premières notes de la journée au camping, un rock sans grande personnalité dont la voix fait immédiatement penser à feu Chris Cornell et à ses groupes. Les Anglais de Stone Broken, leurs successeurs sur les planches de la Firefly, ont choisi de réveiller les campeurs avec un rock de sudiste à la Black Stone Cherry. Ses balades mielleuses et son rock de stade nous incitent brutalement à rejoindre plus rapidement que prévu le site principal du Download Festival. Le premier concert intéressant à se mettre sous la dent est Wolf Alice. Les Londoniens ne trempent ni dans le métal qui tâche, ni dans un rock velu mais baignent les deux pieds dans une indie-pop mutante qui sait habilement s'apprêter à des éléments folk, garage ou encore shoegaze. La voix à la fois aérienne, douce et agitée de la belle Ellie donne par moment un côté très ambivalent à l'ensemble qui a su paradoxalement, du fait de son style, se faire une place sur cette programmation.



SLAVES





Notre curiosité nous a amené par la suite vers la Warbird Stage pour découvrir le duo guitare-batterie Slaves et son garage-punk basique mais foutrement efficace. Avec leur accent bien british, ces gars originaires du Kent scandent fougueusement leurs textes à la foule comme une bombe à retardement sur des rythmiques binaires vigoureuses et des riffs «catchy» bien nerveux. Plus le show passe, plus on s'éprend d'amour pour la musique de Laurie (guitare) et Isaac qui sied parfaitement à la scène. Comme celle de Frank Carter & The Rattlesnakes qui se répand dans le même temps à quelques centaines de mètres de là sur la grande

scène. L'ex-frontman de Gallows, en tenue de combattant de boxe thai, annonce la couleur : ça va remuer et faire mal. Sous un soleil radieux, le Gallois s'en donne à coeur joie, harangue la foule et n'hésite pas longtemps avant de la rejoindre au cours du concert pour y faire [au hasard] du surf sur un fan !!! Musicalement, rien à y redire, le punk-rock fédérateur alternant rugosité et phases plus relâchées, reste la solution idoine pour les festivaliers du Download Festival qui paraissent aux anges devant le rouquin et sa bande. Le groupe quitte la scène avant un blues-rock ironiquement nommé «I hate you».





LIVE



Dead Cross, contrairement à Frank Carter, n'est pas trop du genre à vouloir absolument fédérer. On est sur un autre registre, plus abrupte et unilatéral. La bande de Mike Patton et Dave Lombardo communique peu, seule la musique tient ce rôle. Et quelle musique ! Un punk-hardcore qui puise autant dans le thrash que dans le grind, bref, un cocktail explosif complètement déjanté qui correspond bien à la personnalité du général Patton. Le public semble rester coi devant cette déflagration sonore, ne comprend pas toujours ce qui lui arrive. Et la formation en joue à fond et en rajoute une couche lorsqu'elle termine son set par un mix foireux et incomplet d'extraits de «Rainin blood» de Slayer et d'«Epic»

de Faith No More. Ça fait du bien là où ça passe, si ça ne casse pas. En tout cas, on ne regrette pas cette heure passée avec ces grands garnements. On poursuit avec Perturbator, le Parisien connu pour ses ondes martiales de synthwave investi la scène façon décontracté accompagné de son batteur. Le duo fonctionne à merveille mais peine à convaincre sur la durée tant les structures et le son n'évoluent guère dans l'ensemble. On tombe alors dans une sorte de bis repetita qui ne prend plus au corps. Erreur de planning ? (ce genre de musique se sublime dans la nuit), la fatigue ? l'humeur de l'instant ? Tout autant de raisons qui nous pousse à revoir ce perturbateur des temps modernes.





DEAD CROSS



THE HIVES

Direction la Main Stage afin de voir les vingt dernières minutes du concert de The Hives qui propose un tout autre univers. Motivés comme jamais, les Suédois savent manier le garage-rock comme personne et partager ça avec le public. Fringants et élégants, ils ont su attendre d'échauffer leur fans avant de propager leurs hits «Die, all right !», «Hate to say I told you so» et «Tick tick boom». On regrette presque de s'être arrêté à Perturbator. Valeur sûre du métal fusion à la française, Mass Hysteria revient à nouveau au Download Festival deux ans après une prestation réussie. Sauf que cette année, la bande de Mouss est l'une des têtes d'affiche. Pas volé pour un groupe dont la réputation scénique n'est plus à prouver et qui a vu cette année son Contraddiction certifié disque d'or. Sur scène, les Mass font monter la tension, le groove et le son mastoc du quintette est à son comble pendant toute la durée du set. Cependant - et c'est le seul reproche que l'on pourra émettre - leurs shows ne se diversifient pas, si bien qu'aucune surprise ne vient s'inviter. Du coup, cet esprit de «déjà vu» vient plomber la bonne ambiance qui règne. Il y a bien quelques détails (le décor, le discours, l'ambiance, la set list) qui peuvent faire une petite différence, mais ils ne sont pas assez nombreux pour qu'on puisse le ranger dans les meilleurs concerts de la journée. Surtout que derrière, un mastodonte du rock US nommé Foo Fighters est attendu de pied ferme, et tandis que le public se dirige progressivement vers la Main Stage, «Furia» conclut le spectacle de la plus belle des manières avec danseuses et pyrotechnie à la clé.

Il est 21h, Foo Fighters débarque avec plein d'engouement sur les planches de la Main Stage en envoyant «All my life», titre parfait pour mettre l'audience dans le bain. Un tube parmi la pelleté qui seront présents sur ce programme de 2h30, des morceaux notoires sur lesquels les fans chanteront à tue-tête («Learn to fly», «The pretender», «My hero», «Monkey wrench», «Time like these», «Best of you»...), entrecoupés de titres plus récents et dispensables qui par moments plomberont un peu l'ambiance («Run», «The sky is a neighborhood», «Wheels», «Walk»). Le sextuor est taillé pour la scène, on le savait déjà, et n'a pas eu besoin d'artifice pour briller (si ce n'est cette batterie qui s'élève en l'air sur un morceau). Spontané et communicatif, il aurait très bien pu présenter le même show dans une salle de 200 personnes que les effets auraient été identiques (peut-être même mieux !). Les Foos s'amusent, et quand Dave ne chante pas «Imagine» de John Lennon avec les paroles de «Jump» de







MASS HYSTERIA



Van Halen, il troque son chant avec la batterie de Taylor Hawkins pour laisser son acolyte interpréter «Under pressure» en compagnie de Luke Spiller de The Struts qui a joué dans l'après-midi. La bonne humeur est à son comble et lorsque le groupe quitte la scène, il ne se fait pas prier pour revenir après avoir nargué son public à l'arrière de la scène en lui faisant comprendre, par l'intermédiaire d'un caméraman, que c'est l'heure d'aller se coucher. Même si on espérait entendre les airs de «This is a call», «Big me», «Low», «No way back» ou «Breakout», Dave Grohl et sa bande terminent avec deux de leurs meilleures chansons à savoir «Times like

these» et «Everlong». Au final, le bilan est plus que positif pour un groupe qui a perdu de sa créativité au fil du temps mais qui a su garder cette précieuse constante dans la réalisation et l'intensité de ces shows sans blablater comme l'ont pu faire certains comme Green Day l'année dernière à cette même place. Quand nous arrivons au campement, Nesseria est en train de s'égosiller par-dessus son hardcore massif sur la Firefly. L'effet post-Foo Fighters a rendu nos esprits trop inertes pour qu'on puisse le découvrir et le considérer correctement, sans parler d'In Search Of Sun qui achèvera cette troisième journée remplie de concerts.



BARONESS

LUNDI

Et une de plus ! Pour sa troisième édition, le Download Festival a offert une journée supplémentaire plus légère à ses festivaliers. On ne sait pas vraiment si c'est à titre exceptionnel ou non mais Live Nation a prévu de proposer les vétérans de Guns N' Roses en ce premier jour de semaine. Un peu casse-gueule sachant que tout le monde n'a pu rester jusqu'à ce jour (les gens bossent !) et qu'il n'est pas évident de faire bouger la populace sur cette base militaire un lundi pour deux fois moins de concerts et une seule tête d'affiche valable, et ce pour le même prix (69 euros la journée) et qui plus est quand le confort et la visibilité n'égale pas celle d'une arène sportive ou d'une grande salle de spectacle. On apprendra bien plus tard que les Guns joueront devant (seulement) 25 000 personnes, autrement dit que la stratégie n'a pas fonctionné.

Les jeunots de Grit, qu'on connaît bien chez W-Fenec, commencent à se faire un petit nom dans la sphère rock française, et sont à l'image de leur premier album : ça sonne hyper pro, c'est bien joué, ça prend des influences bien évidentes à droite et à gauche (au hasard, Incubus et Rival Sons), et on passe un bon moment sans que ce soit une révélation. De toutes les façons, on n'en attendait pas moins (et pas forcément plus) d'eux étant donné que tu ne retournes pas comme ça à 11h du matin un camping de festivaliers qui en sont à leur 4ème ou 5ème jour ici. Le blues-rock groovy de Jared James Nichols ne sera pas plus efficace que les Franciliens juste après. Direction le site principal du festival pour retrouver les Baroness qu'on voit pour la première fois avec leur nouvelle guitariste Gina Gleason (arrivée l'année dernière en remplacement de Peter Adams). C'est sur une set-liste axée sur ses derniers albums (Purple et Yellow & green) que Baroness va déclencher de la mélodie et du riff costaud à gogo, on est forcément loin de l'ambiance pesante et sludge qu'on aimait à l'époque, mais ce visage du groupe n'est pas pour autant inintéressant. Dommage que les Américains soient apparus qu'une petite quarantaine de minutes sur la Main Stage pour qu'on puisse véritablement rentrer dans l'univers de ce groupe qui est loin d'être mort après sa période de mauvaise fortune (grave accident de bus en 2012 puis line-up décimé).

Juste avant Jonathan Davis, se produisait le groupe de Grace, la fille de Duff McKagan, nommé The Pink Slips. Entourée de ses gars, cette tigresse se donne du mal





THE PINK SLIPS

pour mettre le feu, se tortille dans tous les sens au rythme de sa pop-punk dotée d'un clavier qui ajoute des touches synth-wave séduisantes. Entre bons et moins bons morceaux, la formation manque de charisme (seuls la chanteuse et le bassiste semblent être conscients de jouer devant du public) et communique très peu préférant balancer sa sauce électrique se situant quelque part entre The Kills et No Doubt. Retour vers la grande scène sur laquelle se présente le chanteur de Korn avec sa troupe toute vêtue de noir. Venu défendre son nouvel album *Black labyrinth*, Jonathan Davis en jouera la moitié ainsi que «Forsaken», titre issue de la BO du film «La reine des damnés» qu'il a composé en 2002. Si l'on sent clairement que le frontman de Korn essaie de se détacher du style de son groupe d'origine en apportant des touches de violons, de la contrebasse ou encore des influences orientales, son chant et sa griffe inévitable le trahit naturellement. Sans parler de certaines parties de chansons qui rappellent le gang de Bakersfield. Résultat des courses, on navigue entre des compositions plutôt bien réalisées qui supportent facilement la scène («Final days»), des

ratés («Basic needs»), et des surprises dont on ne sait quoi en penser sur le coup («What you believe»). On reste sur notre faim tout de même, des voisins juste à côté de nous parlent quant à eux de purge intersidérale.

Il est l'heure de retrouver Greta Van Fleet, la relève du rock n' roll 70's (jusque dans l'accoutrement), ou plutôt les nouveaux Led Zeppelin (Robert Plant le disant lui-même). C'est bluffant comment Josh Kiszka, le chanteur de la formation du Michigan, arrive par moment à imiter à la perfection la voix de Plant. Sauf qu'il s'agit bien là d'un groupe aux compositions originales qui fout le feu, même avec un micro défectueux ! Et le public ne s'est pas trompé en se joignant en masse sous le chapiteau de la Warbird Stage, preuve que ce quatuor a déjà un certain succès et risque de l'accroître puisqu'il n'a qu'un EP et un album en poche. On s'arrête un petit instant devant les Danois de Volbeat et leur pop hard-rock aux vocalises maniérées et conventionnelles. Après quelques morceaux trop mélodiques et peu inspirés à notre goût («Dead but rising»



THE PINK SLIPS

n'y changera rien) nous laissons profiter nos oreilles du néo-métal (ça se dit encore en 2018 ?) de Sleether. Le souci avec ce style, c'est que quand t'as bientôt 40 piges, ça ne prend plus du tout ! Mais alors pas du tout ! Le spectacle est bon mais musicalement on s'ennuie ferme, les récepteurs sensoriels et émotionnels sont à néant et on préfère les reposer pour notre amour de jeunesse qu'est Guns N' Roses.

Les Californiens ont intégré ce dernier concert de l'édition 2018 du Download Festival dans leur tournée de réunion «Not in this lifetime» débutée il y a déjà plus de deux ans (et passée par le Stade de France l'année dernière). Aucun album en préparation, mais derrière le trio historique Axl-Slash-Duff, c'est tout un peuple (toutes les générations sont présentes ce soir) qui s'émeut à l'idée de voir ou revoir ce groupe de rock mythique ayant eu ses plus belles années de 1987 à 1994 et de savourer ses tubes légendaires en live. L'effet nostalgie est à son comble comme avec toutes ces reformations qui faute de nouveaux morceaux, jouent des best-of. On redoutait le retard légendaire des Américains, et c'est au bout de presque 30 minutes que les premières notes de basse d'«It's so easy» retentissent sur la Main Stage après la projection au public d'une vidéo animée en boucle d'un char aux couleurs du groupe. Les Guns N' Roses présentent un programme dominé par des reprises, les plus connues («Knockin' on heaven's door», «Lie and let die», «New rose») comme les moins («The seeker» des Who, «Wichita lineman» de Jimmy Webb) et des plus surprenantes à l'instar de «Black hole sun» pour un hommage poignant à Chris Cornell ou encore «Slither» de Velvet Revolver. C'est un point important à signaler car ces reprises viennent prendre la place de morceaux originaux de la formation qui auraient très bien pu être joués, surtout quand on se rend compte à la fin que 10 titres sur 30 seulement des deux Use your illusion ont été entendus ce soir (il s'agit juste du double album le plus vendu du groupe à ce jour). Et si vous rajouter par dessus les quatre titres du coûteux et médiocre Chinese democracy, ça fait encore plus mal. Ça casse un peu l'idée même du «Best-of» mais on ne boude pas notre plaisir à retrouver la bande d'un Axl Rose, qui a vieilli et grossi, mais qui n'a pas perdu ses mimiques vocales (avec un manque de souffle certain) et son déhanché unique. N'empêche que la magie opère grâce à un groupe en super forme. Slash n'a pas perdu son talent et nous balance sans faute note ses plus beaux solos, quant à Duff, il est intenable et semble être plus qu'heureux de rejouer auprès de ses potes. Quelques effets pyrotechniques stimulent le show (notamment



JONATHAN DAVIS



JONATHAN DAVIS



sur «Welcome to the jungle») et seront même utilisés pour le bouquet final avec un feu d'artifice sur «Paradise city». Un grand moment en guise de clôture de ce festival qui nous a apporté de très beaux moments et de souvenirs durant ces 5 jours.

Nous finirons cette édition au bar métal qui durant tout le temps du festival aura été LE lieu pour faire la bringue avec des surprises insoupçonnées (comme le concours officieux de topless ou de zizi-hélicoptère) et des rencontres qui le sont tout autant. Malgré une affiche de plus en plus séduisante, le Download Festival n'a pas fait mieux en terme d'entrée que l'année dernière, le compteur s'étant arrêté sur 120 000 en 4 jours. En ce qui nous concerne, on compte vous (re) voir l'année prochaine sur la base aérienne de Brétigny pour un RDV qui sera espérons aussi passionnant que cette édition 2018. Les spéculations sur les têtes d'affiche de l'année prochaine sont déjà en cours.

Merci tout plein à Élodie de sa confiance envers le webzine aux longues oreilles.

Coucou aux copains croisés sur le fest (Max, Pikachu, Jéré la bite, Alex, Pez, L'abbé et sa clique...)

■ Ted

Photos : © Studio Paradise Now (Guillaume et Ted)





EUROCKEENNES

RENDEZ-VOUS COMPTE. SEPT ANS QUE JE N'AI PAS MIS LES PIEDS À BELFORT POUR SON TRADITIONNEL FESTIVAL MUSICAL DE DÉBUT D'ÉTÉ. ALÉAS DE LA VIE, DES ANS ET DES ENVIES, J'AI PLUS OU MOINS VOLONTAIREMENT DÉLAISSÉ LE FEST' AUQUEL J'AI LE PLUS ASSISTÉ DANS MA COURTE VIE, MAIS L'ANNONCE DES PREMIERS GROUPES EN DÉBUT D'ANNÉE A REVIGORÉ MON ENVIE D'ALLER PASSER DU BON TEMPS DU CÔTÉ DE LA PRESQU'ÎLE DU MALSAUCY.

Quinze jours après un week-end épique au Hellfest, et le temps de recharger les batteries (je n'ai plus vingt ans !) qu'il est déjà l'heure de se pencher sur la question des Eurockéennes de Belfort. Quatre jours, quatre scènes (plus des happenings ici et là), ni plus ni moins. Malgré une programmation en béton, nous laisserons passer, non par désintérêt mais pour des raisons purement logistiques, le vendredi et ses FFF, Nine Inch Nails (qui, de l'avis des festivaliers et pros croisés pendant le weekend, a sublimé le festival) et Prophets of Rage (décidément, je ne verrai jamais en «live» la mouture instrumentale de RATM). Le jeudi n'ayant de toute façon pas retenu notre attention, c'est donc avec conviction et détermination (et également bonne humeur) que nous prenons la route de Belfort samedi midi. Choc des générations, notre passagère Blablacar d'à peine 20 ans nous fait part de son intérêt (voire son excitation) d'aller voir et écouter Thérapie Taxi et Rick Ross (inconnus au bataillon de la famille Champi), alors que les doux noms de At The Drive-In et Queens Of The Stone Age n'évoquent quasi rien pour elle. On remettra les choses en place durant le trajet en passant quelques brûlots dans les enceintes, et on arrive à bon port en milieu d'après-midi.

Le temps de se garer (loin, loin, loin), d'attraper une navette (rapidement) et de récupérer nos pass en deux temps trois mouvements que nous accédons au festival au moment où les portes s'ouvrent. On constate que l'espace presse est réduit à peau de chagrin (il est loin, le temps où les conférences de presse s'enchaînaient et où l'on profitait du bus à impériale de notre ami Vincent Tsunami pour se connecter à notre média), et on apprend que le grand chapiteau est de retour. Très bien. On croise des copains, beaucoup de copains, et il est bien évident que nous allons profiter de cette belle programmation du samedi taillée pour les amateurs de rock.

Et on commence fort avec les locaux de Truckks. Le jeune quatuor (un seul est majeur) n'a pas froid aux yeux et va lâcher, 45 minutes durant, des missiles qui font mal. Biberonnés à un savoureux mélange d'Un-sane et Virago, la noise décomplexée de Truckks fait mouche auprès des nombreux spectateurs présents autour de cette très belle scène de la Loggia postée dans un écrin de verdure. Le fan club du groupe est au premier rang, et les guitaristes iront se frotter en fin de set au public pour un stage-diving des familles pendant que le basse/batterie pulvérise la sono. C'est frais,

galvanisant, et chanté (et hurlé) en français. Seul petit bémol : le groupe quitte la scène sans saluer un public acquis à sa cause, et reviendra sur ladite scène pour réparer cette petite erreur de jeunesse. À surveiller, en tout cas !

On laisse derrière nous la scène de la Plage (axée rap et électro sur ces deux jours) et on se promène sur ce joli site du Malsaucy, quelque peu abîmé par les pluies qui sont tombées les deux jours précédents mais remis en état dans la nuit grâce au travail des équipes techniques. On croise les sonorités afro de BCUP sous le chapiteau, et on retrouve la scène de la Loggia pour aller saluer l'équipe technique de choc de cette scène (Jon, ex-Second Rate, Cyrille, Scam) et partager le verre de l'amitié avec le régisseur, Jean Loose, ex-Rebel Assholes. Puis on enchaîne avec le trio punk rock Touts venu d'Irlande du Nord. Savoureux mélange des Clash et de la scène punk rock californienne, le groupe balance sans artifice des brûlots pas toujours en place mais avec une belle énergie. Le groupe n'a rien inventé, mais la détermination et l'envie de Touts d'en découdre sur scène font de ce concert un très bon moment. Et encore une fois, il est à souligner que l'environnement de la Loggia est un atout pour ce style de concert vraiment rafraîchissant. Du coup, on y reviendra.

Mais pour le moment, nous allons boire un verre avec notre copine Gigi qui tourne avec les Queens Of The Stone Age en tant qu'éclairagiste. Et dire que je l'ai rencontrée au début des années 2000 alors qu'elle gérait le light de Sexypop et bossait également avec La Ruda

Salska ! Que de chemin parcouru, donc, et un réel plaisir de la recroiser après tant d'années, pendant que Chronixx et son reggae (sans surprise et quelque peu stéréotypé) ambiance (et certainement enfume) la Grande Scène. On boit les paroles de Gigi avec des anecdotes savoureuses, et rendez-vous est pris un peu plus tard dans la soirée pour assister depuis la régie lumière au concert des Queens, sur son aimable invitation que nous n'avons évidemment pas pu refuser (enfin, on aurait pu refuser mais on n'est pas débiles non plus !).

Retour à la Loggia (décidément) pour le concert de Caroline Rose. Alors que nous atteignons notre but (à savoir une place correcte au milieu du public, pas trop près mais pas trop loin, bref, une place correcte quoi !), nous tombons dans un guet-apens en croisant des copains juste devant le bar. Et du coup, et ça peut paraître déconcertant, mais je prends un malin plaisir à écouter d'une oreille très attentive le quatuor sur scène tout en discutant avec passion et engouement avec Vava Rebel Assholes et Minmin Flying Donuts. On s'approchera tout de même pour les derniers titres et on applaudira de manière exponentielle cette artiste qui donne le cœur à l'ouvrage dans la pop acidulée et chaleureuse qu'elle présente aux Eurockéennes, et qui nous offrira en bonus une merveilleuse version de «Toxic» de Britney Spears ! Cheap mais très agréable. Un très bon moment !

Le temps de se restaurer (sans attendre des plombs devant le stand de pasta, quel bonheur !) et de se poser près de la Greenroom (le Chapiteau, pour les





anciens !) que Superorganism envoie à la Plage. Nous n'aurons fait que passer aux alentours de cette magnifique scène (je garde encore en souvenir la fulgurante prestation de Kyuss Live ! il y a déjà sept ans) pendant notre séjour, et ce ne serait que mentir que de dire que nous avons un avis tranché et incisif concernant la prestation de Superorganism.

Il est l'heure de se positionner pour le concert très attendu de At The Drive-In. Encore un de ces groupes que j'ai écouté sur le tard, en tout cas pas à l'époque où ça a cartonné au début des 00's. Du coup, je suis curieux de voir ce que la version 2018 vaut sur scène. Les gars ont pris un coup de vieux, la folie des lives n'est plus ce qu'elle était, mais je ne doute pas un instant que la fougue musicale est, quant à elle, toujours vivace. Je fais remarquer à Tiff qu'une grappe de mecs relous, propres sur eux et sans gêne au possible, ne supportera pas trois morceaux d'affilée des Californiens. Le concert débute sous les acclamations du public, et j'aurais dû parier, car le groupe de relous n'aura tenu que deux morceaux. Il faut dire que le hardcore quelque peu déstructuré des Américains n'est pas forcément accessible du grand public mais clairement, j'ai du mal à rentrer dedans. Son brouillon et problème d'ampli

pour un guitariste auront raison d'un début de concert poussif. La sauce a du mal à prendre, et ça sent le pétard mouillé. Heureusement, après le premier quart du set, ça se stabilise et les musiciens commencent à délivrer un set furieux et efficace. Ce n'est pas la grande folie dans le public, et j'ai bien peur que le début brouillon ait eu raison de l'ambiance pour le reste du concert. N'empêche que le groupe ne ménage pas ses efforts, et même si ça ne fait plus de pirouettes et autres cabrioles sur scène, l'ensemble ne fonctionne pas trop mal. La fin du set de ATDI correspondant avec celui de QOTSA, on quitte la Greenroom pour rejoindre la butte de la grande scène.

Enfin, pas exactement, car si tu as bien suivi, nous avons l'opportunité de suivre le concert depuis la régie lumière, et bien évidemment, nous honorons comme il se doit l'invitation. Gigi vient nous chercher, elle nous présente son assistante/stagiaire américaine et personnellement, j'ouvre grand les yeux sur le matos light. Car en plus d'assister à un concert exceptionnel (mais j'y reviendrai tout de suite après), j'ai décidé de m'attarder un peu sur le poste d'éclairagiste, en espérant que cela ne va pas te barber. Sinon, tu peux passer quelques lignes, mais franchement, ça peut

t'intéresser. Pour exercer cette fonction au niveau amateur (mais sur des prestas qui ne le sont pas), je passe les deux premiers morceaux d'un concert (en salle, en club, en festival, en arena) à regarder le jeu de lumières, avant de me concentrer sur les musiciens et d'arrêter de me focaliser sur l'éclairage. Si bien que des lights efficaces et dans le temps et le ton (ou inversement) peuvent apporter un plus non négligeable. Le lighteur de Gojira est très fort. Ceux de Velvet Revolver, de Kreator et de Kvelertak aussi. En tout cas, ils m'ont fait passer de bons moments avec de la musique de qualité. Et il m'arrive même d'accrocher à un concert pour la lumière plutôt que pour la musique. Alors, quand ça clignote avec des lumières horribles comme pour Slipknot ou Korn, ça m'insupporte presque autant que la musique. Bref, tu l'auras compris, je porte une attention particulière à la lumière.

Assister au concert des Queens depuis la régie, en plus d'être à un endroit confortable, surélevé avec un son nickel, a été une expérience enrichissante pour le petit éclairagiste amateur, modeste mais passionné. Car j'ai pu comprendre comment un show d'une telle ampleur est façonné et «joué» en direct. Gigi joue dans la cour des grands, et elle fait ça avec autant de passion que de détermination. La puissance apportée par son jeu

de lumières équivaut quasiment à un musicien supplémentaire sur scène. C'est juste... essentiel ! Tout au long du concert, Gigi fait corps avec sa console et envoie toujours au bon moment l'enchaînement de lights qui va bien. Bien évidemment, il y a un gros travail en amont (enregistrer les effets en début de tournée doit prendre un sacré bout de temps, sans parler de la créativité du light show), mais toujours une passion intacte à chaque morceau. À bien plus petite échelle, et je pense que Gigi comprendra ce que je veux dire, j'ai le même mode de fonctionnement qu'elle : une fois le concert commencé, «nous» sommes dans une bulle, concentrés à envoyer le bon potard au bon moment alors que les morceaux sont connus par cœur, et l'excitation est difficilement descriptible pendant le concert. Et une fois le show achevé, c'est un grand soulagement mêlé à l'excitation du travail bien fait qui prédomine. En tout cas, le light show envoyé par Gigi est juste monumental, et je me suis réconcilié avec la lumière des grosses pointures sur des gros systèmes qui ont souvent tendance à me décevoir. Gigi, turn the lights on !!

Et la musique dans tout cela ? Queens Of The Stone Age était en très grande forme et a honoré de fort belle manière son quatrième passage sur les terres et les eaux du Malsaucy. Set list hallucinante (avec un «Song





for the deaf» en ouverture, difficile de faire plus lourd !!!), faisant la part belle à son nouvel album n'ayant pas fait l'unanimité («Feet don't fail me», «The evil has landed») et bien évidemment à ses méga tubes («No one knows», «Sick sick sick», «Little sister»). Les musiciens jouent avec les structures lights verticales et amovibles sur scène (jusqu'à en foutre quelques-unes par terre !), Josh a le sourire et se révèle assez communicatif (surtout avec la sécu, à qui il ne manquera pas de rappeler qu'elle bosse pour lui ce soir, intervention complètement scandaleuse, mais dans l'actualité quand on pense à la polémique suscitée par l'explosion des coûts de sécurité dans les festivals qui faisait rage depuis quelques jours). L'interprétation est magique, le son est monstrueux (quand je pense que le sonnier est tout nouveau !), et on apprécie d'autant plus le concert du fait de notre position privilégiée à la régie. Monstrueux je vous dis !!!!

L'envie d'aller voir et écouter Thérapie Taxi nous a effleuré l'esprit, mais on a préféré aller boire le verre de l'amitié avec les copains au bar du Boulot, the «place to be» des pirates du festival. On trinque avec nos amis (dont Minmin, Milou, et Franck Seven Hate/Portobello Bones) et on décide d'aller se coucher, non

sans croiser le son post-punk de Viagra Boys dont je ne pourrais pas dire grand-chose car, comme je viens de le dire : «nous avons croisé le son post-punk de Viagra Boys» et il ne me viendrait pas à l'idée de chroniquer un concert d'un groupe dont j'ai seulement croisé le son, d'autant moins qu'il est post-punk. Allez, bonne nuit !

Dimanche : en bons seigneurs et vieux routards de festivals, nous avons dormi à l'hôtel à quelques kilomètres de Belfort, et avons passé une bonne nuit, même s'il manque quelques heures de sommeil. Le temps de dire bonjour à notre petite fille par visio que mon instinct m'incite à répondre à un double appel, chose que je ne fais pratiquement jamais. J'ai bien fait. Jugez-en plutôt. «Salut Guillaume, c'est Ephelide. Nous te confirmons ton interview de cet après-midi avec Alice In Chains. Rendez-vous à 16 H à l'espace presse». Ok. On rappelle vite fait bien fait la petite pour lui faire un bisou, et on analyse la situation : il est presque midi, l'interview confirmée n'est que programmée, car je n'avais pas de nouvelles d'une possible rencontre avec AIC depuis ma demande formulée il y a quelques semaines, et, bien évidemment, on a rien préparé. Je checke Oli pour travailler les questions, et Tiff se chargera de l'interview,

son anglais étant imparfaitible.

On a droit à 10 minutes, le responsable du label nous donne les grandes lignes de ce qu'il ne faut pas évoquer avec eux, et il s'avère que l'interview initialement prévue avec Jerry Cantrell et Sean Kinney, se déroulera avec William Duvall et Mike Inez. Nous avons passé un très bon moment avec ces gentlemen, très pro et qui pratiquent l'exercice avec beaucoup d'application, le tout au bord de l'eau dans un cadre idyllique. Je reste encore très surpris qu'un groupe de ce calibre accorde des interviews à des médias web. Respect les gars !

Les concerts commençant en fin d'après-midi, nous flânons sur le site, et allons assister au premier concert sous le Chapiteau. Pas mal de monde sous la Greenroom en ce dimanche ensoleillé, et c'est parti pour un bon moment en présence d'un chanteur, d'un batteur et de samples divers et variés. Le type est à l'aise sur scène. Vestimentairement parlant, c'est pas la joie, mais l'ensemble est assez distrayant et le rap/slam envoyé par l'artiste est tout à fait agréable. Je suis quand même surpris de l'accueil qui est réservé par le public à ce jeune homme qui doit habiter dans les quartiers de Belfort et qui a dû gagner un tremplin organisé par le département. Bah oui, Eddy de Pretto, jamais entendu parler moi. Bon, il s'avère que, renseignements pris après coup, il s'agit du troisième plus

gros vendeur de disques du moment en France. Merde alors. nous sommes officiellement has been.

Nous décidons de nous rabattre sur la conférence de fin de festival où Président, Directeur, programmateurs et institutionnels sont présents pour tirer un bilan sur l'édition qui va (déjà) se terminer. Actualité oblige, l'ambiance est un peu tendue entre le Préfet et les organisateurs, surtout quand le journaliste de France Info attise les braises en questionnant les protagonistes sur la polémique des coûts de sécurité. Les Eurockéennes se font entendre en rappelant que l'économie des festivals (et donc des Eurocks) est fragile pour diverses raisons, et que l'explosion des coûts de sécurité viendrait à mettre en péril des festivals même implantés depuis trois décennies. Au rayon des bonnes nouvelles : le festival a encore battu un record de fréquentation avec 135.000 festivaliers sur quatre jours, 15.000 campeurs ayant planté leur tente, la prévention fonctionne bien, une édition 2019 à quatre jours et très peu de problèmes liés à la délinquance.

Nous rejoignons la Grande Scène pour nous positionner pour le concert de nos nouveaux amis d'Alice In Chains ! On se dit que ça ne serait pas mal de s'approcher un maximum pour profiter du concert, et il se trouve que le public est relativement clairsemé. C'est vraiment hallucinant pour un groupe de cette trempe (en même





temps, il est 19H15, ce n'est pas un horaire pour ce monument du rock, bordel !]. Mais ne boudons pas notre plaisir et concentrons-nous sur le concert. Pour les avoir vus quinze jours avant à Clisson, je me réjouissais d'assister à un concert béton, accrocheur et passionnant. Malheureusement, le début du show à Belfort est un peu poussif. Chaleur, fatigue, manque d'entrain dans le public ? J'ai l'impression que le groupe est un peu perdu devant une assistance qui, loin d'être indifférente, ne manifeste pas un enthousiasme exacerbé. La magie ne tardera toutefois pas à faire surface, et le groupe enchaînera pendant 75 minutes des classiques issus de tous ses albums (ceux des 90's et ceux du nouveau millénaire). La set list est un peu plus conséquente que celle du Hellfest, et je ne boude pas mon plaisir d'entendre, pour la seconde fois en deux semaines, la paire «Nutshell»/«No excuse», «Check my brain», «Your decision», et bien d'autres. Alice In Chains caresse le sublime, et «The one you know», le

premier single issu de son album à paraître fin août, laisse présager d'excellentes choses. Jerry est imperturbable, et même quand il se force à communiquer, c'est toujours avec cette froideur déconcertante qui le caractérise tant. Le show s'achève avec la paire «Would»/«Rooster» et sous les applaudissements appuyés de l'assistance, non sans que Will ne balance, dans un français impeccable «et bonne chance pour la coupe du monde» ! Des pros, je vous dis.

On file sous la Greenroom pour le concert de Dead Cross. Le «supergroupe» métal comptant dans ses rangs Dave Lombardo (Slayer, Fantomas, Suicidal Tendencies) et Mike Patton (euh... Mike Patton quoi !) est également programmé aux Eurocks, quinze jours après un concert rageur au Hellfest. Je résumerai ce concert comme un show mêlant folie, fureur, bruit et anarchie sonore. Dave Lombardo, dès les premiers roulements, assure son rôle de métronome (même si avec

l'âge, il commence à souffler un peu !) et Patton, qui commencera le concert avec une cagoule qui rendrait jaloux tout activiste du FLNC, enchaîne cris, hurlements et passages plus ou moins mélodiques. L'homme à la superbe chemise à fleurs ne fait pas dans la figuration, et son orchestre réussira à faire fuir au compte-goutte les festivaliers présents sous la grande tente. Il faut dire que le répertoire de Dead Cross est quand même réservé à un public, disons, «averti», et le métal distillé par le quatuor ne laissera personne indifférent. Fumée épaisse sur scène, lights peu inspirées et son de fou (c'est le sondier de Sleepers et Suicidal Tendencies qui est à la console, ceci explique cela) caractérisent également le côté technique de ce set d'une heure mené tambour battant. Le clou du spectacle intervient quand Patton fait monter sur scène un jeune garçon prénommé Stanislas et qui ne pipe pas un mot d'anglais. Le pauvre jeune se retrouve coincé pendant un éprouvant morceau entre les bras de Mike Patton sans savoir que faire. À mon humble avis, le «jeune» est traumatisé à vie ! Programmer un groupe d'une telle trempe dans un festival devenu quelque peu «familial» était sacrément osé. Gloire à Kem et à son équipe d'avoir offert au public l'opportunité d'assister à un concert de grande qualité. Premier album oblige, le groupe complète le set avec quelques covers, histoire de terminer le concert avec la satisfaction du travail accompli.

On enchaîne sans répit avec le concert de Liam Gallagher. Bon, je ne vais pas maintenir le suspens plus longtemps, et vais répondre à la question que tout le monde se pose : oui, bien évidemment, Liam chante faux. Et oui, il porte sa parka et ses petites lunettes de soleil comme au bon vieux temps. Ceci exposé, que retenir de ce concert ? Que du bien finalement, car les pop rock songs du rejeton d'Oasis fonctionnent bien, et à l'image du premier morceau, Liam est bien une Rock 'N' Roll Star. Lumières blanches, musiciens au top, son agréable font de ce concert un bon divertissement. Rien à voir avec la déflagration sonore de Dead Cross, mais c'est bien de la musique calibrée et presque formatée, avec un zeste d'acidité, que les festivaliers sont venus chercher aujourd'hui. Des festivaliers qui en redemandent et qui réagissent au quart de tour quand les tubes d'Oasis sont joués en deuxième partie de set. L'écran central fait la part belle à Liam (avec parfois quelques images des musiciens), et c'est bien sûr autour de ce personnage qui chante faux que le concert s'articule. Un vrai moment rafraîchissant alors que le soleil se couche sur le Malsaucy.

Dernier concert pour nous avec Seasick Steve (Shaka Ponk «tête d'affiche» de la journée et jouant le dernier concert du festival, très peu pour nous). Le bluesman aux accents folk et aux soupçons de country a donné un showcase ultra privé pour quelques personnes (dont nous !) au bord du Malsaucy, non loin de l'espace presse, en plein milieu de l'après-midi et c'est avec joie que nous rejoignons la Greenroom où Seasick Steve est programmé. Le musicien américain au look de redneck est accompagné par un batteur et un second guitariste, et c'est clairement un choix judicieux des programmeurs d'avoir choisi cet artiste pour clôturer le dimanche du côté de la Greenroom. Avec ses guitares bricolées avec des ficelles en guise de sangles, l'homme à la longue barbe blanche, couvert de tatouages de taulard, fait clairement sensation auprès d'un public qui, tout comme nous, passe un excellent moment. Les hymnes blues s'enchaînent, et notre homme charme une spectatrice qu'il invite sur scène pendant l'intimiste «Walkin man». On tapote du pied en savourant chaque minute du concert, tout comme on profite des derniers instants de vacances au bord de la mer. La comparaison n'est pas excessive, car ce moment est appréciable et hautement apprécié.

L'ambiance a bien changé depuis la fin des années 90, mais c'est clairement avec d'excellents souvenirs que nous avons quitté les Eurockéennes. Et même si l'intégralité de la programmation ne nous était pas familière (et le mot est faible), les têtes d'affiche du rayon rock (bien évidemment, Shaka Ponk n'en fait pas partie) étaient de haute volée. Organisation parfaite, programmation éclectique et électrique, site exceptionnel magnifiquement mis en avant et équipes dynamiques font des Eurockéennes un festival avec qui je pense renouer les liens. Bravo !

Coucou, bisou et merci à Kem, Minmin, Vava, Milou, Lionel Seven Bones, l'équipe satanique de la Loggia (Medium, Jean-Loose, Jon), Ephelide et le service presse des Eurockéennes, Gil Clonmaire, Mike et Will Alice In Chains, Laurent BMG, Manon, Oli et bien évidemment ma chère et tendre Tiff.

■ Gui de Champi

Photos : Nicolas Keshvary / Daily Rock



HELLFEST

CETTE ANNÉE, JE SUIS ALLÉ AU HELLFEST EN MODE TOURISTE. ENFIN PAS TOUT À FAIT. JE M'EXPLIQUE. DE 2012 À 2015, J'AI ÉTÉ ACCRÉDITÉ POUR TON MAGAZINE PRÉFÉRÉ, ET J'ÉTAIS SUR SITE DÈS L'OUVERTURE POUR PROFITER ET TENTER DE RESTITUER UN MAXIMUM DE CONCERTS POSSIBLE. POUR 2018 ET APRÈS AVOIR LAISSÉ FILER DEUX ÉDITIONS POUR RAISONS FAMILIALES, J'AI EU L'OPPORTUNITÉ ET LE PRIVILÈGE D'ACCOMPAGNER EN QUALITÉ DE TECHNICIEN LUMIÈRE LE GROUPE DE PUNK ROCK BURNING HEADS QUI AVAIT LES HONNEURS DE LA JOURNÉE DU VENDREDI SUR LA WARZONE. ALORS J'AI BIEN PROFITÉ DE MON PASS ARTISTE POUR TRAINER UN PEU PARTOUT BACKSTAGE ET PROFITER SANS « OBLIGATION » DU FESTIVAL. MAIS TU N'ALLAIS QUAND MÊME PAS PENSER QUE J'ALLAIS GARDER MES IMPRESSIONS POUR MOI TOUT SEUL, N'EST-CE-PAS ? ALORS, PLUTÔT QU'UN REPORT FLEUVE, ABORDONS LE FESTIVAL SOUS DIFFÉRENTES PETITES THÉMATIQUES, SI TU LE VEUX BIEN. ET JE VAIS PARTIR DU PRINCIPE QUE TU ES D'ACCORD, CAR MA DÉCISION EST PRISE !

22 juin sera désormais la «journée Burning Heads».

Pendant la tournée des 30 ans qui s'est déroulée l'automne dernier, Jbé, le bassiste sautillant du quatuor orléanais, me confie un petit secret qui n'est pas tombé dans l'oreille d'un sourd : Yoann, le co-fondateur du Hellfest, a contacté les BH pour programmer le groupe sur la Warzone. Jusque-là, rien d'étonnant. Mais c'est ce qui suit qui a été peu conventionnel : les Burning ont été conviés à proposer des groupes à programmer sur ladite Warzone pour la journée du vendredi. De mémoire, je ne crois pas qu'un groupe ait eu l'honneur de proposer durant toute une journée la prog' d'une scène. Les BH ne se sont pas fait prier, et ce sont ainsi les copains de Bunkum, Seven Hate (reformation), Uncommonmmenfrommars (reformation !), Hard-Ons

[d'Australie] et Spermbirds [d'Allemagne] qui auront les faveurs de la prog'. Seven Seconds et Bad Religion ont également été soufflés aux oreilles des organisateurs (Rise Against ne faisait pas partie de la liste) et ce sont finalement les Svinkels qui remplaceront en dernière minute ?".

J'arrive avec la team BH (Jbé, Thomas, Pierre, Mikis, Bender au plateau et Dudu au son) dans son nouveau camion peu avant 10 heures, et après avoir checké les pass, repéré la loge et pris un café, nous nous rendons au VIP en croisant déjà plein de copains (dont la team des \$heriff), puis nous repérons les lieux de la Warzone. Les Burning connaissent cette scène pour y avoir joué en 2014 mais l'environnement a bien changé depuis. Les aménagements en matière d'infrastructure ont ré-

glé quelques soucis (et notamment la poussière en cas de «mouvements de foule») et je constate avec grand plaisir que les changements sont toujours dans le bon sens. Reste à installer un parasol géant au-dessus du site pour éviter de cramer, et tout sera parfait !

Je laisse les Burning, qui ont diverses obligations durant la journée (en plus de jouer, bien sûr) et notamment un tournage pour Doc Marten's, pour mater en bord de scène le concert de Bunkum. Le groupe originaire de Cirières (non loin de Bressuire où nous étions avec eux la veille en compagnie de Seven Hate pour un warm-up qui va bien dans un rade des familles) a balancé trente minutes de punk hardcore aussi old school qu'énergique et efficace. Les quatre musiciens sont ravis d'être là, et manifestent leur joie devant un public qui a déjà envie d'en découdre dans le pit. Impressionnant de savoir que dès les premières minutes du festival, on est déjà dans le vif de sujet !

Le temps d'aller chercher la première bière du festival (et qui ne sera pas la dernière) avec Mr Cu! (chef de Kicking Records et manager des \$heriff) qui a déjà de bonnes astuces (à savoir ne pas faire la queue pour aller recharger son pass cashless pour approvisionner

son compte de boissons), les Spermbirds sont déjà sur scène. Encore une fois, un set court et abrasif sur fond de punk rock accrocheur et revendicatif. Certains musiciens sont arrivés quasiment au dernier moment du fait des grèves aériennes et ferroviaires en France, mais le concert ne souffre pas de ces problèmes logistiques et on passe un bon moment avec le groupe allemand (formé en 1982), à écouter les titres qui s'enchaînent et qui titillent mes petites oreilles pour la première fois.

Retour au backstage (accessible par mini-van faisant office de navette) pour déposer des affaires et aller manger un bout au catering. J'en profite pour me restaurer avec Jim de Not Scientists et UFMF. Ce dernier me fait part de la bonne soirée passée la veille avec les Hard Ons à La Rochelle sur les planches de la Sirène. La première des Unco en live depuis 5 ans s'est très bien passée, et il ne semble pas inquiet pour le concert qui aura lieu dans quelques heures et qui sera retransmis en direct sur la plateforme web d'Arte. Puis, je rejoins l'équipe technique BH pour amener le camion derrière la scène et ainsi décharger le matos. Les Seven Hate sont déjà là et les Hard-Ons envoient grave sur scène en mode quatuor. Il fait déjà relativement chaud sur place, et je regarde cuire au soleil les baffles et les lyres





de Rise Against qui attendent patiemment le concert du soir sur l'arrière scène. Il paraît que les techs du groupe américain sont à pied d'œuvre depuis le petit matin, ce qui leur a permis de bosser tranquille. Bien leur en fasse. Je regarde quelques morceaux des Hard-Ons sur le côté de scène et m'apprête à rejoindre Manu, l'éclairagiste de Seven Hate, à la régie pour prendre un peu la température des lieux. Les techniciens lumière de la Warzone sont hypers sympas, patients et attentifs. «Bosser» dans de telles conditions rend bien évidemment les choses faciles. Du coup, j'assiste au retour des Poitevins (qui enquillent la quatrième date d'affilée) depuis la régie, et le moins que l'on puisse dire, c'est que c'est plaisant, très plaisant même. Les mans (coucou Cyprien) sont toujours dans le coup et balancent un set de killers devant une audience qui n'en demandait pas tant. Steph porte un teesh AC/DC du meilleur effet, Seb est vite torse nu tandis que Greg et Jim se portent à merveille. Je triche un peu car j'ai vu le groupe la veille dans un rade, mais assister au retour éphémère de Seven Hate me procure une joie indescriptible. Putain, j'allais applaudir ce groupe dans les salles à la fin des 90's, et voilà qu'en 2018, ça envoie dans un festival connoté metôl. La vie est bien faite, n'est-ce-pas ? Coté set-list, ça bourre dans tous les

sens et ça privilégie les morceaux rapides et explosifs au moyen plus «mid tempo» du dernier album *Matching the profile*. Excellent !

J'affine mes presets lumières pour le concert des Burning Heads qui suit. Bien que le groupe joue en pleine journée, le parc light est suffisamment fourni pour arriver à faire quelque chose de convenable en plein après-midi. Malgré mes incantations multiples et variées, aucune éclipse n'est prévue. Je ferai donc avec, et je vais donc guider le light de mon groupe préféré dans mon festival préféré. Le set des Burning est court (60 minutes tout de même, mais ce n'est jamais assez long) et le groupe piochera dans quasi tous ses disques pour ce 31ème concert célébrant les 3 décennies d'activité discontinue. Comme toujours, le concert est de grande classe, mais comme je ne suis pas objectif, je t'invite à faire le tour des zines qui ont chroniqué ce concert pour te faire un avis. Deux covers en fin de set (XTC et The Clash), des remerciements à la pelle, une pensée pour Seven Seconds et après pogos, slam et tutti quanti dans le pit, Pete et ses acolytes tirent leur révérence. Quel super monde moderne de merde !

Je réalise que le moment tant attendu vient de s'ache-

ver. La pression retombe à la fin du set des Burning, et il est maintenant temps d'en profiter un maximum. Après 7.8, voici un retour que j'attendais avec beaucoup d'impatience et d'excitation. Uncommonfrommars est dans la place, et les quatre de Serrières vont faire rêver le public dont une partie a fait le déplacement depuis l'Ardèche pour supporter ses poulains. Encore une fois, une set-list irrécusable (même s'il manquait des incontournables, mais c'est toujours pareil avec une machine qui fabrique des tubes à la pelle). Sous un soleil inondant la scène de la Warzone, UFMF réalise un retour triomphal, sans fausse note (ou très peu !) et sous les yeux d'un public nombreux et des webspectateurs d'Arte Live Web (le concert est en effet diffusé en direct sur la plateforme numérique de la chaîne). Le groupe prend un réel plaisir à envoyer le bois, et on sent de l'émotion chez les frères Follain à rejouer après tant d'années, sous l'œil de Marlène, la maman, qui a fait le déplacement pour l'occasion. Au moment où j'écris ces mots, j'en frissonne encore ! Le groupe est de nouveau «en sommeil», mais pour combien de temps ?

Pendant le changement de plateau qui fera place nette pour Svinkels, une grande partie du crew BH va dîner. Ça te fait une belle jambe, n'est-ce pas ? Mais ce n'est pas tous les jours que je mange des mets savoureux dans le restau artiste du Hellfest avec, à la table voisine à gauche de la nôtre, les membres de Converge et, à droite, les Bad Religion ! Je profite de chaque instant et passe un bon moment auprès des amis les Burning. Si bien qu'on laissera malheureusement filer le set de Svinkels, qui était agrémenté pour l'occasion de deux guitaristes sur scène ! Comme des clodos, et alors que nous pourrions profiter de la douce loge qui nous est allouée, nous passerons la soirée (et une partie de la nuit) debout à discuter, ricaner et regarder les mouches tomber à l'arrière de la Warzone, avec tous les copains présents. Manouche style !!!

On tente le coup d'aller mater le concert de Bad Religion sur le bord de scène, et ça fonctionne (nous devrons juste quitter les lieux au début du dernier morceau pour permettre au groupe de filer rapidement en van sitôt le concert terminé, et ainsi permettre un changement de plateau efficace). Ça fait plaisir de revoir les rois du punk rock mélodique de retour au Hellfest. Bad Religion envoie une set-list magique avec beaucoup de tubes. Le chanteur Greg Graffin est avenant, le bassiste Jay Bentley brille dans son costume bleu et les guitaristes font le boulot. Sans parler du batteur, impressionnant

de rigueur et de puissance. C'est très agréable de mater le show sur le bord de scène, même si la restitution sonore n'est pas des plus idéales. Bad Religion a fait le boulot, et à mon sens, il l'a bien fait !

Rise Against viendra clôturer la soirée côté Warzone en sa qualité de tête d'affiche, et même si le métal core mélodique me dépasse un peu (beaucoup, passionnément, à la folie), je feune avec attention le travail des roads en side de la scène. Et plus particulièrement du tech guitare qui a en charge les têtes d'ampli, les effets et l'accordage des grattes. Le type ne chôme pas, mais ma curiosité est attirée par un micro placé sur son armoire de régie. Et j'ai compris (ou plutôt on m'a expliqué) : pendant le concert, le fameux type donne des infos à ses zicos pendant que ces derniers jouent. Incroyable. Le bassiste a également un micro à côté de son ampli pour, à mon sens, communiquer à son road. Passionnant n'est-ce pas ?

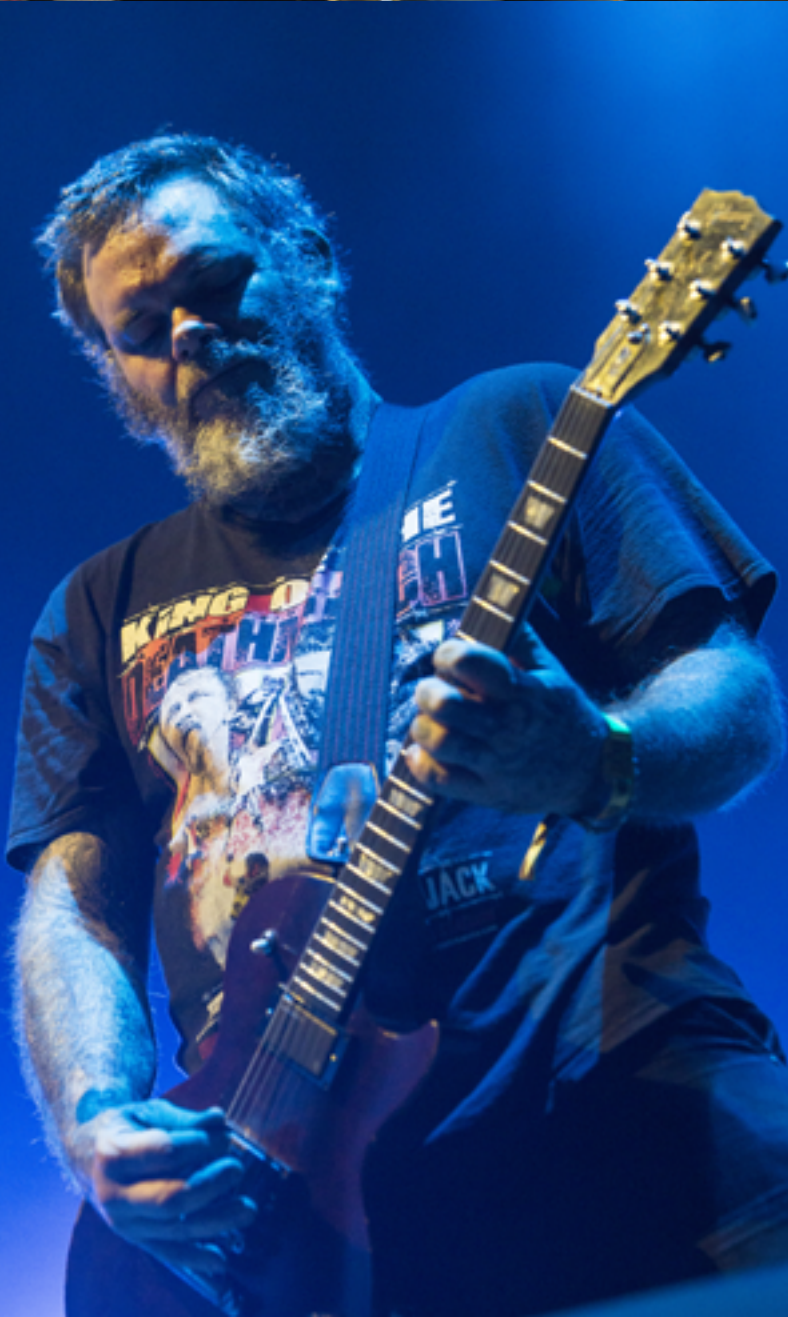
Ainsi s'achève la journée du vendredi du côté de la zone de guerre. Et quelle journée ! Malgré l'absence de Seven Seconds et d'autres groupes un temps évoqués (et notamment The Adolescents), la fête a été complète. Une fête qui restera à jamais gravée dans ma mémoire.

Et le reste ?

Beaucoup (et certainement pas assez) de choses à dire, et comme j'ai profité en mode «touriste» du festival, voici un condensé sous forme de thématique de ce qui m'a botté/surpris/interloqué, et de ce que j'ai détesté/adoré !

Prix du jury catégorie «ça a bien changé depuis mon dernier passage au Hellfest» : incontestablement la Warzone. Son repositionnement, ses accès et ses infrastructures en font l'un des lieux les plus agréables du festival. Ex-aequo avec le nouvel espace VIP déplacé et repensé, un endroit ultra classe même si je suis nostalgique du précédent qui valait aussi des points. Sinon, tous ces petits changements ci et là qui améliorent le confort et l'attractivité du festival.

Prix du jury catégorie «concert ésotérique» : sans aucun doute, la prestation de Lucifer restera un excellent souvenir. Concert de dimanche matin en fin de matinée, accès facile au front de scène, et son de très bonne qualité. La présence derrière les fûts de Nicke Andersson, batteur fondateur de Entombed et leader charismatique de The Hellacopters, est une plus-value







non négligeable. Et que dire de Johanna Sadonis, sa somptueuse compagne qui envoûtera avec grâce et volupté (et à renfort de Muscadet) un set heavy rock 70's de toute beauté, aussi vintage dans le son que dans l'accoutrement des musiciens accompagnant le couple (à la scène et à la ville, et qui vient de se marier un vendredi 13, ça ne s'invente pas). Un moment hyper agréable, idéal pour démarrer une journée.

Prix du jury catégorie «ça fait 25 ans que je veux les voir». Alice In Chains. Et deux fois en quinze jours (avec les Eurocks, début juillet). Ce groupe a marqué mon adolescence. Le band de Seattle a notamment rythmé mes années 90, et le retour aux affaires du groupe en 2005 relève presque du miracle, tant se relever après la disparition de son chanteur charismatique Layne Staley semblait improbable. Quand je pense que le groupe sort cet été un nouvel album, j'en salive d'avance. Et je n'ai pas été le seul à attendre de pied ferme AIC, car les abords de la Mainstage sont pleins à craquer quand le groupe entame son show, parfait du début à la fin. Ça pioche dans toute la discographie pour assurer 60 minutes au niveau classe mondiale, Will est communicatif (et en français s'il vous plaît), le son est bon, et le temps passe à une vitesse hallucinante. Un énorme souvenir, encore un.

Prix du jury catégorie «OVNI du festival» : Heilung. Encore secoué par le set de H9rr9r, je retrouve mon copain Alexandre. Figurez-vous que j'ai connu le jeune homme (24 ans, plus grand que moi) quand il avait 3 ans. J'étais son babysitter, putain ! Hyper fun de le revoir au Hellfest avec un coup dans le nez à 16 heures. On refait le monde avec ses potes et mon ami Yann, on disserte sur les mauvais groupes qu'ils ont vus et sur les excellents concerts que j'ai vus avec Yann. Et pendant ce temps, on entend une sorte de bourdonnement, avec des bruits de cailloux et de bouts de bois. Au bout d'un moment, je tourne la tête en direction de la Temple et je me rends compte de la fidèle restitution sonore d'un groupe sur scène. Il s'agit de Heilung, groupe folk pagan Danois, au visuel assez intrigant. Du coup, on prendrait presque goût à la musique calme, pesante et «naturelle», véritable ode au voyage et à la volupté.

Prix du jury catégorie «son dégueûûûlâââsse» : Napalm Death. Fin de la discussion.

Prix du jury catégorie «tee-shirt le plus improbable». Pendant The Lords of Altamont (excellent concert au demeurant), j'ai quand même croisé (et du coup discuté avec) un type qui portait un tee shirt d'Atomic Kids, groupe de fusion de Nancy des années 90 avec à son



actif un excellent disque (La face cachée).

Prix du jury catégorie «ticket boisson le mieux rentabilisé» : celui distribué aux groupes jouant durant cette édition (cinq tickets par têtes de pipe) et qui permettait d'obtenir un pichet de 150 cl (de bière ou de soft). Ça a fait quelques dégâts, sois-en sûr.

Prix du jury catégorie «je joue deux concerts le même jour» : la paire de guitaristes de Hellacopters (Nicke/Dreggen) ne fait pas semblant : en plus du show envoyé le matin même avec Lucifer (cf un peu plus haut), Nicke enchaîne donc avec The Hellacopters. Mais il n'est pas le seul. Dreggen, en plus d'avoir délivré un set de toute beauté avec The Hellacopters (pendant la déferlante Iron Maiden), a également joué de la guitare lead pour Backyard Babies, son projet principal, un peu plus tôt dans la journée. Backyard Babies sans son traditionnel mur d'amplis de travers, mais toujours avec ses tubes et ses incroyables morceaux rock'n'roll. Les stakhanovistes du rock'n'roll scandinave ont mis la barre très haut.

Prix du jury catégorie «je ne savais même pas qu'il était là ce jour là». Joey Castillo (ex cogneur de Queens Of The Stone Age) envoyant pour The Bronx. Mince alors.

Prix du jury catégorie «le meilleur concert vu sur la Mainstage 1» : Primal Fear. Groupe de power/heavy allemand dans la grande tradition des groupes power/heavy allemands. Formé à la fin des années 90, ce groupe déboîte tout sur son passage. Un bon moment passé avec les Teutons en début d'après-midi le dimanche. Mais je te vois déjà te demander pourquoi c'est le meilleur concert vu sur Main 1 : et Megadeth ? et Maiden ? et Deftones ? et Judas Priest ? Eh bien, en fait, Primal Fear est le seul groupe que j'ai vu sur la Mainstage 1, tout simplement. Mais franchement, c'était bien.

Prix du jury catégorie «c'est mieux sur la Warzone que sur une Mainstage» : Body Count. Malgré un set de milliers sur la Mainstage 2 le samedi en début de soirée, malgré une ouverture avec une reprise de «Raining blood» de Slayer, malgré de nouveaux morceaux de bonne facture et une set-list alléchante, malgré tout cela, ce concert n'a pas pu rivaliser avec le cultissime concert de 2015 sur la Warzone dans le cadre de la tournée européenne de l'album Manslaughter.

Prix du jury catégorie «découverte» : Ho99o9. Quand les Bad Brains rencontrent Black Flag et le Wu Tang Clan. Véritable phénomène, le duo de MC afro-américains, accompagné par un excellent batteur, un sam-



pler et deux amplis Orange (!) va délivrer un set d'une rare intensité. Du début à la fin, les spectateurs vont subir les assauts hardcore des chanteurs qui semblent envoûtés. Enchaînant rythmes lourds et enfumés, et beats rapides et malsains, Ho99o9 et son rap agressif va littéralement pulvériser la Valley et restera un grand souvenir de ce festival. Jouissif.

Prix du jury catégorie «plus mauvais chevauchement dans le running order» : Body Count et Orange Goblin, qui m'empêchera de voir un set complet du quatuor stoner anglais. Pour l'anecdote, Orange Goblin a joué sous la Valley en 2015, juste après Body Count qui s'exécutait sur la Warzone !

Prix du jury catégorie «décor de scène» : simple, épuré, de bon goût. Watain mérite cette distinction. Du bon goût à tous les niveaux.

Prix du jury catégorie «meilleur spot pour assister à un concert» : la petite butte de la Warzone m'aura fait passer un bon petit concert de Terror. Mais incontestablement, la régie lumière de la même scène aura des avantages non négligeables : vue imprenable, endroit ombragé, flightcases multiples pour poser ses fesses, et restitution du son impeccable. En plus de Seven Hate et des Burning le vendredi, j'ai profité de ce spot pour le concert des \$heriff le dimanche après-midi. Pour en avoir discuté dernièrement avec les musiciens, ils ont été soufflés par l'accueil de la foule (ou plutôt de la

marée humaine) amassée devant et sur les côtés de la Warzone. Un festival de hits brillamment exécutés par les gars de Montpellier pour le plus grand plaisir des fans survoltés. C'est le premier concert que je vois avec Ritchie Buzz (The Last Brigade, Kevin K) en remplacement de Fab à la six cordes, et le bougre s'en sort très bien. 60 minutes menées d'une main de maître par Olivier et ses sbires, le tout agrémenté d'un son de fou.

Tu l'auras compris, j'ai vu très peu de concerts sur les scènes principales (moins de cinq, c'est sûr), j'ai pas mal trainé du côté de la Warzone et la Valley n'a pas été occultée de mon planning. J'ai surtout vécu le festival d'une autre manière avec des accès «inédits» au festival, pour ainsi voir les trésors cachés de ce festival hors du commun.

Coucou et merci à Bunkum, toute l'équipe des Burning Heads (mille mercis !!!), Seven Hate, UFMF, Thibault, Cu !, Toons, le staff exceptionnel du Hellfest et particulièrement l'équipe accueil artiste et la team light de la Warzone, Lucifer, Nicke Hellacopters, Dreggen BB, Cyp et toute l'équipe des man, Sophie 3C, Guillaume, Yann, Cédric et Amélie pour leur home sweet home nuits, Christian, Guillaume Gwardeath. Longue vie au Hellfest !

■ Gui de Champi

Photos : Christian Ravel









MAIN SQUARE FESTIVAL

LA TEAM W-FENEC ÉTAIT DE RETOUR POUR LA DEUXIÈME ANNÉE CONSÉCUTIVE AU MAIN SQUARE FESTIVAL POUR GOÛTER AUX JOIES ET AUX AMBIANCES FOLLES QUE NOUS PROPOSE CHAQUE ANNÉE LA CITADELLE D'ARRAS AU DÉBUT DU MOIS DE JUILLET. AU PROGRAMME, DE GROSSES TÊTES D'AFFICHES TELLES QUE DEPECHE MODE, QUEENS OF THE STONE AGE, JAMIROQUAI, GOJIRA OU JUSTICE, DES FORMATIONS TOUT AUTANT FRÉMISSANTES DONT LE NOM PARLE À BEAUCOUP COMME THE BREEDERS, LIAM GALLAGHER, IAM OU GIRLS IN HAWAII, ET DES DÉCOUVERTES LOCALES (VIA UN TREMPIN) OU (INTER)NATIONALES. COMME À L'ACCOUTUMÉE, ET C'EST LE PARTI PRIS DU FESTIVAL, IL Y EN AVAIT POUR TOUS LES GOÛTS, DE L'UNDERGROUND AU MAINSTREAM, POUR LES JEUNOTS OU LES PLUS VIEUX. VOUS CONVIENDREZ PAR LÀ QUE NOUS N'AVONS PAS SU ÊTRE EXHAUSTIF DANS CE REPORT. C'EST PARTI !

Vendredi 6 juillet

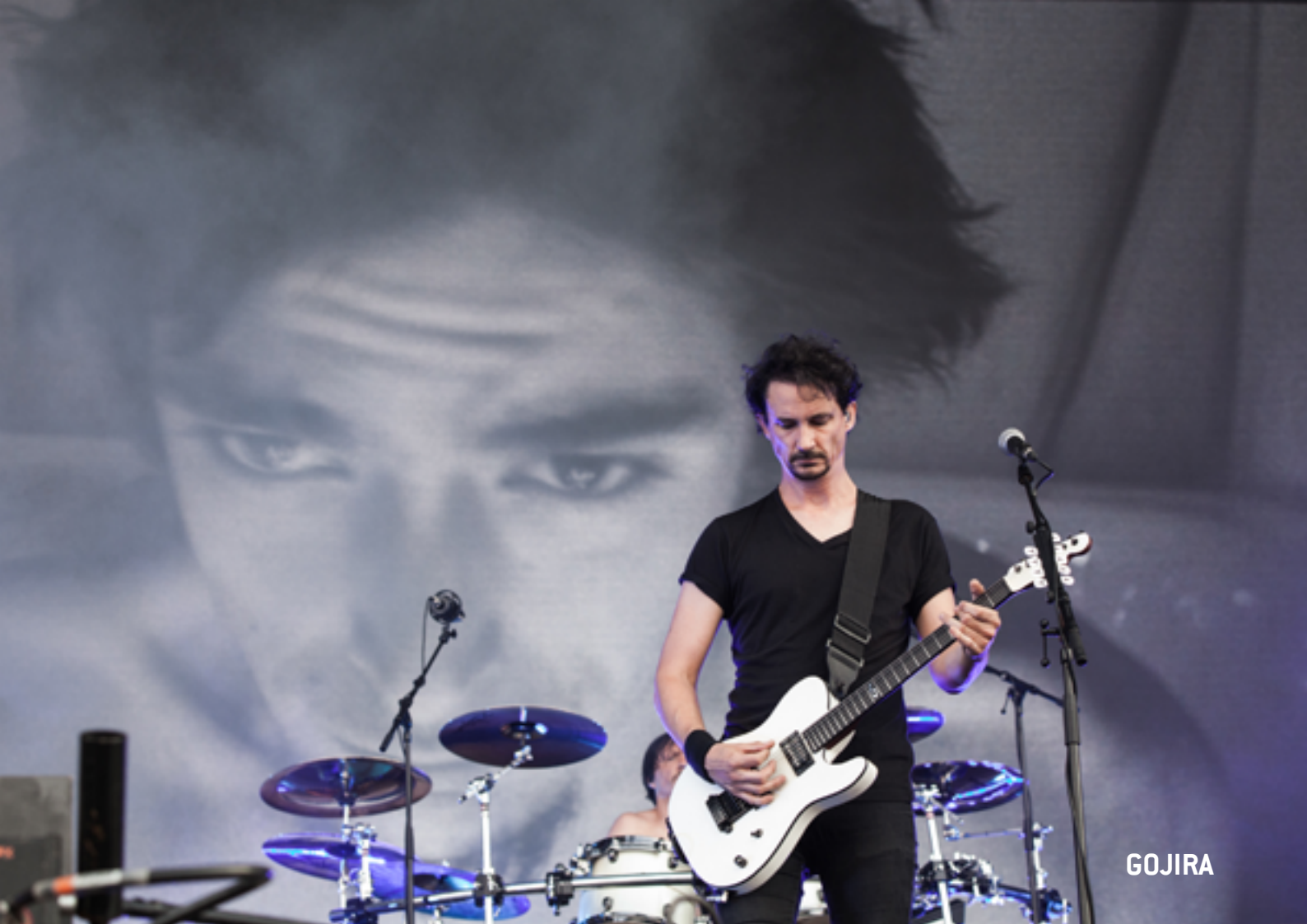
C'est sous une chaleur démoniaque que la team W-Fenec arrive à Arras. On s'arrête dans un petit supermarché du centre-ville, et c'est avec les bras chargés de toutes nos emplettes que l'on rejoint le camping pour y installer nos tentes, affaires et victuailles. C'est après avoir fait face à une longue file d'attente due aux palpations de la rigoureuse sécurité que nous plantons avec galère nos tentes (ouille, la terre séchée !). Coupe du monde de foot oblige, pas mal de festivaliers sont maquillés et habillés aux couleurs de l'équipe de France (et de l'équipe de Belgique qui venait de battre la Selección de Neymar), les radios et autres TVs en streaming sur smartphone foutent l'ambiance au camping, et

quand toute l'assemblée hurle de bonheur sur le but de Varane, nous sommes sur le chemin du festival.

Dès l'instant où nous foulons la place d'armes de la citadelle, les Breeders jouent «New year», titre inaugural du show des Américains mais aussi de leur album culte Last splash. La question qui trotte dans toutes les têtes est de savoir pourquoi l'organisation les a fait jouer si tôt ? La bande des sœurs Deal est une institution du rock mais fait fi de tout ça en balançant une vingtaine de morceaux dont le point commun est leur courte durée. Quel plaisir de se délecter de «Glorious» de Pod ou d'un best-of séduisant de Last splash (citons le tube «Cannonball» mais aussi «Divine hammer», «Drivin' on 9» et «Do you love me now ?»), sans



DAMIAN MARLEY



compter la reprise surprise de «Gigantic» des Pixies. C'était l'occasion parfaite aussi de sentir la force des morceaux d'All Nerve, dernier rejeton de la discographie. Un super concert pour débiter les festivités. Pvrïs fait le buzz depuis quelques années, on comprend mieux pourquoi dès lors qu'on perçoit cette «musique moderne» à base d'électronique surproduite vendue comme du rock. Même si on reconnaît instantanément la beauté et l'agilité de la voix de Lynn Gunn (qui par moments fait penser au timbre de Channy de Poliça), que ce show est ultra calibré et pro, on n'en est pas pour autant conquis, le manque de charisme du trio n'aidant pas en plus. On a préféré la chaleur des riddims de Damian Marley sur la Main Stage. Le fils de Bob a mis un peu de temps à arriver sur scène, mais une fois lancé, il a mis le feu à Arras, le public répondant du tac au tac à ses diverses demandes. Reggae, ragga, dancehall, le Jamaïcain est à l'aise sur tout ! Véritable showman, le dreadlocké de la tête aux pieds a rendu hommage à ses pairs et à son père avec «Exodus» ou «Is this love». L'ambiance n'était pas en reste avec les danses de ses choristes et ce type payé à agiter un drapeau rasta tout le long du spectacle. Spectacle qui se termine de belle manière avec son tube «Welcome to Jamrock».

Romeo Elvis fait partie de cette nouvelle génération du hip-hop belge qui n'hésite pas à prendre la guitare quand il le faut pour enrober de jolies mélodies ses textes qui parlent à grand nombre. N'étant pas fan du tout du style et la «cible» de ce courant musical (plutôt orienté «millennials»), notre curiosité ne nous a quand même pas fait défaut et on a pu découvrir un artiste attachant et sincère, bon dans ce qu'il faisait, et son public constitué de pas mal de Belges complètement dingues capables d'établir un «circle pit» au milieu d'un morceau. On passe de surprise en surprise. Bon, Gojira sur scène n'en est plus vraiment une (3 concerts en 3 ans pour nous). On préfère éviter la redite, mais ces gars-là sont toujours aussi bons, puissants, carrés et se défendent bien, même face à une audience plus grand public. D'ailleurs, Pleymo a eu le temps d'adresser un mot à leurs égards en nous rappelant à ses bons souvenirs de dates partagées avec ces gars du Pays Basque qui n'étaient pas encore le super groupe international qu'il est actuellement. Ce serait presque perçu comme un air de jalousie, mais on voit bien la différence de parcours entre les deux. OK, les Parisiens se sont séparés pendant une dizaine d'années mais ça sentait déjà la fin de parcours. En tout cas, sur scène ses vieux



PLEYMO



titres ont mal vieilli, bien que la patate sonore soit toujours au RDV. Il y a eu comme qui dirait un sentiment de « has been » (dans le vrai sens du terme) durant ce show. On a grandi un peu avec eux il y a presque 20 ans mais notre histoire avec eux s'est arrêtée à cette époque pour nous.

Une autre histoire qui pourrait peut-être se finir là aussi, c'est celle avec les Queens Of The Stone Age. Non pas que leur prestation soit médiocre, loin de là, mais nous ne sommes plus beaucoup en phase avec leurs derniers disques. Si bien qu'on perçoit une différence majeure entre ses anciens (surtout ceux de la période avec Nick Oliveri) et ses nouveaux titres, le talent d'écriture n'étant plus ce qu'il était. Après une introduction sur le thème d'«Orange Mécanique», les Américains nous pondent sauvagement un «Regular John», premier titre de leur discographie qui n'était plus beaucoup joué en live ces dernières années. Ça commence super bien, le spectacle suit son cours et il est difficile de pointer du doigt la bande de Josh Homme, les watts sont en place dans une ambiance sublime faite de tubes lumineux. Jon Theodore y va de son solo de batterie sur un «No one knows» d'anthologie, tandis que Troy se fait plaisir sur «Make it wit chu».

Comme on le disait juste avant, le petit bémol sont ces titres moins percutants qui cassent un peu le rythme (et l'ambiance) du show comme, par exemple, «If I had a tail», «Domesticated animals» ou «Smooth sailing». C'est un peu rincé qu'on termine cette première journée durant laquelle le soleil ne nous a pas épargnés.

Samedi 7 juillet

Au lendemain d'une journée bien remplie, c'est Okay Monday, lauréat du tremplin du Main Square Festival, qui a l'honneur d'ouvrir le bal. Sa pop rock influencée par les nineties et les college band américains est malheureusement pour nous dénuée d'intérêt, seule sa reprise de «Like a virgin» de Madonna mérite un pouce bleu ! Black Foxxes qui leur succède sur cette Greenroom n'en est pas loin non plus avec son chant mielleux un tantinet apprêté drapant une pop revue et revue. Wolf Alice est une formation un peu plus intelligente en la matière car elle sait offrir d'autres horizons. Et on le sait tous, l'avenir de la musique se trouve dans le métissage. Apprécié il y a quelques semaines auparavant au Download Festival (voir le live-report par ailleurs), le groupe mené par la charmante et talentueuse Ellie a eu l'occasion de faire un show un peu plus long



OKAY MONDAY



BLACK FOXXES



KID FRANCESCO LI

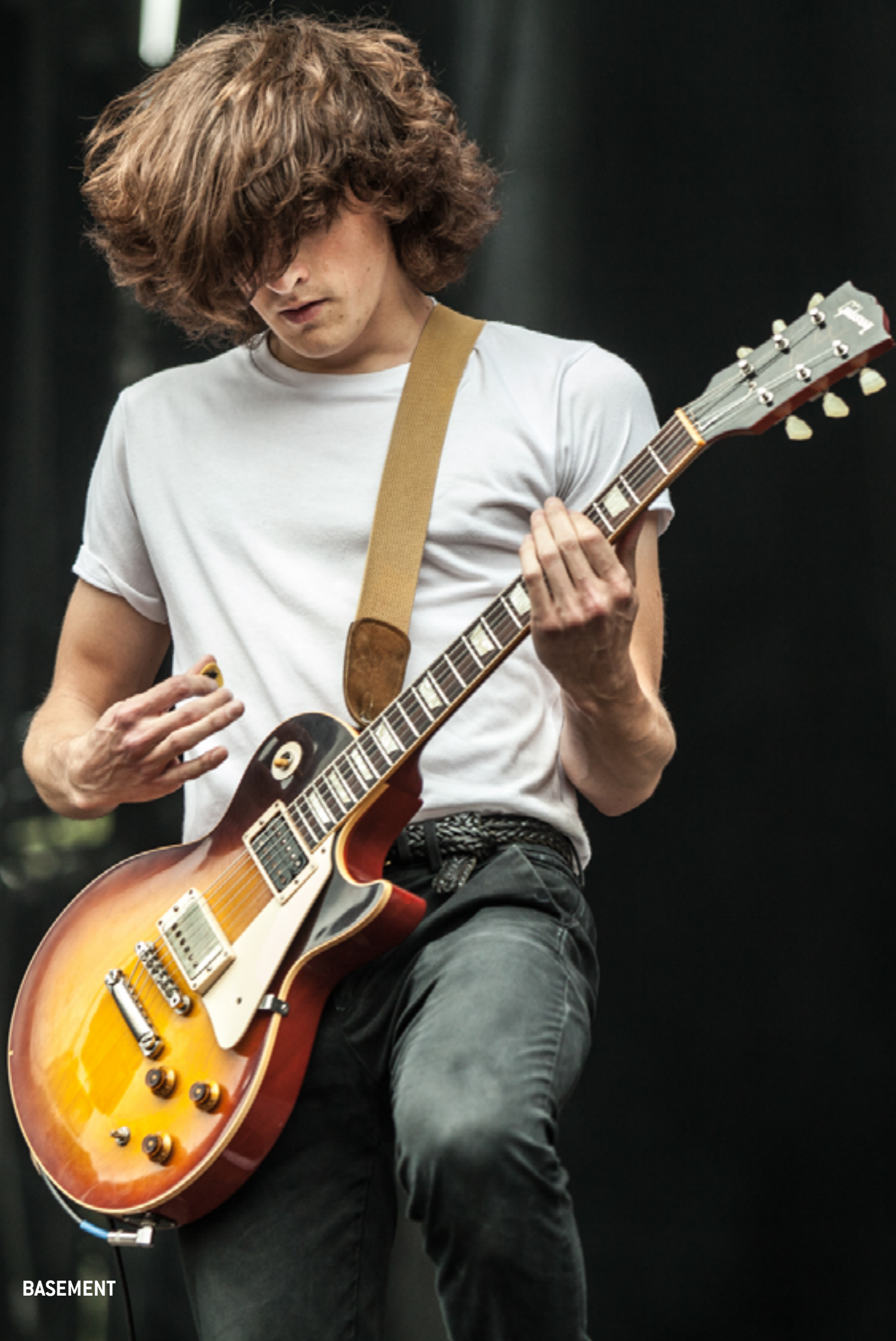


WOLF ALICE



WOLF ALICE





BASEMENT



sur les planches d'un festival dont la programmation est plus en phase avec son style. Du coup, on s'est laissé passionner pour cette sinusoïdalité entre riffs accrocheurs saturés («Yuk foo») et ambiances éthérées («Don't delete the kisses»). Nous avons revu le duo Kid Francescoli et leur pop sensuelle qui ne trouve pas vraiment grâce à nos yeux et oreilles. Si esthétiquement tout peut paraître distingué, trop propre, les chansons jouées en live n'apportent rien de plus que l'album. Cette mollesse électronique et physique est une déception totale. Heureusement, Basement rattrape tout ça. Une découverte captivante qui mêle l'émo-punk à la pop avec une touche personnelle de post-hardcore et qui nous rappelle par épisodes Far, Sunny Day Real Estate ou les groupes de Walter Schreifels (Quicksand, Rival Schools) sans arriver néanmoins à les égaler. En même temps, quand on fait face à des mecs qui ont un look 90's, qui alternent partie de chant hurlé et clair et partie calme et bourrine, ça attire forcément l'attention.

L'air de rien, il était attendu. Liam Gallagher représente toujours l'âme d'Oasis et c'est à se demander si le public d'Arras était davantage là pour voir l'ancien chanteur d'Oasis plutôt que son nouveau groupe. Mais ils n'auront pas totalement tort tant la set-list de l'ancien roi de la britpop sera majoritairement composée de



titres de son ancienne formation (9 sur 14 pour être précis, le reste sont des titres de son nouvel album *As you were*). C'est après une introduction composée d'un sample de chant de supporters de Manchester City et d'une chanson d'Oasis que l'anglais va dérouler son concert avec sa dégaine légendaire et sa parka après une journée de cagnard [?!?]. Oui, Liam Gallagher soulève beaucoup de questions, mais la sauce prend parfaitement, les festivaliers sont en liesse dans une atmosphère très poussiéreuse quand résonnent «Supersonic», «Wonderwall», «Whatever», «Cigarettes & alcohol». Finalement le nom de son dernier album aurait dû nous mettre la puce à l'oreille, on vous rassure, on n'est pas devenu fan d'Oasis après ce show respectable de pur rock anglais. Non, la raison pour laquelle nous nous sommes déplacés ici se nomme Depeche Mode, groupe culte de synth-pop/new wave britannique à la carrière bien remplie qui fêtera ses 40 ans dans pas si longtemps que ça. Le groupe arrive avec dix minutes de retard après l'air de «Revolution» des Beatles devant une peinture très colorée pour y interpréter «Going backwards», titre issu du dernier album *Spirit*, parfait pour faire monter l'ambiance. Dave Gahan se fait un grand plaisir, tout en faisant des poses subjectives, de chanter les classiques «Personal Jesus»,

«Enjoy the silence», «Precious», «World in my eyes», «Walking in my shoes», «Never let me down again», «It's no good» ou encore «Stripped», et si le public est tant ravi d'être là ce soir c'est aussi parce que l'Anglais est très fort dans sa communication en lançant par exemple des petits cris d'encouragement, qui en deviennent presque des tics à la fin, pour qu'il pousse la chansonnette avec lui. On a apprécié l'effort du groupe de donner une nouvelle vie à ses morceaux en les réorchestrant et s'il s'accorde des choix douteux comme donner le micro à Martin Gore pour un morceau mielleux en solo à la clé, on ne peut que s'incliner devant ce concert magique et inoubliable. Vous vous en doutez, les 1h30 sont passées beaucoup trop vite.

Dimanche 8 juillet

Dimanche fut la journée la plus longue de par son manque d'attraction hormis quelques groupes piliers dans leurs domaines. Ça nous a permis de reposer l'esprit et les guiboles. Première déception sur la Greenroom avec Double T, à ne pas confondre avec le talentueux rappeur québécois du même nom, celui-là vient d'Amiens et a des faux airs d'Eminem. Son truc à lui, c'est de conter la double personnalité avec d'un







masse de monde dans sa poche avec plusieurs de ses hits dont «Petite frère», «Nés sous la même étoile» ou «L'empire du côté obscur» mais également d'autres classiques comme l'inévitable «Je danse le Mia» ou le «Bad boys de Marseille» d'Akhénaton. Les samouraïs, qui étaient masqués au début du show, ont été à la hauteur de leur rang. Ni plus, ni moins.

La véritable attraction de la journée, Jamiroquai, est un monstre du live. Il nous l'a encore prouvé à l'occasion de cette dernière journée. Auteur l'année dernière d'un très bon Automaton, le groupe ne l'a dévoilé qu'à travers l'introductive «Shake it on». Dommage, car il méritait d'être davantage joué tant il est calibré pour le live. Peu importe, festival oblige, le public d'Arras a eu les honneurs d'avoir un bon best-of des Anglais, avec leurs inévitables tubes («Alright», «Space cowboy», «Cosmic girl», «Travelling without moving», «Little L») mais

également des morceaux phares, certainement moins connus du quidam qui, par exemple, attendait impatiemment Orelsan («Use the force», «Last years», «Starchild», «[Don't] Give hate a chance», «Love foolosophy»). Le show est impeccable, tous les ingrédients sont au rendez-vous pour danser comme un fou (disco, funk, rock, samba, acid-jazz, pop...) grâce à des musiciens de grands talents. Jay Kay, coiffé d'un casque futuriste lumineux inspiré des écailles de pangolin, n'a plus la même vivacité qu'à la grande époque mais a gardé tout de même de bons réflexes quand il s'agit de se déhancher (même si avouons-le, il a quand même plutôt tendance à marcher de bout en bout de la scène). Jamiroquai nous quitte après 1h30 de spectacle intense et jouissif, beaucoup trop court pour les fans que nous sommes, un peu comme Depeche Mode la veille. Après un concert comme celui-là, difficile de se remettre dans le bain. Pas le temps de digérer que



NOTHING BUT THIEVES



GIRLS IN HAWAII





JAMIROQUAI

côté Théo (grosso modo le bon) et T-High (le mauvais), le flow n'est pas trop mauvais, il s'en sort même plutôt bien pour une première dans un gros festival mais son rap est bien trop soft pour nous emballer. Le temps de flâner et de daigner découvrir au bout du troisième jour les coins «cachés» du festival (comme son bar à vin, son barber shop ou sa petite discothèque), nous loupons notamment The Hunna et Tom Walker puis retrouvons sur la Main Stage les Anglais de Nothing But Thieves. Leur son oscille entre ballade pop et rock nerveux, sans fioriture et avec un brin de talent, ils font fondre assez aisément leurs jeunes fans. La voix perchée du chanteur peut s'avérer autant agaçante qu'agréable, tout dépend des moments, et c'est à l'image de ses compositions. Autant on se fait chier souvent, autant ils sont capables de sortir de nulle part de bonnes séquences rock à base de riffs costauds qui font frétiller.

Non, en vrai, les champions du frétillement, voire du frémissement, sont les Belges de Girls In Hawaii. C'est un tout autre niveau de composition. Venu défendre Nocturne, leur dernier album, le quintette était au top de sa forme et nous a offert également un florilège de titres mélancoliques issus de ses albums précédents.

Un concert qui tombait à point nommé puisqu'il s'agissait en fait du premier plaisant de la journée. Ceux pour qui L'école du micro d'argent est un album culte du hip-hop français ont été forcément servis car IAM l'a honoré en grande pompe sur la Main Stage. Fêtant ses 20 ans, les Marseillais ont mis très rapidement une masse de monde dans sa poche avec plusieurs de ses hits dont «Petite frère», «Nés sous la même étoile» ou «L'empire du côté obscur» mais également d'autres classiques comme l'inévitable «Je danse le Mia» ou le «Bad boys de Marseille» d'Akhénaton. Les samouraïs, qui étaient masqués au début du show, ont été à la hauteur de leur rang. Ni plus, ni moins.

La véritable attraction de la journée, Jamiroquai, est un monstre du live. Il nous l'a encore prouvé à l'occasion de cette dernière journée. Auteur l'année dernière d'un très bon Automaton, le groupe ne l'a dévoilé qu'à travers l'introductive «Shake it on». Dommage, car il méritait d'être davantage joué tant il est calibré pour le live. Peu importe, festival oblige, le public d'Arras a eu les honneurs d'avoir un bon best-of des Anglais, avec leurs inévitables tubes («Alright», Space cowboy», «Cosmic girl», «Travelling without moving», «Little L») mais



JAMIROQUAI



également des morceaux phares, certainement moins connus du quidam qui, par exemple, attendait impatientement Orelsan («Use the force», «Last years», «Starchild», «(Don't) Give hate a chance», «Love foolosophy»). Le show est impeccable, tous les ingrédients sont au rendez-vous pour danser comme un fou (disco, funk, rock, samba, acid-jazz, pop...) grâce à des musiciens de grands talents. Jay Kay, coiffé d'un casque futuriste lumineux inspiré des écailles de pangolin, n'a plus la même vivacité qu'à la grande époque mais a gardé tout de même de bons réflexes quand il s'agit de se déhancher (même si avouons-le, il a quand même plutôt tendance à marcher de bout en bout de la scène). Jamiroquai nous quitte après 1h30 de spectacle intense et jouissif, beaucoup trop court pour les fans que nous sommes, un peu comme Depeche Mode la veille. Après un concert comme celui-là, difficile de se remettre dans le bain. Pas le temps de digérer que Justice est déjà en train de faire trembler la Greenroom avec sa techno-house. On se croirait à Dour ! Ça pulse et les lights sont assez méchantes, on se dit à ce moment-là que les Parisiens ont plutôt bien vieilli et gardent la foi dans ce qu'ils font malgré des doutes au regard de leur carrière en dents de scie. En toute subjectivité évidemment. Orelsan clôt cette édition sur une scène qui paraît bien trop grande pour lui. La star du rap français était attendue après sa longue absence expliquée par ses projets ciné et TV et avait visiblement beaucoup de

choses à dire aux 40 000 spectateurs. Une grosse partie d'entre eux d'ailleurs buvaient et connaissaient par cœur ses paroles, quant à nous, on se sentait en peu en décalage avec ce show simple et basique. Ce n'était pas forcément la fin rêvée pour cette édition (comme le fut Radiohead l'année dernière), mais il en fallait pour tout le monde.

Nos chaleureux remerciements vont à Myriam et à son équipe pour l'accueil.

Un grand merci à Café Royal et à ses somptueuses hôtesse de nous avoir aidé à tenir sur ces 3 jours.

■ Ted

Photos : @ Studio Paradise Now (Guillaume et Ted)



SEE YOU IN THE PIT #8

POUR PASSER L'ÉTÉ À MONTPELLIER ET SURVIVRE AUX ÉPISODES CANICULAIRES, ON PEUT S'AMUSER À OBSERVER L'ÉVOLUTION DE LA COULEUR DU TOURISTE EN FRONT DE MER : BLANC LE LENDEMAIN MATIN DE SON ARRIVÉE, ROUGE AU SOIR DE SON PREMIER JOUR DE PLAGE ET CUIT TOURNE-RETOURNE AU TERME DE SON SÉJOUR MÉDITERRANÉEN. MAIS EN CETTE PÉRIODE ESTIVALE, IL Y A BEAUCOUP PLUS ENRICHISSANT À FAIRE QUE DE MATER LES PLAGISTES, C'EST LE FESTIVAL SEE YOU IN THE PIT QUI SE DÉROULE AU SECRET PLACE.

Secret Place est une salle de concert (et plus si affinités : salle de répét', fanzine, label...) bien planquée dans un ZAC d'un bled jouxtant la ville de Montpellier, à St Jean de Vedas plus précisément. Et plutôt que de faire un festival condensé sur 1 ou 2 jours à saigner des oreilles et ruisseler des aisselles, See you in the pit propose un bon paquet de soirées durant un mois avec du lourd, du live et du rock tendance enragée (ainsi, on peut mieux apprécier le patio, les nuits chaudes et la bière fraîche). Pour cette huitième édition, on pouvait notamment retrouver le mythique groupe punk The Dickies, le thrash métal des Brésiliennes de Nervosa, la référence Soulfly qu'on ne présente plus, le death metal polonais de Hate, ou les Russes du Siberian Meat Grinder. En bref, c'est le monde entier qui passe par cette étape méditerranéenne.

Et en ce premier jour du mois d'août, ce sont les Voodoo Glow Skulls qui nous font le plaisir de passer par Secret Place pour l'une des 2 seules dates françaises (avec Paris) de leur Voodoo European Tour. Mais avant de tâter du skacore des gugusses des Californiens la soirée commence avec Basket Case, death doom

métal de St Jalle (dans la Drôme) qui propose un set sombre et carré. Ce n'est pas vraiment mon truc mais le trio maîtrise son sujet et doit sûrement satisfaire les amateurs du genre. Il est ensuite suivi de Leptik Ficus, un trio qui joue à domicile, puisque de Montpellier, et qui envoie du bon punk hardcore dopé à la sauce qui pique et avec le sourire. Ça discute entre les morceaux, ça papote avec le public, ça déconne. Bref, comme un bon concert entre potes dans un garage de banlieue. On cherche presque dans la salle le vieux canapé en cuir défoncé pour se caler dedans tout en sirotant une mousse.

Voodoo Glow Skulls

Voodoo Glow Skulls

Une quinzaine de minutes plus tard après la dernière titre de Leptik Ficus, alors que tout le monde est allé se rafraîchir dans le patio à l'extérieur de la salle de concert, c'est un énergomène affublé d'un poncho multicolore et d'un masque de lucha libre qui apparaît à la porte de la salle et scande un «who do voo doo we doo !» pour rameuter les festivaliers. Une très belle entrée en matière d'Efrem Schulz, nouveau chanteur des Voo-

doo Glow Skulls, qui, non content d'avoir su reprendre le micro en 2017 après le départ de Frank Casillas, chanteur original du groupe depuis 1998, démontre des talents manifestes de rabatteur. Mais pas que ! Présence scénique, gadgets colorés en tout genres (au delà du costume introductif multicolore, un drapeau des Voodoo, un totem à tête de mort, ...), immersion dans le public jusque dans les chiottes, et tout le set avec une bonne patate du début à la fin, Efrem Schulz se régale et fait le show. Sur la scène du Secret place, ça envoie aussi du chaud et de la bonne humeur. C'est trombone - saxo pour la section cuivre et guitare-basse-batterie pour la section punk rock. Et tout ce petit monde enchaîne les tracks et les rythmes syncopés à fond les ballons devant un public bien réchauffé. Réchauffé et équilibriste pour certains, puisque pour les auditeurs les plus proches de la scène qui seraient tentés par un pogo, le sol étant lessivé de bière, c'est slide de semelle et grind de tong (mais sans triple boucle piqué). Côté scène, les Voodoo Glow Skulls n'ayant pas sorti de nouvel album depuis Break the spell en 2012, on

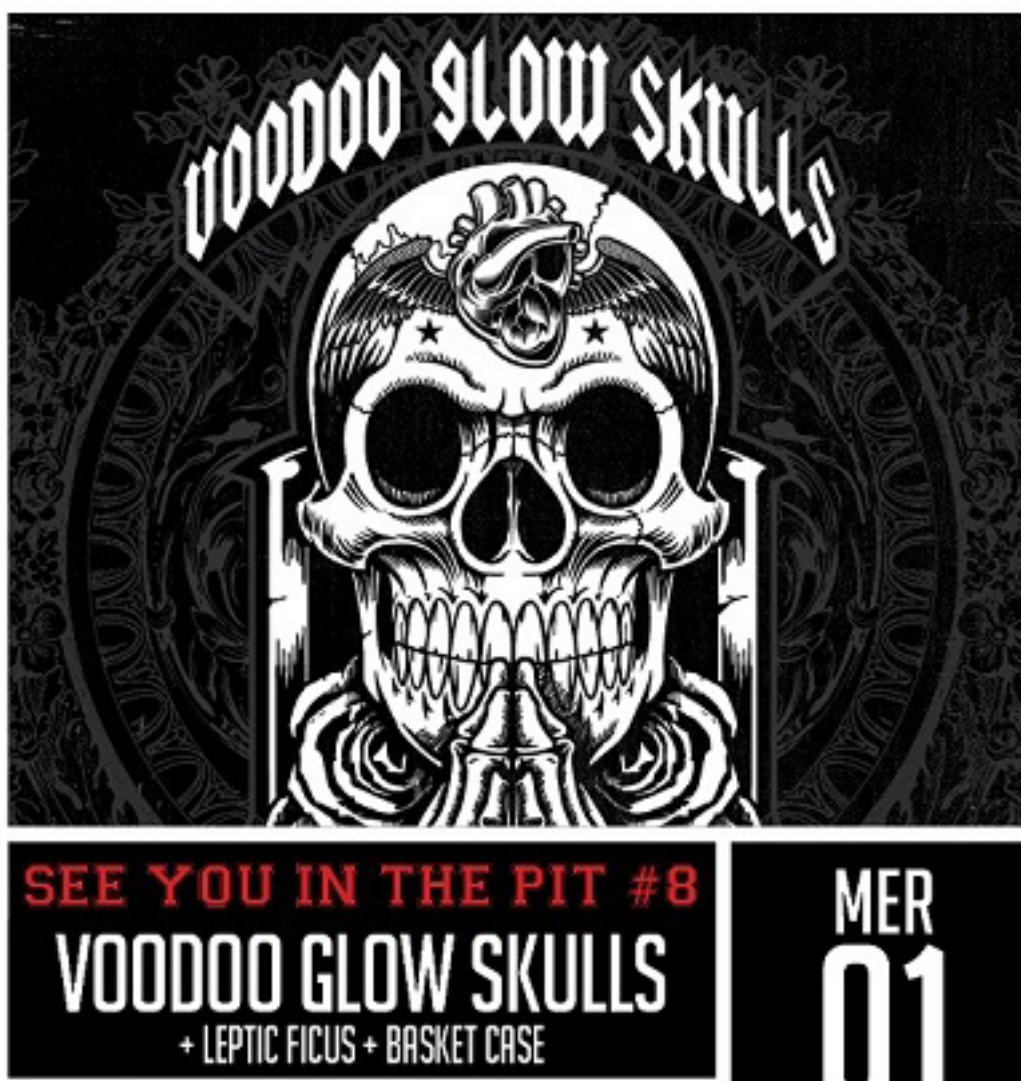
fait un tour de toute la discographie, sans oublier les classiques «Shoot the moon», «Dirty rats» ou «Charlie Brown». Mais la présence d'un ou deux inédits et la promesse d'un nouvel album (si j'ai bien compris les propos d'Efrem, mi-hurlés mi-criés en fin de set), semblent augurer une prochaine galette.

Pour ce troisième passage au Secret place après 2011 et 2016, preuve que les Voodoo Glow Skulls ont trouvé leur étape française et leur public, ... et réciproquement. 20 ans d'existence et malgré un line-up qui a pas mal changé au fil des années, c'est toujours le même feu vaudou qui bouillonne dans l'esprit du groupe. Alors, who do voo doo we doo ?

Merci à Geoffrey du Secret Place et à Xavier Queyrel

■ Eric

Photo : Xavier Queyrel (chaîne Youtube Oeil Malin Video : 2 videos du concert dispos)





WHAT THE FEST ?

UN PETIT FESTIVAL ALTERNATIF ARTISTICO-ÉCOLO-SOCIALO-LUDIQUE AVEC UNE PROGRAMMATION MUSICALE, CHAQUE ANNÉE, DE PLUS EN PLUS SYMPATHIQUE ? C'EST LE WHAT THE FEST, À 15 KM DE MONTPELLIER (VENDARGUES, PLUS PRÉCISÉMENT), QUI A EU LIEU POUR CE PREMIER WEEK-END DE JUIN 2018. PLUS QU'UN FESTIVAL DE MUSIQUE, WHAT THE FEST PROPOSE DURANT LA JOURNÉE DES SPECTACLES DE RUE, EXPOSITIONS, HAPPENINGS, ATELIERS POUR ENFANTS, ET CONCERTS EN SOIRÉE. CHAQUE ÉDITION EST PLACÉE SOUS UN THÈME AUTOUR DUQUEL SE DÉVELOPPENT TOUTES LES FESTIVITÉS : DÉVELOPPEMENT DURABLE EN 2016, LES 100 ANS DE LA RÉVOLUTION RUSSE EN 2017, ET LA CÉLÉBRATION DE MAI 68 POUR CETTE ANNÉE. ET LE LINE-UP MUSICAL SUIT LE LIGNE ÉDITORIALE : EN 2017, C'ÉTAIT IGORR ET SOVIET SUPREM POUR L'ÉDITION BACK IN THE U.S.S.R. ET POUR 2018, AVEC SOUS LES PAVÉS LA PLAGE, IL FALLAIT BIEN QUELQUES GROUPES AU DISCOURS CONTESTATAIRE OU À L'UNIVERS EN MARGE. QUOI DE MIEUX QUE D'ACCUEILLIR POUR LA PREMIÈRE SOIRÉE L'INDUS ATMOSPHÉRIQUE DE THOT, LE RETOUR DES TETINES NOIRES ET LES MYTHIQUES YOUNG GODS.

Je débarque pour la deuxième soirée au parc de la Cadoule, site verdoyant et étendu où se déroule donc ce What the Fest troisième du nom (malgré un GPS de google map complètement crétin qui me voyait en mode tank en plein débarquement en Normandie à vouloir me faire traverser les 40 hectares du parc par la face Est, comme si ma caisse avait des chenilles...). Ambiance détendue, et bonne gestion de l'espace pour les festivaliers comme pour les diverses activités de la journée (expos sur mai 68, stands de diverses ONG, batteries de foodtrucks plus biocopains que junk food). La soirée musicale commence avec un préchauffage de la scène par les jeunes élèves de l'école de musique Top Espace de Montpellier qui enchaînent quelques belles reprises de classiques rock. C'est toujours sympathique d'offrir un petit set sur une belle scène à des ados qui maîtrisent leur partitions.

Afous Afous prend ensuite possession du lieu. Ce trio ariégeois et toulousain aime le mélange des genres et des langues. Avec une musique electro rock agrémentée de quelques riffs métal traînants et circulaires, la chanteuse rajoute à cette convergence sonore un chant très varié, dans un mélange de langue française et arabe, entrecoupé de cris et autres onomatopées. Une musique complexe et indéfinissable, à l'instar d'[Ekova] qui en son temps avait su pousser très loin

le concept de la fusion des genres.

Moins complexe dans sa musique et plus punchy au niveau des textes, c'est La Piéta, rappeuse/slameuse sur un fond de beats hip hop avec quelques pointes de punk. Résolument engagée, rageusement féministe, c'est du Virginie Despentes en mode audiovisuel. Ses textes bousculent les préjugés et La Piéta secoue le public, que ce soit par ses textes où ses harangues. Elle n'est pas là que pour dire «merci et bonsoir».

Avant comme l'on ne passe aux plats de résistances, le duo trip hop montpelliérain Tôfie enchaîne quelques titres sur la «mini (mini) scène» pour nous faire patienter. C'est ce qu'il fera à chaque turn over sur la grande scène. Pas facile de faire un concert découpé en mode puzzle mais ils réussissent à créer une continuité sonore agréable à la soirée.

Et c'est un retour vers le futur avec l'arrivée de Senser. Plus de 20 ans de carrière pour ce groupe né en pleine période fusion et qui avait su trouver sa touche personnelle avec des samples électro, des riffs metal, des sonorités orientales et un couple aux micros : Kerstin Haigh pour la partie chantée et Heitham Al-Sayed pour un rap rapide et continu. Sur scène, le groupe prend toujours autant de plaisir, et si les musicos restent cloués



à leurs place respectives, Kerstin et Heitham occupent l'espace et mouillent le maillot. Il y a de l'intensité dans les oreilles et sur la scène. Senser se régale, échange quelques mots en français, explique qu'ils auraient aimé faire des reprises pour rigoler mais leur temps de paroles est trop court pour prolonger le concert qui se terminera par le hit «Age of panic», un set intense mais trop court.

Si Senser a su chauffer le parc de la Cadoule, La Phaze termine cette deuxième soirée avec la volonté de faire monter encore la température. Après une pause de 6 ans prise après le quatrième album *Psalms and revolution*, La Phaze revient avec toujours la même énergie, et nous propose de revisiter sa discographie. Les membres fondateurs Arnaud Fournier à la guitare au Dammy Baluteau sont rejoints par Speaker Louis pour la tournée 2018, qui a lui aussi bouffé du speed avant de monter sur scène. La Phaze a toujours livré des live chaud patate, et c'est toujours le cas. L'explosivité et

la scène a toujours été dans leur ADN, et comme dit Dammy, ils savent trouver le bon «riddim». Le set list enchaîne les bastos («Assaut final», «Nouveau défi»,...) seule «La langue» viendra apporter une petite séquence plus calme. Quelques nouveaux titres sont proposés dont «Avoir 20 ans» actuellement joliment clippé sur le web. Mais c'est encore sur scène que l'on espère entendre La Phaze «Avoir 20 ans». 20 ans de carrière, 20 ans dans la tête et l'avenir encore devant soi.

Quant à What the Fest, il n'a pas encore 20 ans, mais avec un line-up toujours plus intéressant d'années en années, sans attendre 2036, on a hâte de l'édition 2019.

Et un grand merci à Muriel Palacio et aux bénévoles.

■ Eric

Photos : Eric







MONSTERNAUT

Enter the storm
(Heavy Psych Sounds)

Il n'aura pas fallu attendre pour avoir la confirmation que les Monsternaut n'étaient pas qu'un feu de paille, on voulait davantage de leur desert-rock avec de la fuzz à foison, du groove et un chant charmeur et on est servi avec ce premier Long Play qu'est Enter the storm. Le trio ne réinvente pas le fil à couper le stoner mais enquille tous les attendus d'une galette qui promet des flammes, de la vélocité et l'envie d'aller tout droit en enfer. Riffs hypnotiques, descentes de manche, petits solos distordus, longues parties instrumentales, matraquage massif de fûts, effets gratinés sur le chant, saturation à l'avenant... les Finlandais cochent toutes les cases du cahier des charges sans pour autant se contenter d'aligner ce qu'on veut entendre. Non, en plus, ils donnent une vraie profondeur à leurs compositions, prennent quelques risques en défrichant des territoires plus méconnus («Back to universe», «Swallowed by the Earth») et font en sorte qu'on accroche rapidement à l'ensemble. Au final, seules quelques redondances sludge peuvent ternir le tableau, le combo usant un peu trop des ralentissements de tempo pour alourdir leur propos, à côté de l'efficacité brute du titre éponyme, ça laisse songeur quant à leur réelle force de frappe.

■ Oli



ZÉRO

Ain't that mayhem ?
(Ici d'Ailleurs)

Voilà une pochette d'album qui symbolise parfaitement l'univers musical du groupe. Parce que l'on pourrait zapper Zéro, si on ne fait pas l'effort de tendre l'oreille ou de poser son regard, en n'y voyant qu'un dessin abstrait grisâtre pour une musique indie rock alanguie. Alors prends le temps d'observer cette pochette au très beau dessin post apocalyptique et pose-toi pour écouter ce très bon post rock complexe et intrigant de Zéro. Avec un paquet d'albums dans le magasin, ce trio lyonnais bien aguerri (les membres ayant déjà sévi au sein de Deity Guns ou le mythique Bästard), maîtrise donc l'alchimie sonore depuis quelques décennies. De ces formulations insaisissables et atmosphériques, ces partitions noise, electro, post rock, dans lesquelles les voix murmurent, gémissent, psalmodient sans vraiment émerger. Toutes ces bribes sonores, tels de délicats et fragiles ruisseaux se rejoignent progressivement en un cours d'eau puissant et calme. Et tel un fleuve qui cache sous le miroir de l'eau une force gigantesque, si tu t'aventures dans cet Ain't that mayhem ?, tu te retrouveras emporté sans ménagement. Lâche prise et laisse toi entraîner dans ce sympathique courant.

■ Eric



GENERAL CLUSTER

Greetings from black mountains
(Swamp Bloody Swamp)

Qui envoie encore des cartes postales ? Plus grand monde si ce n'est General Cluster qui nous transmet un petit coucou des Alpes ou plutôt des montagnes noires où il séjourne depuis une dizaine d'années. Après 2 EPs, les Grenoblois ont (enfin) franchi l'obstacle «premier album» et délivrent sur la longueur leur vision d'un stoner métallique à poils longs. Elle dit quoi cette carte ? Eh bien le temps est plutôt à l'orage avec un tonnerre qui fait écho de chaque côté de la vallée et des éclairs de six cordes qui déchirent le ciel. Lors d'une excursion, des grognements d'ours se sont fait entendre tout comme le doux chant d'une cascade ou le chant chorale de quelques bûcherons testostéronés. On se promène rarement tranquillo, on préfère la version dégringolade de pentes abruptes quitte à créer des éboulements capables d'ensevelir ceux qui se trouveraient en-dessous, bref, la montagne, ça nous gagne et ce n'est pas de tout repos. Si tu passes par ce monde inspiré par les seventies, passe un coup de fil ou envoie un mail (c'est plus rapide qu'une carte postale) et on ira boire des bières. Gros Bisous.

Dammut, Erwan, Julien, Ross The Boss et Sly.

■ Oli



JEREMY LOOPS

Critical as water
[Kartel Music Group]

Soyons honnêtes, ce nouvel album de Jeremy Loops ne casse pas trois pattes à un canard et c'est heureux car le gaillard est assez proche de la nature. Après un premier EP en 2011 et un album en 2014, ce *Critical as water* est son nouveau bébé et le Sud-Africain continue de délivrer une pop-folk dans l'air du temps qui appuie lourdement sur les mélodies pour séduire un public jeune et peu exigeant et sur les thèmes et les textes pour séduire les critiques qui se sentent obligés de ne pas mettre de côté ce petit gars qui se bat pour l'écologie très concrètement (il plante des arbres) et musicalement. Pour se faire un peu plus remarquer qu'avec ses ritournelles, il invite le rappeur Motheo Moleko sur deux titres, un premier assez sympathique («The shore»), un second bien plus difficilement supportable («Runaway kids») à cause de chœurs qui font ressembler le morceau à une comptine hip folk. Un truc improbable qui ne fonctionne pas du tout. Même moi je préfère quand il va puiser du côté du dub voire du reggae («Freak», «Dreaming again») pour changer de rythme et donner une couleur plus africaine à certains de ses titres, lui qui est né près du Cap mais dont la mère est Suisse et l'éducation musicale plutôt occidentale. Ce qu'il faut en retenir ? Prends soin de la nature !

■ Oli



ŽEN

Suncani Ljudi
[Moonlee Records]

Alors qu'en cette année 2018, une majorité de bipèdes zieutaient vers l'Est de l'Europe en quête d'images sportives footballistiques, intéressons-nous plus précisément à la Croatie. Non pas parce qu'elle était en finale de la coupe du monde, mais parce que Žen est un petit groupe de Zagreb, la capitale. Alors je ne sais pas s'il maîtrise le tir cadré pleine lucarne, mais Žen sait produire un jeu calme et aéré, tout en douceur, sans agressivité. Même s'il place parfois quelques saturations de guitares, ce troisième album sonne globalement zen (justement), une sorte d'indie rock atmosphérique qui s'étire tout au long des 8 titres. Le chant rajoute à cette sensation d'apesanteur, car si les textes sont en croate, la voix est assez haute et flirte plus vers des vocalises. Donc même si on est habitué à écouter du rock anglophone (voire francophone), la langue maternelle du groupe se mêle aux autres sonorités et l'incompréhension des textes (en ce qui me concerne) n'est en aucun cas un frein. En ce début d'été, on se la joue donc Žen, à la fraîche, avec ce post rock tranquille comme un stade sans supporters.

■ Eric



KARTIKEYA

Samudra
[Apathia Records]

Le sextette métal russe Kartikeya a cette particularité depuis pas mal d'années d'intégrer dans son cocktail électrique, fait de death et de thrash, des influences indiennes, plus précisément de la musique carnatique. Cette dernière caractérisée par la structure et l'improvisation s'est de nouveau fait une (petite) place sur *Samudra*, le troisième album de la troupe qui s'est fait attendre (6 ans !). C'est d'ailleurs et surtout sur le titre «Kannada» que l'alliance entre les deux univers est la plus réussie grâce à la participation de Karl Sanders de Nile, un habitué des musiques ethniques contemplatives et de Sai Shankar. Le reste du temps, on ne bouffe pas vraiment de ragas mais plutôt de la grosse rythmique clinique et blastée et du riffing plantureux (grosso modo un croisement entre Lamb Of God et Meshuggah, avec un petit peu de Gojira) très bien exécuté entrecoupé par moment d'ambiances plus éthérées ou reposantes («Samudra», «Kumari Kandam»). Sans revisiter le genre, *Samudra* plaira très probablement au mordu de métal qui se passionne pour le symbolisme et la culture hindou.

■ Ted



ELLA / FOY

Walking in the space
(Cristal Groupe / 10h10)

Qu'est ce qui se cache derrière Ella / Foy ? Une combinaison de 2 mots regroupés par un trait, ... ou peut-être est-ce le mot «Ellafoy» coupé par un slash ? Il s'agit tout simplement d'un duo français : Hélène Fayolle (chant, guitare) est Ella, Romain Deruette (contrebasse, guitare, percus) est Foy (Mais avec Bruno Tredjeu qui vient poser son harmonica sur pas mal de titres, il va peut-être falloir rajouter un «/»et un troisième pseudo). Pour leur premier album, ces Rochelais proposent 13 douceurs folk, dorées au blues cool, et saupoudrées de grains de jazz. Une musique sobre et chaleureuse, souvent dépouillée de tout artifice. Celle qui pourrait être proposée dans un bar en hiver, au coin de la rue au printemps, ou au bord d'un lac en été, un soir sous les lampions. Le chant clair et doux d'Hélène, swingue en anglais et en français, sur quelques notes de guitare, piano ou harmonica de Romain et Bruno, avec une section rythmique souvent absente qui rajoute une touche de finesse. On navigue entre Moriarty et Angus & Julia Stone, on se laisse aller dans des environnements aérés et apaisants. Si ce LP s'appelle Walking in the space, c'est pas par hasard, car on se sent léger à décoller les orteils de la moquette.

■ Eric



THREE DAYS GRACE

Outsider
(RCA Records)

De Three Days Grace, j'avais le souvenir d'un groupe sympa taillé pour le public Nord-Américain et qui sévisait il y a une quinzaine d'années, je n'ai donc jamais vraiment suivi leur carrière et je découvre avec Outsider qu'Adam Gontier les avait lâchés avant de former Saint Asonia (qui n'était donc pas un side project). Et il a certainement bien fait car le groupe a totalement sombré, le frère du bassiste a récupéré le micro et cherche à imiter Jared Leto en enrobant ses mélodies de miel et en nageant dans l'après-shampooing pour être absolument sûr que tout le gras, celui qu'on aime tant dans le rock US, sûr donc que tout ce bon gras ait bel et bien disparu. Aucune aspérité, des chœurs lénifiants, des textes de très basse volée («Nothing to lose but you», «Love me or leave me», rien qu'avec les titres t'as compris), le tout pour coller aux instruments qui livrent une parodie de rock tant l'ensemble ne sonne pas (si Howard Benson a produit Of Mice & Men, In Flames ou Otep il est aussi responsable du son de certains albums de P.O.D., Bon Jovi ou Seether). C'est plat, c'est chiant et quand le groupe essaye de sortir de ses schémas gnangnan (comme sur «Indra-red»), ça ne fonctionne pas non plus. A oublier.

■ Oli

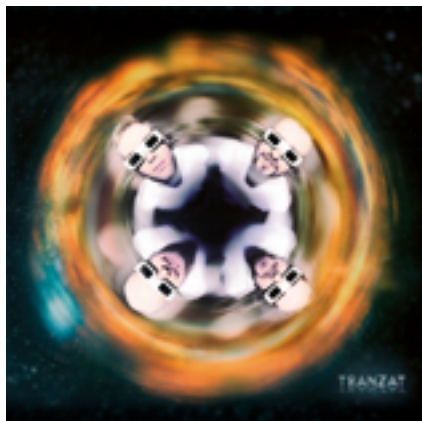


NURSE

Nurse
(Autoproduction)

Cette infirmière (Nurse, si tu as pris espagnol en première langue), ne vient pas te rendre visite pour t'apporter une soupe de carottes tièdes facile à digérer. Elle débarque avec son petit matériel métallique et va te triturer les oreilles pour te soigner des éventuelles pollutions sonores environnantes du quotidien (la variété de ton voisin, la pop du monop', le phone R'n'B d'un blaireau dans le bus). Son secret, 4 instruments (la batterie de Simon, la basse de Ram, la guitare de Manu et la voix de Ben), forgés en Haute-Savoie, qui ont l'art de te tripoter les pavillons. Cette Nurse a un sacré tempérament, et elle arrivera sans problèmes à te faire gober les 9 pilules de ce premier album. Une décoction de fureur, de mélancolie et de rage sur une musique qui alterne violence et tension. Influencés par The Pixies (il y a d'ailleurs le titre «Pixies» qui n'est rien moins qu'un bel hommage) et At the Drive-in, Nurse parvient à faire le lien entre ces deux styles avec une première galette personnelle et aboutie. Une posologie sonore réussie, à prendre matin, midi et soir.

■ Eric



TRANZAT

The great disaster
(Black Desert Records)

Il faut les faire soigner. Clairement. Les quatre loustics de Tranzat ne sont pas tout à fait sains d'esprit, il ne peut en être autrement. Ils n'ont pas l'air dangereux (encore que, ils ont un petit côté Raël dans les déguisements) mais leur accoutrement, l'artwork, les photos du livret, les remerciements... tout laisse à penser que ces Bretois sont tarés. Et la musique ? Pas tant que ça finalement... C'est de l'open space rock prog avec quelques pointes métalliques (le côté massif de certaines distos) et un esprit stoner/seventies (ils sont signés chez Black Desert Records comme the Guardogs, Enlightened...). Bien sûr les constructions sont parfois complexes (les titres tournent aisément autour des 8 minutes avec un final qui dépasse le quart d'heure, mais le côté prise de tête/matheux est relégué à l'arrière-plan tant l'influence sludge se fait davantage ressentir. Les mecs font évidemment ce qu'ils veulent mais leur choix délire biographico-visuel peut faire peur et/ou les faire passer pour des rigolos alors que musicalement le propos est solidement construit et bien moins foufou que n'importe quel projet de Mike Patton. Bref, ne t'arrête pas à ce que tu peux croire et écoute-les les yeux fermés.

■ Oli



A PLACE TO BURY STRANGERS

Pinned
(Dead Oceans)

Pinned annonce sa petite révolution chez les New-Yorkais d'A Place To Bury Strangers. Vous l'avez sans doute remarqué sur ce nouveau disque en le découvrant ou bien lors de leur tournée, le trio a accueilli l'ex-batteuse de Le Butcherettes, Lia Braswell. La remplaçante de Robi Gonzalez a la particularité d'être à l'aise avec d'autres instruments mais également et surtout au chant, ce dernier étant devenu un complément non négligeable dans la formation. Pinned en bénéficie donc et change quand même un peu la face de ce groupe réputé pour faire un boucan d'enfer sur scène. Dans sa noise-rock historique teintée de cold-wave, ce dernier disque chevauche des éléments pop ravissant («Situations changes», «Was it electric») mais sait aussi durcir le propos quand il le faut («Too tough to kill», «Look me in the eye»). Pinned convainc par ce besoin d'explorer la mélodie dans des soubresauts shoegaze et bruitiste, et vient poursuivre une voie déjà entamée sur les précédentes sorties du trio. Quoi de plus excitant de constater qu'A Place To Bury Strangers garde le cap, sans se réinventer certes, mais en apportant ce petit «plus» à chaque nouvelle sortie. Ce plus ici se nomme Lia Braswell.

■ Ted



DAVID EUGENE EDWARDS & ALEXANDER HACKE

Risha (Glitterhouse / Differ-Ant)

Vision chamanique, voyage transcendantal, trip halluciné. Ce Risha se diffuse comme une drogue dans nos canaux sensoriels, avec pour seul guide vocal, David Eugène Edwards, le chanteur de 16 Horsepower et de Wovenhand. Il faudra s'agripper à son reconnaissable timbre de voix pour ne pas sombrer dans les remous de la musique d'Alexander Hacke, membre du mythique Einstürzende Neubauten. Une musique parfois transe avec des nappes plus ou moins digestes («Helios»), évidemment indus avec des percussions tantôt assommantes («The tell») tantôt sourdes («Parish chief») ; mais aussi expérimentale avec des sonorités et chants tribaux («Kiowa 5»), ou totalement instrumentale («Akhil»). Si tu connais bien la discographie du chanteur, la voix de David Eugène Edwards te guidera pour traverser ces 10 titres (états de conscience ?) en alternant des moments planants et des instants oppressants. Sans guide, ce sera un saut plus surprenant (mais tout aussi intéressant) si tu plonges dans cet album. Évidemment expérimental et assurément déconcertant, c'est donc une expérience musicale qu'il te faut essayer.

■ Eric



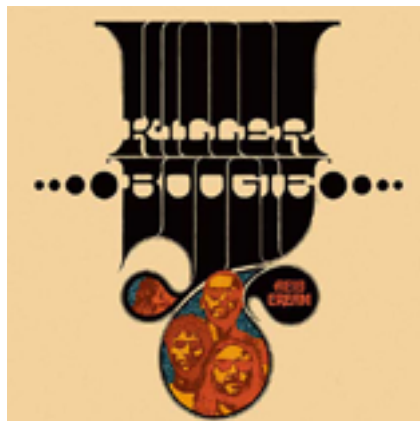
NIGHTSHADE

1426

[Marked Man Records]

Une dizaine d'années d'existence et quatre albums au compteur n'ont pas encore permis à NightShade de choisir son style. Le groupe préférant clairement bouffer à tous les râteliers (du quasi black au metal core en passant par le djent de matheux et l'ambient angoissant sans oublier de rajouter de gros samples électro-indus) pour faire de 1426 un opus aussi complexe à suivre que riche en trouvailles car il a beau toucher à tout, le combo n'est mauvais nulle part ! Au contraire, en assumant totalement ses identités multiples et en les amalgamant parfaitement (on a parfois de tout dans le même titre comme sur l'excellent «Phalaenopsis»), NightShade se forge une image «multiface» qui permet de démultiplier les atmosphères et les émotions (le superbe final instrumental «Aokigahara»). Enregistré à la maison (le Nalcon Studio, c'est chez eux), autoproduit (ils ont créé un label pour sortir l'album précédent), les Bres-tois (même s'ils ne le sont pas tous) mettent à profit leur expérience pour soigner les moindres détails et faire ce qu'ils veulent comme ils le veulent, au vu du résultat, c'est clairement les bons choix, pas forcément les plus faciles mais ceux qui forcent le respect.

■ Oli



KILLER BOOGIE

Acid cream

[Heavy Psych Sounds Records]

Aaah les seventies, cette époque où les guitares étaient reines, les chanteurs des demi-dieux et le rock inondait les terres émergées. Je n'ai personnellement pas connu cette glorieuse décennie, mais j'essaie d'imaginer ce temps, avant l'avènement des machines, des beat box et des samples. Mais grâce à Killer Boogie, on peut éventuellement retrouver cet esprit de liberté : une guitare fuzz omniprésente, punchy et groovy qui se délecte dans des solos jouissifs, un chant rock appuyé où chaque fin de phrase semble se terminer par un «yeah», une batterie qui envoie autant qu'Animal dans le Muppet Show (oui, on reste dans le trip 70's) et une basse qui double le rythme. Tout commence par «Superpusher 69», une intro instrumentale qui annonce la belle couleur de ce qui va suivre. Comme du rock qui swingue («The day of the melted ice cream»), ou une parenthèse bluesy («Mississippi»), voire une ballade un peu psyché («Let the birds fly») ou «Atomic race» et sa guitare aux riffs de malades et son gros solo. Une belle résurrection de l'esprit 70's pour ce groupe de Rome, qui a même repris les codes graphiques de l'époque pour la pochette. Avec Killer Boogie, le passé, ça se respecte.

■ Eric



BURY TOMORROW

Black flame

[Music for Nations]

Dans le flot des sorties métalcore, rares sont celles qui arrivent jusqu'à une chronique, pour ce mag, pas de débat, ce sera le cinquième opus de Bury Tomorrow qui n'a plus grand-chose à prouver sur cette scène si ce n'est qu'ils peuvent durer. Et ils ont les armes pour ! Un line-up plutôt stable, un label solide et surtout cette alchimie entre les différents chants (lourd et mélodique, tous deux très bien tenus), l'apport non négligeable de parties électro qui les différencient de la masse et la puissance de feu de chacun des zicos aussi à l'aise quand il faut bourriner à outrance que quand il faut calmer le jeu et appesantir l'atmosphère. Ce qui les rend plus intéressant que la moyenne, c'est également leur capacité à intégrer des gimmicks venus d'autres styles que le hardcore «de base», rien que sur «More than mortal», tu peux retrouver du power, du heavy, du thrash, du death et même de l'ambient ! Les Anglais compriment le tout, le passent à leur sauce et nous le recrachent via leurs enceintes au format flamme noire. Cherchant toujours l'efficacité plutôt que la facilité, Bury Tomorrow ne se perd pas en chemin et fait honneur à son tiroir ... là où d'autres cherchent juste à faire plaisir à leur tiroir-caisse !

■ Oli



INGLORIOUS BAD STARS

A second one...

[Autoproduction]

Pas besoin d'être devin pour comprendre que A second one... est la suite d'une aventure, celle des Inglorious Bad Stars a débuté à Nantes en 2016 avec un premier EP en duo, on les retrouve deux ans plus tard pour un deuxième EP mais cette fois-ci ils sont quatre. Ambiance stoner, voix haute et claire, batterie clinquante, quête de la jolie mélodie, pas de doute, les gaillards aiment Queens of the Stone Age, et s'il n'y avait pas cet accent français, on pourrait même t'y tromper. Tu l'auras également compris, ce sont les deux principales faiblesses des Inglorious Bad Stars mais ils n'en sont qu'à leurs débuts et gageons qu'ils travaillent autant leur identité que leur anglais pour progresser car la base est solide. Ils ont en effet le sens du groove comme celui de la relance, ont su capturer un son de guitare chaleureux et on sent une certaine forme de facilité quand il s'agit de charmer l'auditeur avec une ligne vocale ou une série de riffs bien envoyés. Mieux encore, le combo nous gratifie d'un titre plus ambitieux qui est aussi le plus réussi, «No beauty» casse les règles, étire les idées et ne lasse pas malgré sa durée (plus de 8 minutes sans devenir sludge), le cap est maintenu sur le desert-rock mais l'éventail des trouvailles s'élargit et nous laisse sur une note des plus agréables.

■ Oli



VOLFONI

I

[Autoproduction]

Ces Volfoni-là n'ont rien contre «les gugusses de Montauban» et ne souhaitent pas les «éparpiller façon puzzle». Ils sont de Montaigne (en Vendée) et viennent de sortir leur premier EP, dans un style rock, mi-punk, mi-métal. Avec des textes en français, et une tessiture vocale proche de Kemar des No One, le chanteur Gabi emmène ses 5 comparses sur les 5 titres de leur premier EP. Oui, tu auras donc noté qu'ils sont 6, et ça semble beaucoup pour un groupe de rock classique, plus souvent cantonné à 3 ou 4 autour du triptyque guitare/basse/batterie. Mais Volfoni a un petit truc en plus : une (mini) section cuivre avec Pak à la trompette et Poussin au saxo qui viennent compléter Boris à la batterie, Rafu à la guitare et Tab à la basse. Cet apport cuivré ne change pas l'orientation musicale, il n'est là pour la jouer bebop, swing ou jazz mais pour amplifier le rock agressif et vitaminé de Volfoni. Eh oui, à l'image de Rocket From The Crypt, on peut faire du pur rock avec sax et trompette. D'ailleurs, si le loup sur la pochette montre les crocs, c'est pour mieux te croquer mon enfant. Alors laisse-toi mordiller les lobes.

■ Eric



TEENAGE WRIST

Chrome neon Jesus

[Epitaph Records]

Tu crois à la prédestination ? En la numérologie et toutes ces conneries ? Non bien sûr. Mais quand t'appelles ton gamin Marshall, c'est pas uniquement par amour des chevaux ou de l'armée, c'est plutôt parce que tu kiffes les amplis et Hendrix (c'était son deuxième prénom !), non ? Il était donc évident que le petit Gallagher (non, pas de lien avec Rory, Noel, Liam ou John mais là encore un nom assez rock !) ferait de la zik, avec deux potes il monte donc Teenage Wrist, sort un premier EP (2015) et tape dans l'oreille d'Epitaph qui est charmé par leur rock un poil emo mais pas franchement punk. Leur influence majeure reste le shoegaze de My Bloody Valentine, leur fond de commerce consiste en mixer un chant mélodieux indolent sur des guitares distordues et lancinantes. Sur certains titres, il y a un poil plus d'excitations ou de variations mais ça reste toujours très (trop) gentillet et parfois très (trop) pataud [difficile de faire aussi insipide que «Supermachine»]. D'où cette interrogation, Marshall Gallagher essaye-t-il de forcer le destin ou c'est la fatalité rock qui le rattrape et lui tombe dessus sans se soucier de ses capacités à composer des morceaux à la hauteur des attentes suscitées par son blase ?

■ Oli



SIX MONTHS OF SUN

Below the eternal sky (GPS Prod / Cold Smoke / Urgence Disk)

Bientôt une dizaine d'années que Six Months of Sun carbure et si le combo ne se presse pas pour sortir des albums (le précédent *And water flows* date de 2013), c'est qu'ils ont des activités annexes (notamment *Lilium Sova* pour Cyril) et qu'ils s'attachent à faire les choses correctement. Tout est donc ultra précis et soigné, depuis l'artwork (fabuleux) jusqu'au son (signé Serge Knut Shora Ventura Lofofora ... Morattel) en passant par les huit compositions. Le trio est toujours instrumental et ne peut pas compter sur un chanteur pour donner une identité à chacun de ses titres, c'est donc en variant les rythmes, la puissance des riffs et les sonorités que Christophe (et sa guitare), Cyril (et sa basse) et Daniel (et sa batterie) façonnent des pièces qui se distinguent les unes des autres tout en gardant le même esprit desert-rock granuleux. Mon inclination personnelle va vers les pistes plus traînantes («*Mud horse rider*» et sa montée en pression, «*Savage sword*» et sa basse claire, «*Death of iron*» qui apporte un peu de lumière) qui se démarquent davantage de celles qui sonnent comme des cavalcades («*Anvil of war*») sans pour autant tomber dans le sludge poussif et donc la facilité.

■ Oli



BLASTING BOX

Blasting box (Autoproduction)

En cuisine, il ne suffit pas de mélanger une orange avec une cuisse de poulet, pour appeler ça du sucré-salé et prétendre à la fusion des saveurs. Pour la musique c'est pareil. On parle souvent de fusion des styles dès qu'on met un rappeur dans un groupe de rock. Mais pour toucher du doigt (ou plutôt du tympan) la vraie fusion, on peut réécouter *Give a monkey a brain...* des Fishbone, ou le *Viva San Antonio* des Flying Pooh... ou se brancher sur le dernier EP de Blasting Box sorti en ce mois de mars 2018. Après leur premier album de 2012 *Time to wake up*, ce quatuor francilien revient avec 4 titres qui nous rappellent à la bonne cuisine des années 90, de celle qui mélangeait metal, punk, funk, groove, rock... Pour cette nouvelle fournée, les guitares sont plus appuyées, les riffs plus incisifs («*Slate loose*»), la basse reste tout de même bien funk («*One buck genius*»), et le chant puissant à la fois rock et mélodique fait le lien entre tous les protagonistes. Un style un peu plus rock que le tout premier album et un peu plus condensé puisqu'on ne se contente que de 4 tracks. On attend donc la prochaine ouverture de cette Blasting Box.

■ Eric



DOWN TO THE HEAVEN

[level -1] (Autoproduction)

Ne pratiquant pas le polonais, je n'ai quasi aucune info sur ce groupe, ils se sont mis à six pour composer et enregistrer ce [level -1] (un premier album donc ?) qui impressionne par sa maîtrise et sa capacité à amalgamer différents genres (dans un registre plus death que *NightShade* chroniqué par ailleurs). Guitares hachées, rythmiques puissantes, chant très lourd, samples très présents, le combo évolue quelque part entre l'indus et le death avec des éléments empruntés autant au thrash qu'à électro, au djent qu'au prog... Si on dissèque la galette, on trouve plein de trucs et mêmes quelques parties avec un excellent chant clair («*Catharsis*», «*We are*») qui font regretter de ne pas en entendre davantage. Même constat quand le groupe passe en mode instrumental («*No vision*»), sur cette longue piste aux superbes ambiances, on découvre un peu de guitare claire et même un petit solo sur un passage époustouflant dans une veine heavy-post-progressive ! A lire ça peut paraître chelou mais à écouter, ça fonctionne carrément bien. Alors si tu es adepte des sensations fortes, tu vas devoir écouter *Down to the Heaven* (sur le net, c'est facile) et chercher à te procurer leur beau digipak (ça, ce sera peut-être plus compliqué) car ça vaut le détour !

■ Oli



SSANAHTES

Ssanahtes
[Wooaaargh!]

Un nom pas évident à écrire mais qu'il va falloir retenir car les cinq Bordelais repoussent les limites du post-hardcore ! Des groupes sombres et inquiétants, on en connaît quelques-uns mais celui-ci dénote en utilisant toutes les armes possibles pour nous déstabiliser et nous mettre mal à l'aise. Les rythmes ? Ils oscillent entre les plus lents et doom possibles jusqu'à d'autres complètement black. Les voix ? Éraillées, parlées, chantées, hurlées, growlées, invitées (Thomas de Baculum, un autre groupe dans lequel officie Frank [instigateur et guitariste]), samplées (même Fabrice Luchini est de la partie avec son délire de commentaires sur la plage de l'île de Ré). Les guitares ? Parfois claires, parfois lentes mais souvent massives, lourdes, appuyées, rarement cajoleuses, souvent incisives. La basse ? Un grondement plutôt... La durée ? Entre 4 et 10 minutes, entre titre explosif et tentaculaire labyrinthique. Savamment déconstruit, le métal post-apocalyptique des Giron dins nous retourne et la tête et l'estomac, et le pire c'est qu'on en redemande ! Leur EP de 2015 nous avait échappé mais la suite est excitante alors on prend bien note de cette suite de lettres diabolique : Ssanahtes !

■ Oli



SPRINGWATER

Abyss
[Autoproduction]

«Apogee», «Ocean», Abyss, «Dunes», Springwater... Que ce soit pour le nom du groupe, de leur premier EP, ou certains des 5 titres qui composent celui-ci, on ressent bien le concept d'espace vierge, d'immensité, de respiration. On serait tenté de penser qu'il s'agit de musique ambient avec samples de chants de baleines sur mix de bruits de vagues. Eh bien pas du tout, et c'est tant mieux. «Pas du tout», car ce trio de Bois-Colombes (92) oeuvre dans le rock progressif, avec des tracks qui s'étirent pour mieux prolonger les conversations entre guitare, basse et batterie. Accompagnés d'un chant à la Jeff Buckley, une voix claire, tout en lyrisme et en hauteur. «Et c'est tant mieux» parce que pour cet album, Springwater balance cet Abyss avec rythme et vivacité à l'opposé d'autres groupes qui opèrent dans ce style musical en bridant le tempo et en laissant ronronner le moteur. Thomas (chant - basse), Tristan (Guitare) - Killian (Batterie) proposent un très beau premier ouvrage : puissant, vertigineux, sombre, envoûtant. On espère qu'à l'instar des abysses, leur univers est vaste et qu'il reste à explorer.

■ Eric



TOXIC KISS

Fear
[Autoproduction]

Il y a 10 ans, je chroniquais Small-town faces et puis plus rien, pourtant les Toxic Kiss ont continué leur route, resserré leurs rangs et sorti d'autres disques (Snakes in the City et Happy alpha air) avant ce Fear qui me permet de renouer le contact avec les Strasbourgeois. Moins débridés qu'à leurs débuts, Laetitia, Manuel, Sébastien et David (oui, on connaît désormais leurs vrais noms) mixent toujours avec facilité, diverses influences du passé : l'insouciance des sixties, l'énergie des seventies, des sons des eighties... le résultat, ce sont dix titres rock aux mélodies pures et aux notes précises où le travail soigné croise parfois un peu de folie (via un instrument, une sonorité, un changement de rythme) qui donne toute sa saveur à ce Fear et sa singularité à Toxic Kiss. Le double chant est un autre marqueur important pour le groupe qui use de l'excellent mariage de ses deux voix pour nous charmer («Something that belongs to me», «In the same factory») mais aussi nous rappeler que l'adjectif punk leur était accolé il y a 15 ans («Rain»). En pleine capacité de ses moyens, le quatuor livre un album d'indie rock de fort belle facture qui n'a rien à envier aux Anglo-Saxons.

■ Oli



LEFT TO WITHER

Left to wither
[Autoproduction]

C'est dans le vivier lillois que Left to Wither trouve ses racines (puisque composé par des ex-membres de the March, Ira Caine, SunStare...), ils enregistrent ce premier opus entre 2016 et 2017 et le sortent début 2018 avec un énigmatique «was» dans leur bio comme si la vie du groupe s'écrivait déjà au passé. Un enregistrement pas tout à fait propre ce qui en fait un des rares points sur lesquels ils peuvent progresser (s'il y a une suite !) et c'est bien dommage car ce genre de post hardcore est d'autant plus puissant qu'il est précis, quand les zones d'ombres sont mises en lumière par les passages clairs et inversement. L'autre petit bémol, c'est le côté «pleurnichard» du chant, s'il colle bien à l'ambiance générale, davantage de variations seraient les bienvenues car on tourne un peu en rond alors que les instrus cherchent à faire vivre les compositions avec des pleins et des déliés, des saturés et des vides, des courses et des pauses... C'est pour ça que je préfère un «Childhood» à un «Your mistrust» et c'est aussi pour cette capacité à être meilleur, que Left to Wither est excitant parce qu'il n'est pas certain que les AmenRa ou autres Year of No Light aient sorti un aussi bon premier jet.

■ Oli

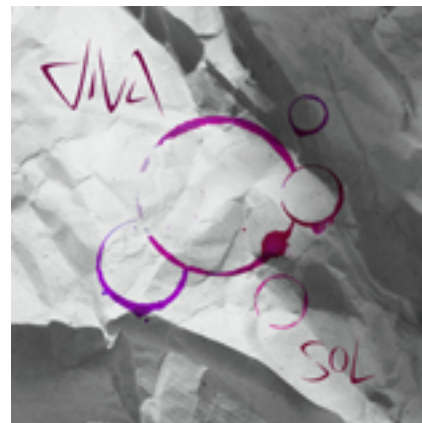


SHINEDOWN

Attention attention
[Atlantic records]

... et le film se termine sur (rayer les mentions inutiles) le Président des États-Unis/le soldat G.I./ le leader du groupe de jeunes aux supers pouvoirs qui vient de sauver le monde d'une invasion d'extraterrestres/de monstres aquatiques mutants/de supers vilains. Il sert dans ses bras son épouse/sa fille/la jolie fille du campus alors qu'en arrière plan on aperçoit Washington/Los Angeles/New York dévasté. Avant que l'écran ne devienne noir et que la liste des noms des acteurs défile, débute alors une chanson. Guitare au riff simple et légèrement saturé, batterie basique et sans fioritures, un chant puissant et un refrain avec un message simple qui revient en boucle et renforcé par des chœurs. Bref, si tu accroches toujours aux chansons des génériques de fin des blockbusters américains alors ce sixième LP studio de Shinedown est fait pour toi. C'est carré, fédérateur, accessible, c'est punchy mais pas trop violent, c'est bien fichu et ça ne déborde pas. Mais tout comme ce genre cinématographique à base de robots géants ou de supers héros, ça manque d'originalité, de tripes, d'âme, d'inattendu. A toi de choisir ton film.

■ Eric

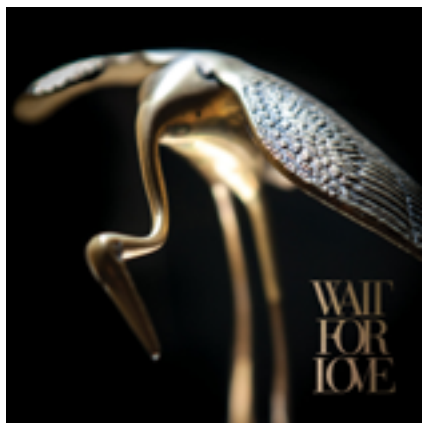


DIVA

Sol
[Division Records]

Process of Guilt, Hexis et Unfold, voilà les sorties Division Records qui ont précédé celle de Diva et cette dernière est à des années lumières du sombre chaos que le label suisse a l'habitude de nous servir. Le trio composé par Pierre-Emmanuel (guitare), Lisa-Marie (chant) et Marc (producteur, arrangeur...) n'est que lumière, douceur et quiétude. Leur Sol nous propose de le quitter, de décoller très loin à la rencontre des astres qui nous entourent, autant de voyages à la découverte de sons (pop, folk, trip hop) qui suivent un chant féminin qui caresse nos oreilles avec un anglais discret («Mercury»), se frotte au hip hop («Lune», «Mars»), prend des accents heavenly voice («Terre») et ose même derrière un filtre, un français parlé/chanté du plus bel effet («Venus»). Rythmiques, habillages, samples sont au diapason pour que l'odyssée dans ces espaces se passe avec le moins de heurt possible, selon les titres, on peut aussi bien penser à The Gathering qu'à Massive Attack (voire Portishead pour ne pas faire de jaloux) et se dire dans l'instant d'après que non, finalement, c'est autre chose que nous donne Diva. C'est une galaxie d'émotions et de sons qui s'amalgament aussi tranquillement que sûrement, et ce n'est que le début, une deuxième partie arrive bientôt.

■ Oli



PIANOS BECOME THE TEETH

Wait for love
[Epitaph]

Ce quatrième album de Pianobecome the Teeth poursuit la mue effectuée avec leur arrivée chez Epitaph, oubliés le screamo et les mouvements rageurs, le groupe se consacre désormais à un rock plutôt émo bien plus proche d'un Cave In que d'un Envy agrémenté de longues plages contemplatives dignes d'un post-rock qui serait chanté. La distorsion choisie pour les guitares caresse les oreilles, majestueuses et douces, elles cajolent plus qu'elles ne bousculent. Parfois, le rythme s'accélère mais le chant de Kyle Durfey tempère les ardeurs et recouvre de ouate l'atmosphère. Le boulot de prod' de Will Yip est très soigné, lui qui a déjà bossé avec le groupe (ou leurs potes de La Dispute ou Touché Amoré mais aussi avec Turnstile, Code Orange ou Quicksand) sait mettre en avant leurs talents et leurs choix. Les gars de Baltimore arrivent à écrire de jolies chansons hors des canons habituels avec des ambiances particulières, rapidement installées et aussi vite remplacées par d'autres sans que l'auditeur ne se perde, tant la teinte de cet album reste, malgré le défilement des titres. Si tu cherches un album de rock électrique capable de t'apaiser, ce Wait for love peut très bien faire l'affaire.

■ Oli



THE GOGGS

Howlin'
[Autoproduction]

Ta nuit a été trop courte ? Ta journée te semble très longue ? Tu es abonné depuis peu à la loi de Murphy ? Alors rien de mieux qu'une bonne rasade de musique qui fout la banane en guise d'anti-dépresseur. Et ce sont les Normands de The Goggs qui peuvent facilement de redonner la patate avec ce troisième EP Howlin'. Du bon power rock classique boosté aux cuivres. Le tempo soutenu va t'obliger à te lever tes p'tites fesses de ton canapé, les cordes juste saturées comme il faut vont te faire desserrer des dents et les trompettes en stéréo te détendront tous tes petits muscles contractés par les problèmes. Pour terminer la thérapie, laisse-toi guider par le chant en anglais, clair et mélodique qui complète à merveille le style du quintet. The Goggs t'offre en plus un petit jeu : retrouver les 4 tracks symbolisés par certains dessins sur la pochette de cet album. Ah oui, tu l'auras noté, le petit problème, c'est qu'il n'y a que 4 titres. Alors soit tu peux rechercher leurs anciennes productions (1 EP en 2012 Save our souls et 1 LP en 2015 Deadly sins), soit tu appuies sur le bouton «en boucle», ça marche aussi très bien.

■ Eric



THE CANYON OBSERVER

Nøll
[Kapa Records/Vox Project]

The Canyon Observer double la mise ! Avec deux fois plus de titres mais pas deux fois plus de temps, les Slovènes ont travaillé un album complet et pas une succession de longues plages, certains morceaux servent à joindre des pistes (comment passer de «Mirrors» à «Entities» où les sons et les ambiances sont assez différentes ?) ou à se défouler («Fracture»). En gardant sa ligne de conduite «post hard core extrême» le combo s'offre des expérimentations dans les sonorités à la limite du sludge voire du drone («Neon ooze»), explose les saturations, place des samples et des larsens intrigants et se permet même de nous mettre mal à l'aise avec des parties claires et dépouillées («Abstract» qui se transforme évidemment en brûlot black metal par la suite). Le quintet repousse ses frontières et organise son apocalypse sans sourciller parce qu'après une trentaine de minutes dans leur monde en lambeaux, le coup de grâce est porté, «Circulation» ne répond à aucune architecture classique (ou alors à un truc post-rock) et comme nos oreilles, on est déchiré entre la relative douceur des nappes et les écorchures qui se forment sur notre épiderme. The Canyon Observer chamboule l'ordre établi pour instaurer un chaos qui paraît par moment salvateur. Dingue.

■ Oli



NASHVILLE PUSSY

Pleased to eat you
(Vercords)

Nouvel album ? Alors nouvelle basiste, nouveau batteur et nouveau label... Les Nashville Pussy ne sont pas forcément fidèles mais avec le couple Blaine/Ruyter, on est habitué à voir les têtes changer autour d'eux et si ce n'est pas à «chaque fois» la même histoire, elle se répète souvent. Côté musique, pas de grand changement, du rock'n'roll à base de coups de soleil, de whisky et de nichons (pour rester poli). Une dizaine de titres avec de la place pour mettre chacun en valeur même si les solos de guitare sont moins présents que sur scène et une grosse dose d'énergie pour garder le rythme. Celui-ci ne change qu'assez peu, les Nashville Pussy taillant la route tout droit quand il s'agit de leurs compos mais prenant le temps quand il faut adapter celles des autres. Il y a, là encore, c'est une habitude, quelques reprises sur ce nouvel opus dont «CCKMP» de Steve Earle ou «Woke up this morning» de Nazareth, que ce soit pour honorer la country ou le (hard) blues, le tempo est plus sage... Ils ont été moins «respectueux» pour la cover de «Testify» de The Parliaments dont ils ont surtout gardé l'esprit. Et c'est ce qu'on cherche, on veut cet esprit redneck pas toujours distingué ! Et pour me contredire, c'est presque sous forme de poésie que le titre caché propose un assemblage d'extraits des paroles de leurs chansons...

■ Oli

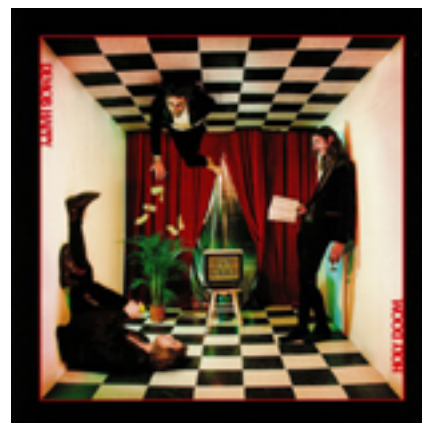


RED SUN RISING

Thread
(Razor & Tie / Spinefarm Records)

Les Etats-Unis, c'est pas le Luxembourg. Un paquet de monde sur un vaste territoire. Proportionnellement, il y a donc beaucoup plus de zicos qu'au Luxembourg, et le potentiel de création musical doit donc être énorme pour le pays du melting pot. Alors bon, c'est le cas, et les Ricains ne tournent pas tous au country et savent innover. Mais en ce moment, dans la tranche rock alternatif ça sent le clonage à tout va. Et le groupe qui vient de sortir de la chaîne de production (et son deuxième LP), reste dans la continuité de la production Alternative Rock Made In USA. Alors évidemment que les 11 titres de ce Thread sonnent pas mal, maîtrisent les changements de tempo, proposent des guitares aux riffs aux petits oignons et un chant clair et mélodique (qui n'est pas sans me rappeler le chanteur de Posies, ...désolé de chercher aussi loin). Ça sent les années 90's, du temps où les Stone Temple Pilots, Pearl Jam vibraient aux oreilles du monde. En définitive, c'est dommage d'avoir du potentiel, une facilité d'écriture, a priori un certain succès outre-Atlantique et de ne se démarquer des autres groupes que par un artwork ... bien étrange (pour ne pas dire raté).

■ Eric



DEMOb HAPPY

Holy doom
(So Recordings)

Devenu trio après leur premier album, les Anglais de Demob Happy balancent à travers leurs onze nouveaux titres un tas de bonnes mélodies chargées d'histoire puisqu'ils nous proposent une sorte de synthèse du rock depuis 60 ans ! Des lignes de chant ultra pop (ils sont fans des Beatles, non ?), des gimmicks psychédéliques, des relances bien rock, des élans frénétiques punks, un son granuleux plutôt désertique, une distorsion fuzz bien calibrée (ils sont fans des Queens of the Stone Age et c'est assumé) et une production aux petits oignons pour lier le tout et faire en sorte que ce son un peu crado passe très bien. Amalgame de trop de choses pour être facilement décrit, il faut écouter Demob Happy pour se faire son idée, en évitant les singles «Be your man» et «Loosen it» qui ne sont pas, selon moi, les titres les plus intéressants, va plutôt tâter du «Fake Satan» (pour la mélodie), du «Spinning out» (pour l'énergie) ou «I wanna leave (alive)» (pour les sonorités) et si tu crois avoir compris où les natifs de Newcastle voulaient en venir, écoute enfin «Fresh outta luck» (ou «Holy doom») pour te rendre compte que tu te trompais et qu'il va falloir aborder l'opus dans son ensemble tant il est disparate, tout en étant cohérent.

■ Oli



NOËL MATTEÏ

L'écho des liens enfuis
[Tekini Records/Believe]

Après avoir servi une dizaine d'années au sein de Madinkà, Noël Matteï a écrit des chansons pour d'autres, des romans pour tous (il recycle d'ailleurs quelques extraits sur cet album) et des compositions pour lui. Chanteur, auteur, poète, il compose aussi la plupart des musiques (qu'il laisse sans texte quand elles n'en ont pas besoin), bien accompagné par quelques amis fidèles dont Isa Somparé et Nicolas Marsal mais c'est par le biais de Manu et de leur échange de bons procédés sur «A bout pas au bout» que je l'ai découvert. Leurs deux interprétations sont proches, celle-ci un peu plus dépouillée, elle tranche cependant quelque peu avec le reste de l'opus qui sonne bien plus électro/rock. La voix chaleureuse de Noël permet d'oublier qu'il n'est pas toujours à l'aise avec les mélodies préférant un chanté/parlé assez touchant («Promets-moi», «Dans longtemps»). Malgré les invités et les travaux réalisés à plusieurs mains, L'écho des liens enfuis reste un album très personnel, Noël Matteï se livre, nous laisse pénétrer son intimité rédigée, partage ses aspirations musicales et offre beaucoup de lui pour qu'on devienne son ami.

■ Oli



LONNY MONTEM & GUILLAUME CHARRET

Tara [Marjan Records]

Lonny Montem et Guillaume Charret (Yules) se sont rencontrés il y a plus de trois ans au cours d'un stage au Studio des Variétés à Paris. Une amitié s'est dessinée progressivement par le biais notamment de goûts culturels communs et a fait naître une collaboration musicale intitulée Tara. Cet EP porte le nom de la maison auvergnate isolée de tout dans laquelle les deux artistes ont séjourné une semaine pour composer ces sept titres dont les ondes cotonneuses portées à nos oreilles apaisent l'âme. Parmi ces sept réalisations d'obédience folk réalisées uniquement à la guitare acoustique avec deux voix, viennent s'insérer deux reprises («You can close your eyes» de James Taylor et «Old friends» [Simon & Garfunkel] d'une lenteur parfaitement maîtrisée. Dans son ensemble, ce Tara est poignant et brille par son flegme et son habileté à gérer les espaces sonores. Le ton est toujours juste et le duo évite avec classe le remplissage, conscient de sa force. Intimiste, ce premier EP de Lonny Montem & Guillaume Charret parlera sans doute aux fans de Simon & Garfunkel, Belle & Sebastian et Lady & Bird, influences communes du duo.

■ Ted



SEVEN EYED CROW

Organized chaos
[Send The Wood Music]

Seven Eyed Crow poursuit sa route, pas forcément vers le soleil cette fois-ci, et à l'image de son artwork, elle n'est pas facile à suivre, avec les inspirations multiples que le groupe amalgame, le résultat est labyrinthique même si le rendu final est plus organisé que chaotique pour reprendre l'oxymore du nom de l'album. Les Bordelais n'ont pas peur des oppositions de style et des mélanges et vont chercher autant du côté d'un emo-pop-rock californien quand le chant est clair et mélodieux (Incubus, Hoobastank ou plus proches de nous Stereotypical Working Class) que du métal alternatif quand les guitares s'aiguisent et que les rythmes se durcissent (Staind, Chevelle) avec pourquoi pas quelques touches prog' dans certaines constructions («As leaders», «Standards»). Mais l'ensemble se tient et la voix de Jay sert de fil d'Ariane pour ne pas se perdre, même quand le combo invite des amis à étendre encore davantage leur univers (une guitare solo, un clavier et des percussions viennent renforcer 3 titres). Si on accepte cet éparpillement, on s'y retrouve, sinon, on risque de préférer certains morceaux à d'autres et donc de ne pas être toujours à l'aise, un peu comme la sensation que procure le morceau «Organized chaos» et un de ses riffs introductifs largement emprunté à Tool («Forty six & 2» !!!).

■ Oli



CYPECORE

The alliance
(Vaultroom Records)

Un monde post-apocalyptique, une musique à la Fear Factory et une ambiance à la Shaârgshot, Cypecore donne dans le cyber-core ou le death industriel et pas content de se cantonner à leur Allemagne natale, le quintette passe la vitesse supérieure à l'occasion de leur quatrième album pour conquérir le monde. Au moins le leur car ils se plongent dans un futur où The alliance semble la seule solution pour la survie (cf le titre éponyme). Entre riffing djent et blast death, chant growlé et scandé, ils ne choisissent pas et apaisent même l'atmosphère avec quelques temps calmes et mélodies musclées (et pas seulement sur la très belle «Outro») et si tout cela se retrouve sur le même morceau alors on obtient un gros gros tube en puissance («Dissatisfactory» ou «Remembrance» qui n'est pas une reprise de Gojira). Il est pourtant difficile de sortir un morceau de cet ensemble massif et homogène où, si rien n'est franchement nouveau, tout est sacrément bien ficelé, que ce soit l'utilisation des effets, la gestion de la dynamique ou le choix des samples. Tout est millimétré et si le Motocultor les a acclamés, c'est certainement que ça ne plait pas non plus en live. Deutsche qualität !

■ Oli



ELIAS DRIS

Gold in the ashes
(Vicious Circle)

Aussi étonnant que cela puisse paraître, Elias Dris n'est pas une femme, mais un jeune homme à l'allure et à la voix androgyne, douce et juvénile qui manie avec réussite la musique folk mélancolique depuis quelques années à travers une succession d'EPs. Gold in the ashes est son premier album sorti en 2017 sur le label bordelais Vicious Circle, un recueil de chansons folk pop racées de très bonne qualité pour son jeune âge. En toute humilité, le jeune homme parti vivre dans l'Ouest américain quelques années après le décès de sa mère et une formation d'acteur, s'est servi de ce disque pour y déposer tout son spleen et son vague à l'âme influencé par moult artistes issus de sa terre d'accueil (doit-on les citer ?). Pas vraiment atypique, Gold in the ashes n'en est pas moins la raison de vivre de son géniteur qui n'a pas vraiment cherché à imposer une vision personnelle de cette musique mais plutôt simplement de bien la faire, sans accent. Ce premier album généreux, un peu brut de décoffrage, séduit sans que l'on crie trop facilement au génie... Comme peuvent le faire certains à la découverte d'un nouvel artiste visiblement doué dans son art.

■ Ted



FIVE FINGER DEATH PUNCH

And justice for none
(Eleven Seven Music)

Tu connais l'histoire des 5FDP qui se fightent avec leur label parce que l'un d'entre eux est incapable d'assurer l'avenir du groupe car en desintox ? C'est un peu celle racontée par And justice for none, détournement du serment d'allégeance à Stars & Stripes (ou clin d'œil à Metallica ?) et par ces 5FDP qui ne cherchent pas à faire dans la dentelle et à aller de l'avant («It doesn't matter»). Groove appuyé, petit solo, mélodie facile à chanter, guitare acoustique piquée à Nickelback («Blue on black», «I refuse»), gros fade en fin de morceaux, les «college radios» vont se régaler et les groupies vont pouvoir faire la queue devant/dans les loges des 5FDP qui devraient en profiter. S'ils ne traînent plus dans les mini-jupes de leurs mères, les 5FDP ont quand même du mal à s'élever, préférant emprunter des trucs chez les voisins plutôt que de faire monter leur propre mayonnaise. Chaussés de leurs gros sabots, 5FDP font beaucoup de bruit pour pas grand-chose et il y a fort à parier qu'on les retrouve davantage dans les pages faits divers et bullshit news que dans les tops de fin d'année. Ou alors juste le Music And Other Truc Fenec Award du groupe avec lequel trouver des titres de news est devenu un jeu bien marrant.

■ Oli



LOVELY GIRLS ARE BLIND

Les cendres
(Autoproduction)

Des changements de line-up ont eu raison de Lovely Girls are Blind qui nous laissent un ultime EP à titre posthume bien funestement appelé Les cendres, une quinzaine d'années après sa naissance, le groupe va renaître sous un autre nom, connaître un nouveau cycle mais nous laisse donc le résultat de ses dernières créations, euh compositions. Les Franciliens tapent dans le registre du rock instrumental plus que celui du post rock, préférant un riffing abrasif et des enchaînements rapides aux longues plages contemplatives. Même quand le rythme s'apaise («Wurdulak»), les idées restent très rock et dynamiques, la gestion des temps calmes rappelle davantage les ambiances prog' («Punky Brewster») puisque les constructions ne sont pas tout à fait linéaires. Le groupe joue constamment sur l'effet de surprise, il a la capacité à sortir des notes et des sons (parfois graves et métalliques comme pour «Thulsa doom») qu'on n'attend pas, et ainsi de garder toute notre attention au long de presque 40 minutes, ce qui n'est pas toujours évident dans ce registre. Déjà aveugles, les jolies filles deviennent donc muettes mais les joies du numérique nous permettent d'écouter et réécouter Lovely Girls are Blind à l'infini.

■ Oli



HARDCORE ANAL HYDROGEN

Hypercut
(Apathia Records)

Je ne sais pas comment vous expliquer en quelques lignes ce que je tiens sous la main. Ça tiendrait un roman tant le petit dernier des Hardcore Anal Hydrogen est d'une densité qui dépasse l'entendement. Signé chez Apathia records (tiens donc ! Comme par hasard...), le duo de programmeurs fêlés a composé et enregistré à Monaco, capitale bien connue de l'avant-gardisme métallique, 14 titres qui laisseront votre cerveau dans le même état qu'un après-midi avec vos gosses dans un centre commercial (dixit le dossier le presse). Métal djent, musique classique, jazz, pop, dubstep, prog, electro-breakcore, 8-bit, ambient, jazz manouche, musique orientale, la liste n'est sûrement pas exhaustive, mais voilà les styles exploités sur cet album qui ne manque pas d'humour («Coin-coin», «Entropie maximum»). Ça vous laisse une idée de cette masterpiece épique. À deux, les Hardcore Anal Hydrogen ont réussi avec leur Hypercut à créer l'un des orchestres le plus fou et le plus démoniaque qu'il m'a été donné d'écouter de toute ma vie. Un album recommandé à ceux qui ne manquent pas les sorties de ce label qui s'est fait une spécialité dans la musique incongrue.

■ Ted



THIS WILD LIFE

Petaluma
(Epitaph Records)

Les longues tournées n'ont pas l'air de fatiguer Kevin Jordan (chant et un peu de guitare) et Anthony Del Grosso (guitare et un peu de chant) qui délivrent un troisième album avec une précision métronomique. Si le rythme est élevé (une dizaine de titres écrits et enregistrés tous les deux ans), le duo ne perd pas en qualité cherchant (et trouvant) toujours la petite mélodie catchy à placer sur leurs guitares acoustiques. Les ex-pop punks n'ont rien perdu de la maîtrise du tempo même si Anthony ne joue plus de sa batterie en live, les morceaux bénéficient donc d'une excellente dynamique et c'est finalement quand les Californiens en rajoutent qu'ils se perdent un peu comme sur ce «Never believe» où les arrangements et les chœurs font perdre le côté spontané et «cool» de l'ambiance développée jusque-là. This Wild Life est bien plus agréable (et charmeur) quand ils jouent avec le dénuement et le strict minimum (une guitare -deux à la limite- une voix) comme sur «Catie Rae» ou «Westside», c'est là qu'ils touchent et se démarquent. Petaluma, ce petit bled au Nord de San Francisco, est bien tranquille et ensoleillé faisant de This Wild Life un combo acoustique plus doux qu'un Forest Pooky, moins produit qu'un Frank Turner, moins folk qu'une Erica Freas mais ô combien attachant.

■ Oli

ULTRA VOMIT

Objectif : Thunes (Listenable Records)



Ultra Vomit fait couler beaucoup d'encre dans le microcosme métal français. Funeste plaisanterie ? Vrai groupe talentueux ? Escroquerie scandaleuse ? il y a un peu de tout ça chez Ultra Vomit.

A l'écoute de ce deuxième album du groupe nantais comprenant 24 pistes, l'absurde et le burlesque des textes et les plans ultra clichés côtoient une parfaite maîtrise des instruments des trois musiciens. Le panel de styles développé par le trio nantais est des plus vaste, lorgnant aussi bien du côté du grindcore, du death metal, du heavy ou du rock tout court. Vous connaissez les goûts de votre chroniqueur préféré, les trucs exécutés par les gusses maquillés, pleins de clous et égorgeant des poulets sur scène, c'est pas vraiment ma came. Sauf que là, les textes hyper compréhensibles se révèlent tellement savoureux que l'ensemble passe comme une lettre à la poste. Les références à leurs aînés sont nombreuses (Motorhead avec le splendide et époustouflant «Quant j'étais petit», le hardcore ricain avec «Pour un mosh»,...), les foutages de gueule sont omniprésents aussi bien dans les titres que dans l'interprétation (Coal Chamber et la bande Pleymo - Watcha dans «Darry Cowl Chamber», l'ignoble Marilyn Manson et «Me-

chanical Chiwawa», Guns 'n' Roses et «Welcome to the Jingle»). Tout au long des quarante minutes que dure Objectif : Thunes, c'est une succession de fou rires qui rend l'écoute de cet album vraiment plaisante. Les gars ont de l'humour, c'est incontestable, mais ils ont surtout du talent, car l'ensemble est vraiment bien foutu. Les mélodies présentes sont imparables («Je collectionne des canards (vivants)»), les gimmicks propres à chaque style exécuté sont vraiment bien envoyés, à croire qu'Ultra Vomit peut jouer tous les styles tellement sa multi-aisance est incontestable. Les voix collent parfaitement au concept, et la technique propre à chaque musicien est impressionnante. Les morceaux sont ultra courts, ce qui dynamise ce disque, et la variété des styles joués et des textes pas toujours raffinés mais tellement drôles font de Objectif : Thunes un disque à ne pas laisser de côté.

Il ne vous rendra pas indifférent. Vous détesterez ou vous adorerez. Choisis ton camp camarade. Moi, en tout cas, c'est fait.

■ Gui de Champi

W(ho's next) FENEC

BUKOWSKI

MASS HYSTERIA

BLACK PEAKS

OK CHORAL

THERAPY?

VOLA

SHVPES

ANTI-FLAG

ATREYU

TITANS FALL HARDER

BAD WOLVES

SUICIDAL TENDENCIES

JOE BONAMASSA

...

TU LIS LE MAG RÉGULIÈREMENT ?

ON A QUELQUES QUESTIONS POUR TOI !

ET C'EST PAR ICI :

[HTTP://WWW.W-FENEC.ORG/CONCOURS/INDEX,272.HTML](http://www.w-fenec.org/concours/index,272.html)



DANS L'OMBRE : MURIEL

MURIEL PALACIO EST, COMME ELLE LE DIT, LE CHEF SUPRÊME DU POLITBURO DU FESTIVAL WHAT THE FEST QUI S'EST TENU À VENDARGUES (PRÈS DE MONTPELLIER), LES 8, 9 ET 10 JUIN 2018. ELLE SE PRÉSENTE AVEC HUMOUR ET FRANCHISE, ET REVIENT SUR LES 3 ÉDITIONS DE CE FESTIVAL.

Quelle est ta formation ?

Atypique. Trajectoire scolaire bonnes soeurs / uniformes Bac latin+littéraire / histoire. Réaction épidermique : rock'n'roll / punk / fac de langues / voyage voyage voyage / comédienne de théâtre / retapage de vieilles maisons / licence pro gestionnaire de structures culturelles / Tourneur-manager.

Quel est ton métier ?

J'en ai plein : Administration et diffusion d'une compagnie de rue Bruitquicourt, Chef suprême du politburo What The Fest (prog, coordination, com, etc.), Catering/Traiteur. Mon métier, c'est avoir des projets et d'organiser des trucs, tout le temps. J'ai 3000 idées pourries à la minute. Mais là, je vais lever le pied pour prendre le temps de profiter.

Quelles sont tes activités dans le monde de la musique ?

Piano au conservatoire pendant 10 ans quand j'étais petite avec des couettes et des soquettes blanches, brève tentative de guitar-héroïne sur le tard rapidement arrêtée (super nulle). Grande adepte du live avec beaucoup de concerts depuis mes 15 ans. Manager en carton de Hag (un mec cagoulé avec une basse) mais ça j'ai arrêté, j'ai plus de temps pour cet énergumène, complètement fou. Et surtout donc depuis 5 ans «organisatrice» de concerts avec les Folles Soirées, un mélange hétéroclite de concerts live dans des lieux variés proches de Montpellier puis du festival What the Fest ?.

Ça rapporte ?

Ah ah ah ah ... qu'il est drôle ! Première édition avec Dimoné, Sofy Major, ZOB'. On a eu un méga orage. Bilan : - 3000 uros. Deuxième édition : «Back in the USSR» avec Igorrr, 2rbina 2rista, Soviet Suprem, Gambeat, dimanche électro... Super bien passé et chouette fréquentation, mais on s'est fait cambrioler chez nous durant le festoche (sans doute par quelqu'un de chez nous). Du coup, bilan : - 5000 uros vaguement rattrapé par les concerts de soutien et les dons.

Troisième édition : «Sous les pavés, la Plage» avec The young Gods, Senser, Les Tétines Noires, La Phaze. Ben là on s'est pris un vent sur la journée et soirée du samedi. Alors si tu veux, il faut plutôt que j'envoie toute ma famille soit faire les vitres aux feux rouges, soit faire le tapin sur la 113. On s'est bien mangé sur cette édition et je bosse comme une tarée pour combler le déficit de cette année. Je pense que mes enfants vont finir par me faire un procès pour dilapidation d'héritage.

Comment es-tu entrée dans le monde du rock ?

De façon un peu atypique encore. Biberonnée à l'opéra jusqu'à 13 ans (avec des parents mélomanes qui m'emmenaient aux 4 coins de l'Europe), j'ai pris dans la gueule au départ le rock progressif ou psyché avec 10 ans de retard (Pink Floyd, Yes, Jethro Tull, Zappa....) puis le début des années 80 et Paf ! la claque et l'énergie plus la sauvagerie du punk et du rock alternatif. ça grouillait bien à Montpellier à cette époque, c'était vraiment chouette et le début de quelque chose. Montpellier était une des grandes villes Rock : je suis de la génération OTH / Bérurier Noir / The Cramps / Gun Club / Dead Kennedys / The Clash / The Ramones / Bad Brains / Exploited. Et puis l'indus aussi, archi fan. Ministry, The young Gods, Treponem Pal à l'époque. Et enfin, je me suis ouverte au métal / hardcore et tous les trucs de type bâtard : de l'électro avec du punk ; du métal avec des instruments trad ; du hip-hop avec du hardcore et les projets zarbis aussi qu'on trouve pas mal dans le noise.. mais pas tout.

Ton coup de cœur musical du moment ?

La méga claque atomique, c'est H09909 : c'est d'une violence et d'une énergie inouïes. Je voulais qu'ils fassent partie de la prog 2018 mais ils n'étaient pas dispos sur l'Europe à ce moment-là.

Es-tu accro au web ?

De part mes métiers, oui, malheureusement.

Mais hors festival, ça va mieux tout de même, j'essaie de me soigner. Enfin c'est plus sur Facebook que le reste en fait, tu sais le réseau des vieux has-been. Mais plutôt de mon ordi, je ne suis pas du tout une android addict, je ne maîtrise pas mon téléphone.

À part le rock et le théâtre (compagnie bruit-quickcourt), tu as d'autres passions ?

Voyager, mon mec (mon mari même), chiner et j'ai aussi 3 enfants trop la classe : les 2 plus grands écoutent de l'électro et l'ado, de la musique bien pourrie (souples) mais ils connaissent les bases. J'ai pas bien fait la passation même si ils ont été biberonnés à Nina Hagen et aux Bérus pour les premiers et un peu plus au métal pour la dernière... ou ils ont fait un rejet.

Tu t'imagines dans 15 ans ?

Ahahahahah ! Attends, j'aurais alors 67 ans. Oops, ben écoute, je sais pas trop, j'espère que je serai toujours dans les fosses à sauter en concert, j'aime ça l'énergie que te donne le ressenti de la musique, les poils qui se hérissent à un timbre de voix, un son d'instru. De l'adrénaline pure. Pour l'instant j'ai pas encore besoin de déambulateur ni de drogues. J'arrive juste des concerts de Prodigy et Prophets of Rage et j'ai plus de voix et plus de pieds. Mais à 67 ans, si ça se trouve, je ferai une descente d'organes en plein live. Et j'espère avoir toujours des projets pleins la tête et surtout ne pas me prendre au sérieux. Ça c'est important, rester simple. Ah si, ma prochaine étape serait d'ouvrir un EHPAD thrash parce que sinon, on va bien se faire chier à 80 ans... avec des concerts, du spectacle et des potes.

Pour toi, Montpellier et ses environs, c'est Rock, Electro ou fanfares pour fêtes votives ?

Plus du tout rock, plutôt electro et fêtes votives de piches. Mais il y a pas mal de groupes métal et noise tout de même. Et puis Montpellier, tout est bien bobo et lissé. C'est étrange, on dirait un décor.

À l'origine, tu voulais que Le what the Fest soit un festival alternatif global ou plutôt un festival de musique ?

Plutôt musique si je dois être sincère. Au départ, on était un groupe de potes et il y en avait pas mal de complètement alternatifs dans les modes de consommation, tu vois de type Pierre Rabhi a dit/coupelles menstruelles/si tu manges une tartine de Nutella, tu tues un orang-outang,... tout ça.

Moi j'ai du mal à me reconnaître dans un groupe ou une famille d'individus avec qui

j'adhérerai à tout pour une pensée unique et le manichéisme, c'est noir ou blanc / gentil ou méchant me semble ultra-simpliste. Même pour la musique, j'écoute plein de choses différentes et je peux vraiment autant vibrer sur un Bashung, que d'être happé par le martèlement d'un Ministry, que de sautiller encore sur du Bérus, que d'être scotché par Igorrr. Revenons à nos moutons. On est partis sur un festival alternatif global avec un marché des initiatives citoyennes. Mais je dois avouer que quand tous nos potes un peu impliqués macrobio se sont rendus compte de l'investissement perso que cela demandait, pfuiit ils se sont dissous dans la nature. Je me suis un peu retrouvée à gérer ça (aussi). Mais je trouve ça chouette aussi qu'il y ait ce marché des initiatives citoyennes même si du coup, tout devient mega compliqué quand tu gères des publics différents... Les gens aiment bien être dans des cases. Tu fais un festival métal avec du tatouage, tu fais un festival reggae avec des pipes à chichon, tu fais un festival de transe avec un marché écocitoyen mais si tu mélanges tout, ils sont complètement perdus.

Une anecdote sur l'édition 2018 ?

Ce n'est pas vraiment une anecdote mais je tiens à saluer le geste de La Phaze et de Radical Prod qui nous ont proposé une mega remise sur leur tarif quand ils ont vu le peu de monde qu'il y avait le samedi sur le festival. Ils étaient vraiment désolés pour nous et pourtant ils ont tout donné en live. c'était un concert privé pour 200 personnes en gros mais ils ont joué comme si on était 10 000 !! Et ça, ça fait du bien de voir que des gens peuvent encore être humains dans ce monde de consommation de masse de la musique. Car je suis très très très pessimiste sur l'avenir des festivals de musique avec des têtes d'affiche. Déjà, tous les multi-milliardaires ont jeté leurs dévolus sur les gros festoches : Vivendi, LVMH, Bolloré.. tout est devenu super capitaliste. J'arrive des Déferlantes (Ndlr : Argelès sur Mer [66] - du 8 au 11 juillet) avec Prodigy, Prophets of Rage. L'habillage, c'est tout simplement horrible, c'est fête à la saucisse et de l'animation pour les masses, avec des écrans de pub qui défilent entre les concerts, à l'américaine quoi. Mais le pire de tout, c'est que c'est avec des groupes que tu aimes. C'est la total déprime. C'est là que tu te dis que l'argent achète vraiment tout et qu'on y contribue tous en y allant. «Rock is dead» dès qu'il atteint un niveau de notoriété.

Chaque édition a un thème bien défini. Pour 2019, tu as déjà une idée ?

On l'avait. Normalement c'était les 50 ans de

Woodstock, «vices and love'. Mais je ne pense pas qu'il y ait d'édition 4 au vu de la perte. Enfin pas sur cette forme aussi énorme en terme d'organisation et de coût. Et en plus on s'est fait tej par la Mairie de Vendargues, il faudrait qu'on trouve un autre lieu ou qu'on s'acoquine à quelqu'un d'autre. Le vendredi à 14h, pour les balances des Tétines Noires, y avait déjà la police municipale sur le site. A 14H !! ça n'avait même pas commencé ! Et des plaintes, et ça n'a pas arrêté de tout le week-end. Tu sais à Vendargues, les spectacles, c'est sosie de Michel Sardou, le frère du sosie de Claude François, de Ricounes et les Counasses. Après, ça les inté-

resse pas du tout ce qu'on fait, on est même à l'opposé de leurs idéaux sociétaux, c'est une mairie de droite de type catho. Le maire donne ses voix à De Villiers ou Fillon lors des élections, et ça fait 25 ans qu'il est là. Tu vois le genre du truc. Autant te dire qu'on est des ovnis au pays des taureaux.

Merci à Muriel.

■ Eric

Photo : Muriel

WTFEST?!
Festival des courants Alternatifs

WHAT THE FEST ?!

#3 du 8 au 10 juin 2018
Sous les pavés, la plage

1968-2018

SENSER
THE YOUNG GODS
THOT
AFOUS AFOUS
LA PHAZE
SPECTACLES DE RUE
Cie BRUTQUICOURT, Cie MERZOU Machine, Cie Les Révolutionnaires...
HORSKH
LES TÉTINES NOIRES
La Pietà
WHEELFALL
LINGE RECORDS

La Cadoule-Vendargues (Montpellier)
www.whatthefest.com

VILLAGE ECO-CITOYEN - RASSEMBLEMENT FOODTRUCKS ET VÉHICULES ANCIENS
ANIMATIONS ENFANTS - Les 68 et Mai 68 - STREET ART...

Logo row at the bottom: Culture, Montpellier, etc.



0918